FONDO PIZZOFALCONE

REALE OFFICIO TOPOGR...

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio XXII

Palchetto 4

Num.° d' ordine 2

8-a-5

NAZIONALE
B. Prov.
I
1758
VITT. EM. III
NAPOLI

B. Prov.

I

1758

607955

ÉLÉMENS D'HISTOIRE GÉNÉRALE.

PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE ANCIENNE.

Par M. l'Abbé MILLOT, de l'Académie Française, et des Académies de Lyon et de Nancy.

TOME QUATRIÈME.

NOUVELLE ÉDITION, AUGMENTÉE.

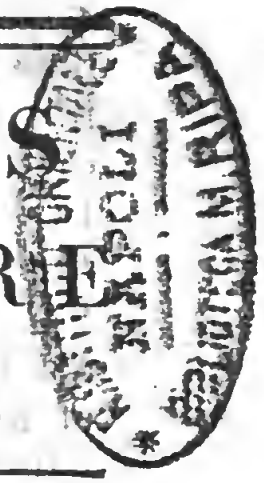
BIBLIOTECA PROVINCIALE DI NAPOLI

A AVIGNON,

Chez FRANÇOIS CHAMBEAU, Imprimeur-Libraire.

1808.

ÉLÉMENS D'HISTOIRE GÉNÉRALE.



SUITE DE L'HISTOIRE ROMAINE.

ONZIÈME ÉPOQUE.

CONSTANTIN.

LE SIÈGE DE L'EMPIRE TRANSFÉRÉ A CONSTANTINOPLE, ET LE CHRISTIANISME ÉTABLI.

CHAPITRE PREMIER.

COMMENCEMENT du règne de Constantin. — Sa conversion. — Défaite de Maxence.

Doutes sur la naissance de Constantin, et sur Hélène sa mère.

QUE le grand Constantin soit né en Bithynie, ou en Angleterre, ou à Naisse en Dardanie, (ce qui est plus vraisemblable;) qu'Hé-

lène sa mère, de basse ou de noble extraction, ait été la femme ou la concubine de Constance-Chlore : voilà de ces problèmes historiques, sur lesquels on perd le tems à disputer dans les ténèbres. En bornant notre curiosité au vrai et à l'utile, nous ne manquerons pas ici d'objets pour la satisfaire.

Idée générale de ce siècle.

Un nouvel ordre de choses va fixer nos yeux ; nouvelle capitale, nouvelle religion, politique nouvelle : moins de crimes éclatans, de sang répandu, de révolutions violentes et soudaines ; mais plus d'intrigues, de perfidies et de méchanceté profonde ; l'église triomphante de l'idolâtrie, et déchirée par des discordes intestines ; l'empire se soutenant encore par son propre poids, et menaçant ruine de tous côtés : tels sont les principaux objets que présente le siècle de Constantin, et qui en font une époque des plus mémorables. Les contradictions fréquentes qui se trouvent entre les auteurs chrétiens et les païens répandent quelques nuages sur la vérité. Jugeons par les faits constans, et non par les éloges ou les satyres. C'est le moyen

d'acquérir les connoissances qui méritent notre étude.

306. Discordes entre les princes romains.

Constantin, à la mort de son père, avoit environ trente-deux ans. Sa figure majestueuse donnoit du relief aux qualités de son ame et de son génie. L'ambition excitoit en lui le courage; la prudence, jointe au courage, conduisoit les entreprises de l'ambition. Galérius, qui le craignoit, lui refusa le titre d'*auguste*, et le donna à Sévère. Celui-ci trouva d'abord un rival dans Maxence, fils de Maximien que Rome et les soldats proclamèrent empereur. Incapable de se soutenir par lui-même; Maxence invita son père à reprendre l'autorité impériale. Maximien la regrettoit, et la reprit, après avoir sollicité inutilement Dioclétien de faire la même démarche. Dioclétien préféra toujours ses légumes; soit qu'il ne voulût point renoncer au bonheur de la retraite, soit qu'il ne vît aucune apparence de rétablir le calme dans l'empire. Sévère, trahi par ses soldats, qu'on lui avoit débauchés, fut réduit en peu de tems à s'ouvrir les veines.

Maximien reprend le titre d'empereur.

Maximien craignit cependant

déposer son fils Maxence, qui le chasse.

bientôt d'être accablé par Galérius. Il passa dans la Gaule ; s'unit Constantin, en lui faisant épouser sa fille. Galérius arrive sur ces entrefaites. Maxence emploie les ressources de la trahison contre ce rival, dont les troupes se laissent en grande partie séduire ; mais il manque l'occasion de s'assurer de sa personne. Galérius s'échappe. Maximien saisit ce prétexte pour vouloir déposer son fils : son fils le chasse de Rome. Chassé et furieux, il retourne auprès de Constantin ; il s'efforce de l'engager à la guerre, et ne pouvant y réussir, il va joindre Galérius lui-même, dans la vue, dit-il, de pacifier l'empire, ou plus vraisemblablement, dans le dessein de se relever par quelque nouvelle perfidie.

En présence de Maximien, et de Dioclétien qui refusoit toujours de remonter sur le trône, Galérius nomme auguste, à la place de Sévère, un Dace obscur, vicieux, barbare, un nommé Licinius, homme de guerre, sans autre mérite. Le césar Maximin, outré de ce choix, prend de son côté le

titre d'auguste. La scène varie perpétuellement. Maximien, brouillé avec Galérius, repasse dans la Gaule auprès de Constantin ; et lui tend des piéges, pour reconnoissance de ses bienfaits. Poursuivi, arrêté, et encore traité avec douceur, il attente contre la vie de ce prince, qui enfin le force de s'étrangler, et fait abattre ses statues. Le vieux empereur avoit quitté et repris plusieurs fois la pourpre ; ennemi du repos, ennemi de son fils, de son gendre et de lui-même.

310. Il trahit Constantin, son gendre, qui le force à se tuer.

Galérius mourut l'année suivante. Les païens lui donnent des éloges, les chrétiens ne le peignent que comme un tyran. C'est qu'il fut zélé pour le paganisme, et persécuteur du christianisme. Il publia néanmoins, sur la fin de ses jours un édit de tolérance, qu'on afficha dans Nicomédie.

Mort de Galérius.

Maxence, autre persécuteur, haïssoit d'autant plus les chrétiens, qu'à l'exemple de Constance-Chlore, Constantin les favorisoit, ou par bonté, ou par politique. Mais sa tyrannie ne se bornoit point à eux : tout l'état gémissoit de ses cruautés ou de ses rapines. Vain-

Tyrannie de Maxence.

queur d'Alexandre, qui s'étoit révolté en Afrique, il devint plus furieux après la victoire. Non content d'exiger de tous les ordres, même des laboureurs, de grosses contributions en forme de don gratuit, il employa toutes les injustices, toutes les violences, pour assouvir une insatiable rapacité, qu'irritoient les plus affreuses débauches. Sous prétexte de venger la mort de son père, il projetoit la ruine de Constantin. Constantin méditoit la sienne, sous prétexte d'affranchir Rome de l'oppression.

311. Constantin se prépare à la guerre contre lui.

Celui-ci toujours prudent et actif dans ses démarches, ne négligea rien pour assurer le succès. Il mit la Gaule à couvert des invasions; il s'attacha les cœurs par de nouvelles marques de bonté; il proposa ensuite une entrevue à Maxence, qui, pour toute réponse, fit traîner dans la boue les statues de Constantin. C'étoit le signal d'une guerre irréconciliable. La nécessité de laisser beaucoup de troupes sur le Rhin, enlevoit à Constantin la plus grande partie de ses forces. Son entreprise paroissoit téméraire aux

officiers; l'armée murmuroit; il avoit besoin de quelque ressource extraordinaire.

Il embrasse le christianisme.

Alors, soit qu'une lumière surnaturelle lui dessillât tout-à-coup les yeux; soit que les chrétiens, fort multipliés sur-tout dans les Gaules, lui parussent des instrumens propres à ses desseins; (car les ambitieux font de la religion même un ressort de politique;) il se déclara en faveur du christianisme, et il arbora le monogramme de Jesus-Christ sur le *labarum*, qui devint le principal étendard des Romains. Personne n'ignore l'apparition miraculeuse de la croix, rapportée par Eusèbe comme la cause de sa conversion, miracle dont toute l'armée fut témoin, selon cet historien, mais dont Lactance ne parle pas, et que d'autres écrivains ecclésiastiques racontent seulement comme un songe. Plusieurs traditions contradictoires le font arriver en divers endroits de la Gaule, quelques-unes en Italie, aux portes mêmes de Rome. De-là naissent les doutes de la critique; fondés encore sur ce qu'Eusèbe supprime dans son histoire

Apparition de la croix.

ecclésiastique un fait si intéressant, et le réserve pour la vie, ou plutôt le panégyrique de Constantin. Il assure le tenir de la bouche même de cet empereur. C'est ce qui donne le plus de poids à son témoignage.

Motifs que Zosime attribue à Constantin.

Quoiqu'il en soit, Zosime, ennemi de la foi chrétienne, suppose d'étranges motifs du grand changement dont nous parlons. Il prétend qu'après avoir fait mourir cruellement sa femme et son fils, agité de remords, Constantin chercha des expiations dans l'ancien culte; que les prêtres idolâtres lui répondirent qu'ils n'en connoissoient aucune pour de tels crimes; qu'un Egyptien lui ayant alors insinué que, parmi les chrétiens, tous les genres de crimes pouvoient s'expier en un instant, il avoit embrassé avidement une religion favorable à ses désirs. On réfute Zosime par le fait même. Crispe et Fausta, le fils et la femme de l'empereur, ne furent mis à mort qu'en 326. D'ailleurs, quoi de plus contraire à l'esprit du christianisme, qu'une expiation si facile et momentanée, où le cœur n'a point de part, tandis que la

pénitence, au contraire, étoit un long exercice de vertus mortifiantes ?

Il n'est pas étonnant que des idolâtres passionnés aient noirci un prince qui vouloit détruire l'idolâtrie. Mais comment pourroit-on méconnoître le bien qu'annonçoit un tel changement, les erreurs dont il devoit purger la terre, les vertus qu'il devoit y répandre ? A la vérité, nous ne verrons que trop les vices anciens et de nouvelles erreurs corrompre un bien si précieux. C'est-à-dire, nous verrons souvent les chrétiens en contradiction avec leurs principes. Condamnés alors par ces principes mêmes, leurs excès serviront aussi de témoignage, en faveur de la sainte doctrine dont ils auront le malheur de s'écarter.

Avantages du christianisme.

La religion la plus parfaite doit nécessairement, dans la pratique, se sentir des imperfections humaines. Si elle s'établit en un tems où les hommes ont peu de lumières et beaucoup de vices, leurs préjugés altéreront bientôt sa doctrine; bientôt elle sera le jouet ou l'instrument des passions de plusieurs.

Abus qu'en feront les hommes.

C'est ce qui arriva au christianisme, malgré les modèles admirables qu'il offroit à l'humanité. L'histoire va devenir à cet égard également curieuse et affligeante, parce que les affaires ecclésiastiques, dont on n'avoit pas encore d'idée, seront un des principaux mobiles de l'univers.

CHAPITRE II.

Constantin maître de Rome. — Ses premières lois.

312. Constantin, vainqueur de Maxence, est maître de Rome.

BIENTÔT Constantin passe les Alpes. Il prend Suze, Turin, Vérone, Aquilée, Modène, et campe à deux milles de Rome. Le lâche Maxence, qui s'y tenoit renfermé, quoique beaucoup plus fort par le nombre, sort enfin après avoir dissipé ses craintes à force de superstitions; il livre bataille; il est vaincu et tué. Rome, délivrée d'un tyran, reçoit avec joie son libérateur; le sénat consacre des temples sous son nom; l'Afrique établit même des prêtres pour le culte de sa famille. La politique lui fait ap-

paremment supporter ces restes d'idolâtrie ; ou plutôt il n'étoit encore qu'à demi chrétien.

Joignant la fermeté et la douceur pour affermir sa puissance, d'une part, il cassa les prétoriens, attachés à Maxence, qui leur avoit procuré des avantages ; de l'autre, il s'efforça de guérir les maux qu'une tyrannie de six années avoit produits en tout genre. Les délateurs, *peste exécrable*, comme il les appelle, *le plus grand fléau de l'humanité*, furent condamnés à mort. Le sénat fut rétabli dans ses droits, le peuple soulagé par des bienfaits, Rome et plusieurs villes réparées ou embellies. Les malheurs passés firent mieux sentir le bonheur présent.

Il joint la fermeté à la douceur.

Il est singulier que des auteurs chrétiens, Théophane et Cédrénus, louent Constantin d'une prétendue ordonnance, par laquelle il dévouoit au dernier supplice quiconque persisteroit dans le culte des idoles. L'esprit de persécution auroit donc déshonoré ce prince, lorsqu'il se rendoit si respectable en faisant cesser la persécution contre l'église ? Mais il savoit trop

Il ne persécute point les païens, comme des auteurs l'ont supposé.

combien la prudence et la douceur étoient nécessaires pour l'intérêt même du christianisme. Loin de servir contre les sectateurs du culte établi, il accepte le titre de souverain pontife; et ses successeurs le portèrent jusqu'à Gratien, comme avoient fait auparavant les empereurs depuis Auguste.

Il accepte le titre de souverain pontife.

Ses premiers édits accordèrent seulement aux chrétiens l'exercice public de leur religion. La liberté de conscience leur fut commune avec toutes les religions étrangères. L'exemple seul du prince ne pouvoit manquer de faire d'illustres prosélytes. Les graces et les largesses servirent d'ailleurs à ses vues. Il honoroit les évêques et les admettoit à sa table, pour faire respecter leur ministère, ainsi que leur personne. Il donna le palais de Latran, érigé en basilique, à l'évêque de Rome et à ses successeurs. (Je ne parle point de la donation imaginaire, qui les rendoit souverains de Rome et de l'Occident, fiction absurde qu'on n'a plus besoin de réfuter.) Il bâtit et dota plusieurs églises. Il exempta les clercs des fonctions

Il accorde seulement aux chrétiens l'exercice de leur religion, avec plusieurs graces.

Exemption des clercs, limitée.

municipales, alors onéreuses. Mais cette exemption attirant dans la cléricature plusieurs mauvais citoyens, sans autre vocation que l'intérêt; il ordonna ensuite qu'on ne feroit de nouveaux clercs que pour remplacer les morts, et qu'on choisiroit des hommes déjà exempts par leur pauvreté. Son intention étoit que les riches portassent les charges de l'état, et que les biens du clergé nourrissent les pauvres. Il voulut même que les clercs, destinés par leur naissance ou par leur fortune à ces fonctions publiques, quittassent le service de l'église pour celui de la patrie. Les biens ecclésiastiques, non les patrimoines des clercs, furent exempts de tributs sous son règne. Cette exemption cessa, quand les richesses de l'église parurent à ses successeurs devoir contribuer aux besoins communs du gouvernement.

Bonnes lois civiles, en faveur de la liberté et de l'équité naturelle, et contre les vexations des financiers.

D'excellentes lois civiles remédièrent à plusieurs désordres. La liberté, ce premier bien de l'homme, fut maintenue autant que les usages le permettoient. L'empereur déclara qu'il ne pouvoit y avoir de prescription contre la liberté, et

que soixante ans de servitude ne privoient pas un homme libre de ses droits. Il établit en général, *qu'on doit avoir plus d'égard à l'équité naturelle qu'au droit positif et rigoureux*; se réservant néanmoins la décision des cas où l'on ne pourroit les concilier. (La législation n'en devroit laisser aucun.) Persuadé, comme il le dit en propres termes, que l'intérêt des peuples est plus précieux que celui du trésor, il défendit d'emprisonner ou de punir corporellement les débiteurs du fisc; et de suppléer aux non-valeurs, en les repartissant sur les personnes solvables. En un mot, il réprima les vexations des publicains, toujours armés du nom des princes, quand ils foulent les sujets, contre la volonté même des princes. La prompte administration de la justice, l'usage de l'appel, les règles pour en prévenir l'abus, et d'autres objets importans qu'on trouve dans les lois de Constantin, mériteroient de longs détails qui ne conviennent pas ici. Je me borne à l'essentiel.

Cruauté On verra souvent avec regret ce

prince législateur ternir sa gloire ; par des cruautés fort contraires à ses maximes. Après une expédition contre les Francs, le plus vaillant des peuples de Germanie, qu'il repoussa et poursuivit au-delà du Rhin, il donna un spectacle à Trèves, où les prisonniers furent exposés aux bêtes féroces. Là, il entendit un panégyrique rempli d'idées toutes païennes, comme de honteuses flatteries. Sa propre *divinité* y est encensée par l'orateur. L'ancienne religion étoit encore dominante, et il falloit, pour l'extirper, beaucoup de tems, de modération et de sagesse. Si Constantin avoit suivi des conseils violens à cet égard, non-seulement il auroit mis en danger sa couronne, peut-être même sa vie, mais il auroit nui aux progrès du christianisme, en irritant la haine de ces nombreux adversaires.

de Constantin, après une expédition contre les Francs.

CHAPITRE III.

Maximin défait par Licinius. — Licinius détrôné par Constantin.

313. Maximin veut régner seul.

MAXIMIN, qui régnoit en Asie, et qui avoit fait un partage avec Licinius, se regardant comme le seul héritier de l'empire, parce qu'il restoit le seul de ceux que Dioclétien et Maximien avoient nommés en abdiquant, méditoit de dépouiller Licinius et Constantin. Il passa le Bosphore, barrière dont on étoit convenu; il s'empara de Bysance, et assiégea Héraclée, autrement Périnthe. Licinius venoit d'épouser à Milan la sœur de Constantin, quand il apprit cette invasion. Il marche contre son rival avec une armée fort inférieure, lui livre bataille, remporte la victoire. Maximin poursuivi jusqu'à Tarse, désespérant d'échapper, prend du poison, et finit un règne qui avoit été une tyrannie perpétuelle, surtout pour les chrétiens. Aussi Lactance assure-t-il que Licinius fut

Il périt dans son entreprise

averti miraculeusement en songe de le combattre.

L'union subsista peu entre les deux empereurs. On ignore de quel côté vint la rupture ; les uns en accusent Licinius, les autres Constantin. Celui-ci arriva en Pannonie, lorsque son collègue y assembloit ses troupes. Il gagna sur lui deux batailles, qui furent suivies d'un traité de partage. Le vainqueur se fit céder la Grèce, la Macédoine, la Pannonie, la Dardanie, la Dacie, toute l'Illyrie et la première Mésie. On ne peut guère douter que son ambition n'ait aspiré à ces conquêtes. Il saisissoit tous les moyens d'agrandissement.

314. Brouilleries et guerre entre Constantin et Licinius

Pour fixer le trône dans sa famille, Constantin nomma césars quelque tems après ses trois fils, Crispus, Constantin et Constantius, quoique les deux cadets fussent encore des enfans. « Il savoit, » dit le sophiste Libanius, (dont je rends l'idée dans les termes de M. le Beau,) » il savoit que l'es- » prit des hommes prend le pli de » leurs occupations, il voulut donc » nourrir ses enfans dans le noble » exercice de la grandeur, pour

Le premier fait césars ses trois fils, par ambition.

» les sauver de la petitesse d'es-
» prit, et pour donner à leur ame
» une trempe de vigueur et de
» force; afin que dans l'adversité
» ils ne descendissent pas de cette
» hauteur de courage, et que dans
» la prospérité ils eussent l'esprit
» aussi grand que leur fortune ».
Si Libanius ne s'est point trompé sur le motif de Constantin, ce prince raisonnoit mal, sans doute; puisque, pour un exemple de pareils effets de la grandeur sur de jeunes princes, on en citeroit une infinité de contraires. Nous voyons ici des césars avant l'âge de trois ans, revêtus du consulat, ayant des troupes. Ce n'étoit pas, sans doute, alors qu'ils faisoient l'apprentissage de la souveraineté. Mais le peuple s'accoutumoit à reconnoître ses futurs souverains dans des enfans; et le droit de succession, auparavant incertain, pouvoit de la sorte s'établir.

Il publie de nouvelles lois de religion.

A la faveur de plusieurs années de paix, l'empereur publia encore des lois, et s'appliqua aux affaires du christianisme. Le supplice de la croix fut aboli; le repos du dimanche ordonné, excepté pour ce

qui regarde l'agriculture. La loi Papia-Poppéa contre les célibataires fut abrogée, en conservant néanmoins les anciens privilèges à ceux qui avoient des enfans. Le privilège des vestales, de tester avant l'âge requis, fut accordé aux personnes des deux sexes, qui se consacreroient à la virginité évangélique. Il fut permis en 321 de donner par testament à l'église telle partie de ses biens que l'on voudroit. Ces deux dernières lois n'annoncent pas une politique prévoyante

Célibat favorisé.

Donations à l'église, permises.

Les aruspices conservèrent le droit d'exercer dans les temples leur art imposteur; mais avec défense, sous peine du feu, d'entrer dans les maisons particulières: défense que les païens regardèrent, sans doute, comme une vraie persécution.

Les aruspices gênés.

D'un autre côté, Licinius persécutoit les chrétiens, qu'il soupçonnoit, non sans apparence de raison, de souhaiter pour maître Constantin. Celui-ci ne souhaitoit pas moins de tout réunir sous son empire; et la jalousie de ces deux princes préparoit des scènes san-

Constantin veut dépouiller son collègue.

glantes. Constantin ayant attaqué les Goths et les Sarmates sur les terres de son collègue, Licinius s'en plaignit comme d'une infraction des traités. Il n'en fallut pas davantage au premier, pour recommencer la guerre. Selon Eusèbe même, le prétexte de la religion persécutée, dont sa politique se prévalut, n'étoit point un motif nécessaire dans les circonstances : l'ambition en auroit trouvé d'autres. Après une telle autorité, on peut croire que les motifs de Constantin sont équivoques. Dieu fait servir les passions même de l'homme à l'exécution de ses décrets éternels.

La religion lui sert de prétexte.

323. Il bat Licinius.

Ce prince avoit deux cents galères, plus de deux mille vaisseaux de charge, et cent trente mille combattans. Avec des forces si redoutables, il court attaquer Licinius, dont les troupes Asiatiques étoient peu capables de lui résister. L'ayant joint à Andrinople en Thrace, il donne pour mot à son armée, *Dieu sauveur*, et precédé de l'étendard de la croix, il engage l'action, il remporte une grande victoire. Son fils Crispus, presque en même tems, détruit à Gallipoli la flotte

ennemie. Licinius s'étoit retiré à Chalcédoine. Constantin le poursuivit. On fit un traité de paix. Mais l'empereur d'Orient rassemblant de nouvelles troupes, la guerre se ralluma bientôt. Licinius, vaincu pour la seconde fois à Chrysopolis, assiégé dans Nicomédie, réduit à déposer la pourpre, admis ensuite à la table du vainqueur, fut envoyé à Thessalonique avec promesse d'une sûreté entière; il fut étranglé peu de tems après. Les partisans de Constantin supposent Licinius coupable de quelque crime inconnu; mais pourquoi ce crime est-il inconnu? pourquoi s'en tenir à des soupçons vagues? pourquoi ne pas avouer d'ailleurs, qu'une politique barbare peut seule autoriser de telles violences, contre un prince en quelque sorte respectable dans le malheur?

Il le fait mourir, lui ayant promis la vie.

On voit déjà par la haine de Licinius contre les chrétiens, que la rivalité de puissance excitera la rivalité de religion, et que la différence d'opinion et de culte influera prodigieusement sur le sort politique des peuples. La carrière s'ouvre pour un long espace de siècles aux

Rivalité de religion.

animosités de ce genre, d'autant plus dangereuses, que le nom de Dieu servira toujours de prétexte aux attentats contre les droits de l'humanité. Mais aussi l'expérience et la peinture de ces maux seront pour les siècles suivans une grande leçon de sagesse.

CHAPITRE IV.

Affaires de religion.

Constantin inquiète les idolâtres, et exhorte néanmoins à la tolérance.

MAÎTRE de tout l'Empire, Constantin modéra moins son zèle pour le christianisme. Il défendit les sacrifices aux idolâtres; il fit abattre ou fermer grand nombre de temples. Il ne laissa pas de publier un édit en orient, par lequel il déclaroit ne vouloir troubler la paix de personne, exhortant ses sujets à une tolérance mutuelle, désapprouvant le zèle de ceux qui vouloient transformer en crimes d'état les actes de l'ancienne religion. L'égypte conserva ses dieux et son culte. Le paganisme, sous la protection du sénat, se soutint à Rome et dans une grande partie de l'empire.

l'empire. C'étoit beaucoup que la croix fût honorée à la cour, que les adorateurs du vrai dieu eussent la faveur du prince; et que les autres, contenus dans le respect, n'osassent faire éclater leur haine et leur ressentiment.

Malgré ses lois, les abus sont très-communs.

Le bien eût été plus solide, si la piété de l'empereur avoit eu plus de lumières. Tandis qu'il faisoit des sermons très-médiocres, et peu convenables à sa dignité, il se livroit aux conseils d'hommes avides et trompeurs, qui abusoient de sa confiance pour arriver au but de leurs passions. Malgré tant de sages lois contre l'injustice et les rapines, l'état fut en proie aux rapines et à l'injustice. Malgré tant de zèle pour la religion chrétienne, les guerres théologiques prirent naissance autour du trône, et firent de funestes ravages dans l'église, par l'imprudence du prince. Nous donnerons une idée générale de ce fléau, en le considérant du côté qui intéresse l'ordre public, les mœurs et l'esprit humain; car les matières de théologie n'appartiennent point à nôtre plan.

Disputes théologiques très-dangereuses.

Le chris-

tianisme ne respiroit que la charité.

sus-Christ et des apôtres, plus on voit qu'elle ne tendoit qu'à faire des saints et des heureux. Le sauveur du monde avoit réduit toute la loi aux deux préceptes, qui sont la base de l'évangile : *Aimez Dieu par-dessus toutes choses ; aimez le prochain comme vous-mêmes.* Une charité universelle étoit l'ame du christianisme. Elle devoit détacher les hommes de la terre, par le sacrifice des passions déréglées ; mais les attacher les uns aux autres par un amour pur et sans bornes. Des devoirs de la société humaine. Elle faisoit un moyen essentiel de salut. Elle bannissoit également l'intérêt, la volupté, l'inimitié, la discorde. Saint Paul avoit même interdit sévérement toute question propre à exciter de vaines disputes ; et rien ne paroissoit plus éloigné de l'esprit du christianisme, qu'un zèle amer, arrogant et opiniâtre, qui sous prétexte de servir Dieu, porteroit le trouble dans l'église ou dans l'état.

Les premiers chrétiens avoient été aussi paisibles que vertueux.

Tant que les chrétiens furent en petit nombre, et qu'ensuite la persécution servit d'aliment à leur vertu, les maximes de l'évangile soutinrent la première ferveur. Si quel-

que dispute s'éleva, le jugement des apôtres et des évêques, leurs successeurs, termina sans peine les difficultés. On étoit simple et modeste, on ne se piquoit point de science, au lieu de raisonner sur les mystères, on pratiquoit la morale; on étoit chrétien par l'humilité de la foi, et encore plus par la sainteté des œuvres.

Mais les passions avoient altéré l'ancienne vertu.

Mais l'église ayant fait de vastes conquêtes en silence, toutes sortes de personnes y ayant apporté leurs passions et leurs préjugés, la paix dont elle jouit sous plusieurs princes ayant introduit le relâchement et le goût des vanités terrestres; l'ambition de dominer sur les esprits s'empara de quelques chrétiens présomptueux. Les Grecs, surtout ceux d'Alexandrie, naturellement sophistes, voulurent discuter, analyser, éclaircir les dogmes; ils portèrent dans la théologie le goût et les idées du platonisme. C'étoit soumettre les vérités divines à tous les caprices de l'opinion. D'autre part, quelques enthousiastes, prenant à la lettre les paroles des écritures; zélateurs d'un rigorisme absurde, incompatible avec la na-

Esprit de sophisme et de rigorisme; double principe de sectes

ture humaine, firent d'autant plus de mal, qu'avec le langage et l'extérieur de la sainteté, ils entraînoient aisément le peuple, et qu'ils joignoient à la chaleur de l'imagination, l'inflexibilité du caractère.

Les sectes chrétiennes devoient être plus turbulentes que celles des philosophes.

De-là naquirent des sectes, bien différentes de celles des philosophes. Ceux-ci ne faisoient point corps, n'avoient aucune influence sur le vulgaire, abandonnoient leurs systèmes à l'examen paisible de la raison, n'agitoient que des matières indifférentes pour la multitude; ou du moins, s'ils attaquoient les superstitions nationales, c'étoit à couvert, dans un cercle de disciples et de lecteurs qui se contentoient ordinairement de penser, et qui ne cabaloient point. On pouvoit reprocher à la plupart de ces philosophes d'être des sophistes orgueilleux, d'inutiles citoyens: on ne pouvoit les accuser comme des perturbateurs de l'ordre public. Mais les principaux sectaires, étant ministres de la religion, se prétendant les interprètes du ciel, érigeant en vérités de foi leurs erreurs, les inculquant au

peuple comme la religion même, inspiroient aisément un fanatisme contagieux, dont il étoit difficile de les garantir en les combattant. Les sectes devoient donc être ennemies; et quelquefois les orthodoxes, par un zèle outré, devoient irriter leur haine et leur audace.

Constantin ne se fut pas plutôt déclaré le protecteur de la foi, que ces disputes éclatèrent avec violence. Il importoit extrêmement d'en prévenir les effets, par une conduite également ferme et modérée. Il falloit surtout éviter soigneusement des éclats, qui ne pouvoient qu'échauffer les têtes. C'étoit aux prêtres à juger les affaires spirituelles : c'étoit au prince à veiller au maintien de l'ordre et de la paix. Une fois que l'animosité et l'enthousiasme seroient en fermentation, l'esprit de parti alloit infailliblement prendre l'essor, s'agiter, franchir les bornes. Constantin l'éprouva dans tout son règne. Des disputes ecclésiastiques, il fit des affaires d'état : loin de les calmer, il les rendit plus ardentes et plus opiniâtres.

Constantin n'eut pas la prudence d'en prévenir les effets.

Schisme des donatistes.

Le schisme des donatistes occasionné par l'ordination de l'évêque Cécilien, que ses ennemis accusèrent d'être *traditeur*, c'est-à-dire, d'avoir livré les écritures dans le tems de la persécution; ce schisme remplit l'Afrique de troubles et de scandales. L'empereur convoqua un concile à Rome, un autre ensuite à Arles (314), pour juger le différend; il se récria contre l'*impudence* des donatistes qui appeloient à son tribunal du jugement des évêques. Il jugea cependant lui-même quelque tems après. Le schisme dégénéra en hérésie, et enfanta le fanatisme barbare des Circoncellions.

Circoncellions.

Ces fanatiques couroient en armes, pour rendre la liberté aux esclaves, et forcer les créanciers à décharger les débiteurs. Ils faisoient vœu de continence, et n'en étoient que plus effrénés dans la débauche. Avec ce cri de guerre: *Louange à Dieu*, ils s'excitoient à toutes les horreurs du massacre, sous les ordres de quelques furieux qui se qualifioient de *chefs des saints*. A des cruautés atroces, ils joignoient une frénésie qu'ils appeloient *mar-*

tyre; se précipitant, se brûlant, ou se faisant donner la mort. C'étoient des paysans africains : le fanatisme pouvoit déployer en eux toute sa démence et toute sa rage.

Hérésie d'Arius.

Bientôt l'hérésie d'Arius, prêtre d'Alexandrie, qui nioit la divinité de Jesus-Christ, ouvrit une source intarissable de querelles. Des évêques courtisans, en particulier Eusèbe de Nicomédie et Eusèbe de Césarée, (l'historien de l'église,) l'un et l'autre favorables à l'arianisme *, pouvoient beaucoup sur l'esprit de l'empereur. Le premier lui persuada qu'il ne s'agissoit que d'une vaine dispute de mot. Constantin écrivit en conséquence à l'évêque d'Alexandrie et à l'hérésiarque, pour les inviter à la paix et au silence; comparant leur dispute à celle des philosophes d'une même secte, divisés d'opinion sur quelques points, unis cependant pour l'essentiel. Sa lettre ne pro-

Constantin traite de vaine dispute, et invective contre les ariens.

* L'autorité d'Eusèbe, comme historien, est très-grande dans ce qui ne concerne point le dogme : elle le seroit certainement davantage, s'il avoit été bon catholique.

duisit rien. La querelle devenant plus vive, et Osius, célèbre évêque de Cordoue, l'ayant porté à une conduite plus ferme, il publia lui-même une invective contre les ariens; déclamation indigne à tous égards de sa dignité, et dont la lecture n'inspire que du dégoût. Alors on ne garda plus de ménagement; les évêques et les peuples se divisèrent avec scandale; les statues de l'empereur furent insultées par les sectaires. On l'exhortoit à la vengeance. *Moi*, dit-il en portant la main à son visage, *je ne me sens point blessé.* Cette modération est d'une grande ame, sa conduite en plusieurs points semble être d'un petit génie.

Ceux-ci s'emportent contre lui.

325. Concile de Nicée.

Enfin il assemble le concile général de Nicée en Bithynie. Les évêques y sont appelés de toutes les parties de l'empire. On leur fournit tout pour le voyage. Au nombre de trois cents dix huit, parmi lesquels on compte dix-sept Ariens, ils décident en présence de l'empereur la *consubstantialité* du fils de Dieu avec son père. Les écrits d'Arius furent condamnés. Constantin défendit d'en con-

Défense

server des copies, sous peine de mort, et il exila seulement l'auteur; ce qui paroît une contradiction dans la pratique. M. le Beau dit pour l'excuser, qu'il étoit bien plus sévère à l'égard des crimes à commettre qu'à l'égard des crimes commis; et que par l'événement, les peines prononcées dans ses lois devenoient simplement comminatoires. Mais n'étoit-il pas dangereux de faire des lois, sans vouloir qu'elles fussent exécutées? On accoutumoit les peuples à regarder la peine prononcée si légérement, comme une formule qui s'appliquoit indifféremment à tout? Cette imprudence, plus commune encore sous les règnes suivans, fera tort et à la puissance législative et au bien public.

sous peine de mort de garder les livres d'Arius, seulement exilé.

Depuis long-tems une question, peu importante au premier coup-d'œil, excitoit aussi de vives disputes entre les chrétiens. Les uns vouloient célébrer la pâque, comme les Juifs, le quatorze de la lune de mars; les autres, le dimanche après le quatorze. Le concile prononça en faveur de ces derniers; mais ce fut l'occasion d'un autre

Dispute sur la pâque.

schisme, dont les sectateurs furent nommés *Quarto-décimans*. En même-tems on s'efforçoit de terminer celui des *Novatiens*, qui depuis quatre-vingts ans retranchoient de leur communion quiconque s'étoit rendu criminel après le baptême, et soutenoient que Dieu seul avoit le pouvoir d'absoudre. Mais ces rigoristes persistèrent opiniâtrement dans leur secte. L'hérésie d'Arius se roidit encore davantage contre le jugement de l'église, et nous verrons Constantin lui-même contribuer par de nouvelles fautes aux progrès qui la rendirent si funeste.

CHAPITRE V.

Fondation de Constantinople. — Fin du règne de Constantin.

326. Constantin fait mourir, sans examen, son fils et sa femme.

L'EMPEREUR, après une longue absence, étant allé à Rome, y fit deux actes de barbarie dont la noirceur est ineffaçable. Crispus, son fils aîné, d'une haute réputation, fut accusé par Fausta, seconde femme de Constantin, de lui avoir

fait une déclaration d'amour. Sans examen, il ordonna la mort de son fils. L'indignation publique se manifesta. L'impératrice fut à son tour accusée d'un commerce infâme. Il la fit mourir de même sur la simple accusation. Plusieurs hommes distingués périrent sans raison connue. Le jeune Licinius, âgé de douze ans, se trouva du nombre des victimes. Tant de cruautés donnèrent lieu à un placard, affiché aux portes du palais, où l'on désignoit le prince comme un émule de Néron. Rome retentissoit contre lui de malédictions et d'injures; la populace osa l'insulter; enfin, il s'éloigna pour jamais de cette ville, qui haïssoit également sa religion et sa personne.

Il quitte Rome étant détesté.

329. Il se fixe à Byzance, et lui donne son nom.

Résolu de fonder une nouvelle capitale, il jeta d'abord les yeux sur l'ancienne Troie, dont le nom étoit si cher aux Romains; mais il préféra Byzance, admirablement située sur le Bosphore de Thrace, baignée de trois côtés par la mer, séparée de l'Asie par un détroit de sept stades *, et enrichie de tous les

* La stade étoit d'environ six cents pieds.

dons de la nature. Il en augmenta beaucoup l'enceinte, y éleva de superbes édifices, en fit une seconde Rome, lui donna le nom de *Constantinople*, et lui sacrifia les intérêts de l'empire.

Privilèges funestes accordés à cette ville.

Pour y attirer une foule d'habitans, il enlève à tous les propriétaires de fonds en Asie le droit naturel d'en disposer, même par testament, à moins qu'ils n'aient une maison dans cette ville. Toutes sortes de privilèges, distributions de blé, d'huile, de vin, il les prodigue à ceux qui s'y établissent. La flotte d'Alexandrie, qui nourrissoit Rome, dont les campagnes n'étoient plus que des jardins, est destinée à nourrir Constantinople, d'où Athènes tiroit autrefois sa subsistance. On distribua au peuple quatre-vingts mille mesures de blé par jour, sans parler des autres distributions. Bientôt les flottes d'Asie, jointes à celle d'Egypte, devinrent insuffisantes.

Vanité de son fondateur.

Constantin sembloit donc vouloir ruiner et affamer tout l'empire, en faveur de sa fastueuse capitale. Il se hâta de la décorer de superbes édifices qui n'eurent point

de solidité. Sa statue y brilla sur une colonne de porphyre enlevée de Rome ; et cette statue étoit un Apollon couronné de rayons de lumière. Il parut modeste en n'acceptant qu'un petit nombre d'inscriptions ; et il tournoit Trajan en ridicule, parce qu'on lisoit son nom sur toutes les murailles de Rome. Mais Constantinople n'en étoit pas moins un instrument d'orgueil, ainsi qu'une source de calamités pour les provinces.

Impôts odieux.

Il y avoit des impôts onéreux et infâmes, non-seulement sur les marchandises, mais sur les ordures, qu'on enlevoit avec une permission achetée. même sur les lieux de débauche, sur les animaux et même les chiens. Ces impôts, dont Zosime attribue l'invention à Constantin, quoiqu'il y en eût d'anciennement établis, fournissoient à peine aux dépenses et aux profusions. Rome perdit un grand nombre de ses principaux citoyens, que la cour devoit infailliblement attirer ; elle perdit ses richesses, son lustre, sa puissance, nécessaires cependant alors pour arrêter les barbares.

Rome dépeuplée et appauvrie.

Constantinople ruina l'empire.

« C'étoit bien mal connoître les » intérêts de l'empire, dit l'abbé » de Mably, que de construire une » nouvelle capitale, tandis qu'il » étoit si difficile de conserver » l'ancienne, de perdre des sommes » immenses à bâtir une ville » superbe, tandis que l'empire » épuisé par tous les fléaux qu'il » éprouvoit, pouvoit à peine entretenir des armées ». Le nouveau gouvernement établi par Constantin fut encore un plus grand mal. Nous en indiquerons seulement les traits principaux, qu'il importe de considérer.

Le sénat de cette ville, sans autorité dans le gouvernement.

Les mêmes ordres, les mêmes magistratures, qu'on voyoit à Rome, se virent à Constantinople. Mais le sénat n'y eut pas la même considération, parce qu'il n'eut aucune part aux affaires du gouvernement. Quoique le sénat romain fût esclave sous les mauvais princes, du moins l'ombre de ce corps illustre en imposoit; et, de tems en tems, il reprenoit une partie de ses principes, avec une partie de son autorité. Au contraire, le sénat de Constantinople, étant dès son institution esclave de la

cour, le gouvernement devint arbitraire, les charges s'avilirent, les lois furent entre les mains d'un seul homme.

Avec deux capitales, il devoit y avoir deux empires. Celui d'Orient embrassa tous les pays depuis le Danube jusqu'aux extrémités de l'Egypte, et depuis le golfe Adriatique jusqu'aux frontières de la Perse, l'empereur crut devoir, à l'exemple de Dioclétien, subdiviser ces deux vastes corps. Il créa quatre préfets du prétoire, qui eurent chacun leurs districts; encore divisés en provinces, qu'on appela *diocèses*. Ces quatre préfectures étoient l'Orient, l'Illyrie, l'Italie, la Gaule, (avec l'Espagne, la Mauritanie Tingitane et la Bretagne.) Chaque diocèse eut son gouverneur particulier, dépendant du préfet. Des *ducs* et des *comtes* furent dispersés sur les frontières pour les défendre. On leur donna, ainsi qu'à leurs troupes, les terres limitrophes des barbares qu'ils pouvoient transmettre à leurs héritiers, pourvu que ceux-ci portassent les armes. Ces terres se nommoient des *bénéfices* : plusieurs

Deux empires, ainsi que deux capitales.

Quatre préfectures, et leurs *diocèses*

Ducs et comtes.

Bénéfices.

auteurs ont cru y voir l'origine des fiefs. Quant aux préfets du prétoire, auparavant ministres et lieutenans du prince, leur charge devint purement civile, de judicature et de finance. Constantin mit à leur place deux maîtres de la milice; et pour affoiblir davantage une dignité, si redoutable autrefois, il établit des patrices qui eurent un rang supérieur aux prélats, mais sans fonctions.

Maîtres de la Milice.

Patrices.

Le nouveau gouvernement, trop compliqué, étoit sujet à mille abus.

On voit du premier coup-d'œil qu'en multipliant trop les dignités, il surchargeoit les finances; qu'il étoit presque impossible de maintenir l'harmonie dans une administration si compliquée; enfin, qu'un changement si considérable devoit entraîner mille et mille inconvéniens, dans un état déjà ruiné, dont les parties se détachoient d'elles-mêmes, et dont le chef ne pouvoit diriger l'action des membres avec assez de vigueur. C'étoit un vieux bâtiment caduc, qu'on ébranloit de toutes part. en voulant le disposer sur un nouveau plan.

Troupes des frontières mises en garnison.

Zosime reproche à Constantin d'avoir retiré des frontières, et mis en garnison dans les villes, une

grande partie des troupes destinées à repousser les barbares ; « ce qui, » selon la remarque de Montesquieu, produisit deux maux ; » l'un, que la barrière qui contenoit tant de nations fut ôtée ; et » l'autre, que les soldats vécurent » et s'amollirent dans le cirque et » dans les théâtres ». Le séjour des villes énerva entièrement la discipline. Garnison dans les villes.

Nous pouvons mettre parmi les abus pernicieux, ces titres de vanité qu'on multiplia à l'infini, *noble*, *nobilissime*, *illustre*, *clarissime*, *perfectissime*, et la *sublimité*, et l'*excellence*, et la *magnificence*, et la *grandeur*, et l'*éminence*, et la *révérence*, etc. Titres multipliés à l'infini.

Comme la fausse grandeur inspire la petitesse, toutes les idées se portèrent à un frivole cérémonial ; les minuties et les mots prirent la place des choses ; le mérite disparut quand on fut ébloui des titres. Ce que les Scipions, les Jules-César, auroient trouvé ridicule, fixa les désirs et l'attention des principaux citoyens. Petitesse d'esprit qui en résulte.

Constantin donnoit l'exemple du faste ; il portoit toujours le diadè- Faste de Constantin.

me ; son habit étoit resplendissant de perles ; la pompe de sa cour et de ses fêtes respiroit les mœurs asiatiques. Etrange moyen de réparer les brèches de l'empire, et d'affermir la prospérité de Constantinople !

Les Goths vaincus, et admis aux dignités.

Tout le reste de son règne offre plus de sujets de blâme que de louanges. Il remporte une grande victoire sur les Goths, mais il en élève plusieurs aux dignités, et ouvre en quelque sorte l'empire à ces barbares. Il reçoit les ambassadeurs de Sapor II, roi de Perse, dont il n'ignoroit pas les préparatifs de guerre ; mais il se contente de lui écrire en faveur de la religion chrétienne, que ce prince persécutoit ; et il lui envoie du fer pour forger des armes. Il demande des prières aux évêques, au fameux saint Antoine, solitaire de la Thébaïde ; mais il fait mourir le philosophe Sopater, dont le crime, si l'on doit s'en rapporter à Eunape, étoit d'avoir voulu réformer les mœurs de la cour : les courtisans l'accusèrent de magie pour se défaire de lui.

Ferimprudemment fourni aux Perses.

Sopater, philosophe injustementmis à mort.

Ariens protégés.

Enfin, après tant de coups d'au-

torité contre l'arianisme, il se livre à un prêtre arien, il rappele de l'exil Arius et ses fauteurs, il admet leurs fausses professions de foi, il les protège ouvertement. Il veut obliger saint Athanase, évêque d'Alexandrie, de recevoir l'hérésiarque. Fatigué de ses refus, il prête l'oreille aux calomnies, et exile cet inflexible défenseur du concile de Nicée, que les conciliabules de Tyr et de Jérusalem avoient déclaré coupable.

337. Constantin meurt en Asie.

Sapor se servoit déjà du fer qu'on lui avoit imprudemment fourni. Ayant redemandé, sans rien obtenir, cinq provinces cédées à Galérius, il ravageoit la Mésopotamie, il insultoit l'empire romain. L'empereur, âgé de soixante-trois ans, arrive en Asie et fait reculer l'ennemi. Il tombe dangereusement malade; il reçoit le baptême, (pourquoi si tard?) il dépose son testament entre les mains de ce prêtre arien qui avoit sa confiance; et il meurt à Nicomédie après un règne de trente années. On l'a honoré comme saint dans plusieurs églises. Les Grecs et les

Moscovites célèbrent encore sa fête le 21 Mai.

Jugement sur ce prince.

Quelque éloge que mérite Constantin par l'établissement du christianisme, on ne peut effacer les taches dont sa gloire est obscurcie. Les faits parlent : nous les avons rapportés. Ses talens politiques mis dans la balance, ne l'emportent point sur ses fautes. « Avec quelques talens pour la guerre, (c'est » le jugement de l'abbé de Mably,) qu'il n'employa qu'à perdre ses ennemis particuliers, et » non pas ceux des Romains, il » n'eut aucune qualité propre au » gouvernement. Dupe de ses ministres et de ses favoris, qui » abusoient de sa foiblesse, il ne » vit que par leurs yeux. Une inquiétude naturelle le faisoit continuellement agir, mais souvent » sans fruit. S'il paroissoit occupé » par de grands projets, il les avoit » conçus en homme présomptueux » et vain, et les exécutoit en politique médiocre. Il contribua » plus que tout autre à avancer la » ruine de l'empire »

Eusèbe, son panégyriste,

Eusèbe de Césarée, son panégyriste, élève ses vertus jusqu'au ciel.

Mais un panégyriste est rarement un historien. Cet évêque courtisan porte la dissimulation, dans son histoire ecclésiastique, jusqu'à ne parler ni d'Arius ni de l'arianisme; jusqu'à ne rien dire du principal objet du concile de Nicée, dont il fait une longue description dans la vie de Constantin, et dont il réduit le jugement à la question de la pâque. Il est étrange qu'un écrivain si respecté ait commis cette faute inexcusable. Les païens ont encore plus noirci Constantin par la satyre, que d'autres ne l'ont exalté par leurs flatteries. Selon le jeune Victor, les dix premières années de son règne, il fut un grand prince, les dix suivantes un brigand, et les dix dernières un dissipateur. Eusèbe lui-même avoue, dit Fleury, « que sa trop grande facilité » donna cours à deux grands vices, à la violence de ceux qui » opprimoient les foibles, pour » contenter leur avidité insatiable; » et à l'hypocrisie des faux chrétiens, qui entroient dans l'église » pour gagner ses bonnes graces ». On ne se trompera point sur Cons-

est fort suspect.

Les satyres des païens le sont aussi.

tantin, ajoute ce judicieux abbé *, en croyant le mal qu'en rapporte Eusèbe, et le bien qu'en dit Zosime.

On suppose qu'il établit les évêques juges sans appel.

On lui attribue, dans le code Théodosien, une loi qui rend les évêques juges sans appel de toutes les causes qu'une des parties voudra porter à leur tribunal. Cette loi, contraire à l'ordre civil, est rejetée par les meilleurs critiques comme supposée. Cujas montre-t-il assez de discernement, lorsqu'il la justifie par les vertus et la justice des évêques d'alors? Les brigues, les conciliabules, les excès d'un grand nombre, prouveroient plutôt qu'il étoit déjà nécessaire de les tenir dans les bornes de l'autorité spirituelle. Il y avoit beaucoup de saints prélats dont le jugement, sans doute, ne pouvoit être que celui de la charité et de la justice. Mais combien d'autres se livroient à la passion et au préjugé!

---

* Voyez *l'Hist. Ecclésiastique de l'abbé Fleury.*

CONSTANTIUS ou CONSTANCE, ET SES DEUX FRÈRES.

CHAPITRE PREMIER.

Jusqu'au tems ou Julien fut créé César.

CONSTANTIN avoit imprudemment partagé l'empire entre ses trois fils et deux de ses neveux. Les neveux furent massacrés après sa mort par les soldats, ainsi que ses deux frères, et ses principaux courtisans. Cet horrible massacre fut, sans doute, commandé par l'ambition. On l'attribue à Constantius, le puîné des fils de l'empereur, celui qu'il chérissoit davantage, quoique le moins digne de sa tendresse. Comment un prince dont quelques auteurs exaltent la politique, n'avoit-il pas prévu qu'en faisant cinq souverains, non-seulement il ruinoit l'empire, mais il allumoit dans sa famille le feu de la guerre ?

337. Massacre des neveux et des frères de Constantin.

Partage entre ses trois fils, Constantin, Constantius et Constant.

Les trois frères firent un nouveau partage, où entrèrent les dépouilles de leurs cousins. L'aîné, Constantin, conserva la Gaule, la Grande-Bretagne, l'Espagne, et acquit vraisemblablement la Thrace et Constantinople, qu'il céda bientôt à Constantius. Celui-ci fut maître de l'Asie entière et de l'Egypte. Constant, le cadet, eut l'Italie, l'Illyrie, l'Afrique, la Macédoine et la Grèce. Le plus âgé n'avoit que vingt ans; aucun ne paroissoit digne du trône. On observa que depuis Auguste, Commode seul étoit né d'un père déjà empereur; et on augura mal de ces jeunes princes, qui, dès le berceau, respiroient, pour ainsi dire, l'orgueil de la souveraineté.

Lois contre les délateurs.

Ils firent cependant de concert quelques lois sages, principalement contre la fureur des délations. Ils défendirent, à l'exemple de leur père, d'avoir égard en justice aux libelles anonymes. Constantius dit dans une loi : *On doit regarder comme innocent celui qui, ayant des ennemis, n'a point d'accusateur.* Mais pour que les délations

délations cessassent, il falloit que la justice régnât dans les cours.

Bientôt Constantin, mécontent de son partage, ayant des prétentions sur l'Italie, ne pouvant rien obtenir de Constant par la négociation, prit les armes (en 340,) et passa les Alpes. Son frère, devenu son ennemi, étoit alors en Dacie, d'où il envoya une armée, qu'il se proposoit de suivre avec de plus grandes forces. Constantin se laissa surprendre dans une embuscade, fut vaincu et tué. Constant se vit maître de tout l'Occident. Il regna sans gloire, esclave des plaisirs et de ses flatteurs; protégeant le christianisme et la catholicité, ce qui lui attira quelques justes éloges de la part des chrétiens, mais d'ailleurs souillé de vices, que les païens ont dépeints avec les couleurs de la haine. Magnence, Germain d'origine, esclave affranchi, commandant deux légions, forma contre lui une conspiration à Autun (en 350) et se fit proclamer auguste. L'empereur alors occupé de la chasse apprit la révolte, voulut se sauver en

Constantin et Constant se font la guerre.

Mort du premier.

Le second est assassiné.

Espagne : mais il fut assassiné en chemin.

Troubles continuels ausujet de l'arianisme.

Dans l'intervalle de ces révolutions, les troubles de l'arianisme continuèrent avec plus d'éclat. Constantius étoit déclaré pour les ariens; ses frères pour les catholiques. Saint Athanase, rétabli dans son siège d'Alexandrie, n'y reste pas long-tems en repos. Les accusations se renouvellent. Un concile d'Antioche le condamne, et le dépose encore. Grégoire, qu'on nomme à sa place, s'empare du siège par violence : les églises d'Alexandrie deviennent comme un champ de bataille et un théâtre public de désordres; exemple affreux, mais qui se renouvellera souvent. Les évêques s'animent les uns contre les autres; la dicorde règne partout; l'Orient et l'Occident sont divisés, et oublient que la religion devroit les unir. Un concile général sembloit propre à concilier les esprits. On l'assemble à Sardique, sur la frontière des deux empires; mais les Orientaux ne se voyant pas les plus forts, se séparent, et vont tenir leur assemblée à Philippopolis en Thrace (347.) Les

Double concile de Sardique.

deux conciles rendent des jugemens contradictoires, absolvent et anathématisent les mêmes personnes. Celui des Ariens prit le nom de concile de Sardique, de même que l'autre. De-là vient que saint Augustin, ne connoissant pas le vrai concile, a parlé de l'assemblée de Sardique comme d'un conciliabule.

Le mot *consubstantiel* et la cause de saint Athanase, réunis.

Nous ne suivrons point les longs progrès de cette dispute. Il suffit d'observer qu'elle eût excité une guerre entre Constant et Constantius, si celui-ci n'eût donné les mains au rétablissement d'Athanase; et que les formules de foi des ariens auroient calmé les catholiques, si les premiers ne s'étoient obstinés à en exclure le mot *consubstantiel*. Ce mot, consacré et la cause personnelle d'Athanase fut toujours l'objet des dissentions. C'est que la *consubstantialité* faisoit réellement une partie essentielle du dogme; et qu'Athanase étoit poursuivi comme le plus zélé défenseur du dogme.

Sapor II, roi de Perse, est la terreur

Cependant, depuis le commencement de son règne, Constantius avoit dans le roi de Perse, Sapor

des Romains. II, un ennemi très-redoutable, qui le devenoit d'autant plus tous les jours, que l'empereur négligeoit les affaires d'état pour celles de théologie. Les Perses le mirent en fuite à la bataille de Singare (en 348). Ils se rendirent l'effroi des Romains; ils infestèrent la Mésopotamie. Sapor assiégea Nisibe, avec des efforts extraordinaires; et ne leva le siége après quatre mois, que pour marcher contre les barbares qui étoient entrés dans ses états. Ce prince persécutoit les chrétiens par politique. Autrefois, dans les tems de persécution, ils avoient trouvé un asyle en Perse; mais ils y parurent suspects, et furent traités en ennemis publics, quand la religion prit le dessus dans l'empire par le zèle de Constantin.

Pourquoi il persécutoit les chrétiens.

350. Constantius en guerre avec l'usurpateur Magnence.

Magnence jouissoit de son usurpation en Occident. Nepotien, neveu de Constantin, échappé au massacre de sa famille, voulant lui enlever Rome, avoit péri avec sa mère et ses principaux partisans. Vétranion vieux général, qui savoit la guerre et qui ne savoit pas lire, proclamé auguste en Panno-

nie, étoit peu capable de soutenir sa fortune. Constantius quitte enfin l'Asie pour combattre et dépouiller Magnence. Il avoit rassemblé ses forces. On prétend qu'il exhorta ses soldats à recevoir le baptême. On lui fait dire : « Si » quelqu'un refuse de se faire bap» tiser, qu'il se retire; je ne veux » point de soldats qui ne soient en» rôlés sous les étendards de Jésus» Christ ». Mais puisqu'il ne se fit baptiser lui-même qu'à la mort, n'y a-t-il pas quelque sujet de doute sur ce récit?

Vétranion, ligué avec Magnence, se laisse tromper.

Vétranion s'étoit ligué avec Magnence, et marchoit contre l'empereur. Au lieu de combattre, ce général fait un traité. Constantius le trompe, lui débauche ses troupes, le force à déposer lui-même la pourpre. Il le consola, dit-on, par cette moralité surprenante : *Vous ne perdez qu'un nom frivole qui n'a de réel que les chagrins; et vous allez jouir d'un bonheur solide, sans mélange d'inquiétude.* On ajoute que le bon vieillard lui écrivit de sa retraite, où il vivoit agréablement : *Vous avez tort de ne pas prendre votre part de ce bonheur,*

que vous savez procurer aux autres. De tels hommes n'étoient rien moins que des philosophes ; où ils affectoient de le paroître, où les historiens parlent pour eux.

351. Bataille de Murse, gagnée sur Magnence

Tandis que le lâche Constantius s'occupe d'un concile à Sirmium, Magnence approche à la tête de son armée. Sur le point de passer la Save, il reçoit un envoyé de l'empereur, qui lui fait des propositions de paix. Il les rejette, et s'avance jusqu'à Murse sur la Drave, où une bataille fameuse va décider de l'empire. On combat avec fureur : plus de cinquante mille hommes des meilleures troupes sont massacrés ; les Gaulois de Magnence font des prodiges de bravoure, et périssent presque tous dans l'action. Enfin, l'usurpateur prend la fuite, après avoir perdu Marcellin, à qui il étoit redevable de sa puissance.

Lâcheté de Constantius, et fourberie d'un évêque arien.

Constantius ne s'étoit point montré. Tremblant dans une église voisine, il attendoit l'événement avec Valens, évêque arien de Murse. Ce prélat fourbe avoit pris des précautions, pour être instruit du succès. Tout-à-coup il annonce la vic-

toire, comme une nouvelle apportée par un ange. L'empereur persuadé du miracle, l'honore comme un saint, et lui attribue tout le bonheur de ses armes. On juge aisément combien de fautes grossières devoit produire cette basse superstition. Constantius échouera sur tous les écueils de la crédulité et de la foiblesse.

Fureur et mort de Magnence

L'année suivante (352), Magnence dont Rome détestoit la tyrannie, s'étant enfui dans la Gaule, ayant été vaincu en Dauphiné par les généraux de l'empereur, voyant ses soldats résolus de le livrer, s'abandonna aux transports du désespoir. Il égorgea ses parens, ses amis, sa propre mère, et se perça ensuite de son épée.

353. Constantius se livre aux eunuques, et tyrannise ses sujets.

Dès que Constantius fut délivré de cet ennemi, il devint plus lâche tout à la fois et plus cruel. Agité sans cesse de soupçons, il craignoit tout, et étoit entretenu dans ses craintes, dans ses défiances, par les eunuques dont son palais étoit rempli; (car la mode infame des eunuques s'établissoit, ainsi que tous les abus du despotisme oriental.) Sous prétexte d'exterminer les

partisans de l'usurpateur, Constantius exerça la plus odieuse tyrannie. Les délations encouragées produisirent l'effet arbitraire. Pour un coupable, mille innocens périront. L'eunuque Paul, secrétaire du prince, ou plutôt son satellite, porta de tous côtés l'injustice et les alarmes. La Grande-Bretagne surtout fut le théâtre de son atroce inquisition. Martin, qui y commandoit, vivement touché des maux publics, prévoyant qu'il y seroit enveloppé à son tour, voulut tuer ce monstre féroce; mais il manqua son coup, et se tua. Toutes les sentences de mort, présentées selon l'usage à l'empereur, étoient confirmées, sans que l'impératrice Eusébie osât même demander grace pour quelqu'un. Les incursions continuelles des Francs, des Allemands, et d'autres barbares, inspiroient moins de terreur, que les ordres et les caprices de la cour.

L'eunuque Paul, célèbre par ses injustices.

Gallus, devenu césar, tyrannise aussi l'Orient.

L'Orient gémissoit encore davantage sous le gouvernement de Gallus, neveu du grand Constantin, qui, après avoir été six ans, avec son frère Julien, dans une espèce de captivité en Cappadoce, étoit

devenu césar et beau frère de l'empereur : il avoit été envoyé contre les Perses. Prince dur, sans capacité, naturellement plus cruel que Constantius, excité par sa femme Constantine, aussi cruelle que lui-même ; Gallus, dans une cour de flatteurs et de méchans, fut un tyran impitoyable. Il remplit de meurtres Antioche et tout l'Orient ; il fit massacrer Domitien, préfet de la province, sous un faux prétexte de complot ; il livra les innocens à la rage des délateurs, aux tortures et à la mort.

Constantius veut le perdre et y réussit

Cette conduite violente donna de l'ombrage à Constantius. Il craignit que le césar ne voulût se rendre indépendant ; et employa les insinuations, les instances les plus vives pour l'attirer en Italie. Gallus prévit le danger ; on conjecture qu'il forma quelque projet de révolte. Forcé néanmoins de partir, il se met en route. Sa femme, son unique ressource, le dévançoit. Elle meurt. Il est arrêté à Pettau dans le Norique, et on lui tranche la tête.

Les songes deviennent des crimes.

Alors Constantius, énivré de son bonheur, prend le titre de *maître*

du monde, le titre d'*éternel*. Un orgueil si ridicule est accompagné de tous les rafinemens de la tyrannie. Jamais les délateurs n'eurent si beau champ, pour déployer leur scélératesse. Les songes devinrent une matière d'accusations capitales. Ceux qui avoient l'imprudence de les raconter, s'exposoient à perdre la vie, pour peu que leurs rêves fussent susceptibles d'interprétation maligne. Un délateur, digne ministre du fameux Paul, étoit appelé plaisamment le *comte des songes*, parce qu'il travailloit sur cette partie avec beaucoup de fruit. La méchanceté humaine sembloit croître, à mesure que tout dégénéroit.

Fausses louanges données à Constantius et à Gallus.

Quel abus ne fait-on pas de la plume, quand la bassesse ou le préjugé en reglent l'usage? Des panégyristes ont loué la clémence de Constantius. Plusieurs anciens écrivains ecclésiastiques ne parlent de Gallus qu'avec éloge. C'est que Gallus, selon la remarque de M. le Beau, n'abandonna point la religion, comme fit dans la suite l'empereur Julien, son frère. Dirigé par les conseils d'Aétius, célèbre

arien, s'il fut mauvais catholique, il resta du moins toujours attaché au christianisme, et des actes extérieurs de piété couvrirent ses vices et sa tyrannie. Il est si naturel de porter de faux jugemens, quand on ne considère les objets que sous une seule face! Ammien Marcellin, auteur généralement estimé, judicieux, véridique, témoin oculaire, dément par les faits tous ces éloges, dictés par l'esprit de parti ou par l'adulation. Les faits sont des preuves certaines; souvent les louanges ne sont que des paroles trompeuses. Nous en trouvons ici un exemple très-remarquable. Le sophiste Thémistius ayant été fait sénateur de Constantinople, paya Constantius d'un panégyrique, par lequel il en fait le plus grand philosophe de l'empire. Voilà comme on se jouoit impudemment de la vérité.

Le sophiste Thémistius.

La politique de ce prince égaloit sa philosophie. Il lui restoit deux grands généraux, dont ses courtisans tramoient la perte; Ursicin qui s'étoit signalé en Orient, et Sylvain qui défendoit la Gaule contre les barbares. Celui-ci, accusé

355. Politique de cour, pour perdre deux grands généraux l'un par l'autre.

par la plus noire calomnie, exposé à mille insultes, craignant tant d'une cour ingrate et perfide, se décide à la révolte, et se fait proclamer empereur. Ursicin, déjà disgracié, paroît alors le seul homme capable d'arrêter la rebellion. Ses ennemis eux-mêmes parlent pour lui; dans l'espérance que les deux généraux se détruiront mutuellement. La cour se détermine à employer Ursicin, moins en homme de guerre qu'en ministre de trahison. On feint d'ignorer la démarche de Sylvain; on écrit à ce rebelle des lettres de louanges sur sa conduite. L'autre général va le trouver à Cologne, et voyant que son parti ne sauroit être abattu à force ouverte, il use d'artifice; il gagne sa confiance, en affectant de partager ses chagrins et d'entrer dans ses projets; il lui débauche des soldats, le fait tuer, et pleure sa mort avec tout l'empire.

Les provinces en proie aux barbares.

En chargeant Ursicin de cette odieuse commission, l'intention de la cour n'étoit pas de lui rendre le pouvoir en cas de succès. Il demeura dans la Gaule, en qualité de général, mais sans troupes.

L'armée de Sylvain s'étoit aussi-tôt dissipée ; et l'empereur aimoit mieux perdre des pays, que de fournir des secours au grand capitaine, dont le mérite lui faisoit ombrage. Ainsi tout fut en proie aux barbares. Les Francs, les Allemands, les Saxons, ravageoient la Gaule, et avoient ruiné quarante-cinq villes le long du Rhin. Les Quades et les Sarmates désoloient la Pannonie et la haute Mésie. Les terribles incursions des Perses augmentoient les malheurs de l'Orient.

Constantius occupé d'affaires théologiques.

Constantius, livré aux querelles théologiques, convoquant des conciles, persécutant les défenseurs de la consubstantialité, irritant le zèle des évêques catholiques, excitant l'audace des ariens, fomentoit la discorde et le trouble dans l'intérieur de ses états, tandis que le fer et le feu ruinoient les frontières. Tel étoit le grand philosophe de Thémistius. Lorsque les gens de lettres abusent ainsi de l'idée de philosophie, et que les princes exercent ainsi l'autorité de la couronne, certainement la raison est sans force et les peuples sans ressources.

CHAPITRE II.

Depuis l'élévation de Julien, jusqu'à sa révolte.

L'empereur fait César Julien.

AU milieu de tant de périls, Constantius, malgré ses jalouses défiances, se laissa déterminer par l'impératrice Eusébie, à créer césar le célèbre Julien, qu'il est tems de faire connoître. Ce prince, frère de Gallus, cousin-germain de l'empereur, né avec les plus heureuses dispositions, s'étoit formé par l'infortune et par l'étude, dont les leçons valent mieux d'ordinaire, que toutes celles qu'on reçoit au sein de la grandeur et des plaisirs. Elles avoient élevé son ame au-dessus de sa naissance, en lui inspirant l'amour de la vertu, la passion de s'instruire, le mépris des voluptés et la haine de tout ce qui dégrade l'homme. Au sortir du château de Macelle en Cappadoce, où il fut enfermé six ans, avec son frère, il obtint la permission de finir ses études à Constantinople, ensuite à Athènes. Là, il ne se distingua de

Comment ce dernier avoit passé sa jeunesse

la foule que par sa modestie, son application et ses succès. Heureux si la vraie religion avoit toujours été la base de sa conduite ! Mais dégoûté du christianisme, parce que ses premiers maîtres l'avoient fatigué d'exercices de dévotion, ou parce que les disputes opiniâtres des chrétiens avoient révolté son génie contre la foi ; il s'abandonna à Maxime d'Ephèse et à d'autres platoniciens. Il fut bientôt infatué de leur théurgie mystérieuse et absurde, qu'ils couvroient d'un voile de piété sublime. Il devint superstitieux et enthousiaste à leur école. Séduit par de frivoles illusions, il s'attacha du moins au solide en pratiquant la morale. Ne peut-on pas faire honneur au christianisme des exemples de vertus qui font respecter sa mémoire ? une éducation chrétienne en avoit, sans doute, nourri le germe dans son ame.

Les platoniciens le séduisent.

Gallus, étant césar, fut alarmé du penchant que montroit déjà son frère pour l'idolâtrie. Il lui envoya l'apôtre de l'arianisme, Aétius, comme un surveillant et un guide respectable. Julien affecta le zèle de l'arianisme et dissipa les soup-

Il déguisoit son penchant à l'idolâtrie

cons. L'habit de moine, les fonctions de lecteur, lui servirent encore de déguisement, selon quelques historiens de l'église, pour échapper à la défiance de Constantius. Après la mort de Gallus, il passa sept mois dans une espèce de prison; et sans la protection d'Eusébie qui l'estimoit, il auroit subi le même sort que son frère.

355. Constantius ne lui donne point d'autorité.

L'empereur, en le nommant césar à l'âge de vingt-trois ans, lui donna sa sœur Hélène en mariage; mais il ne lui donna point sa confiance; il le mit, pour ainsi dire, dans les entraves. Ses domestiques furent remplacés par des espions; ses amis n'osoient l'approcher; son titre lui tenoit lieu de pouvoir.

Il l'envoie dans la Gaule.

Chargé du gouvernement de la Gaule, il eut un conseil, ou plutôt des maîtres qui devoient régler toutes ses démarches; peu de troupes, peu d'argent, rien à sa disposition. Quelques défauts qu'on puisse reprocher à ce prince, il est impossible de ne pas admirer sa grandeur d'ame et les ressources de son génie, quand on le voit forcer tant d'obstacles dans la carrière de la gloire.

Il avoit passé sa vie dans les écoles ; il y avoit contracté même une rouille de pédanterie ; il ne connoissoit ni la guerre ni le gouvernement ; il étoit sans expérience comme sans autorité. Cependant il se montre d'abord en grand homme. A Vienne, pendant le premier hiver, il étudie les affaires de la province, la science militaire ; il donna l'exemple de la discipline et du travail ; se nourrissant comme les soldats, ne se chauffant point, couchant sur une peau de bête, se levant au milieu de la nuit, sans cesse occupé, et ne connoissant d'autre plaisir que l'étude. Les soldats l'admirent et s'attachent à sa personne ; les Gaulois respectent et chérissent son équité ; ses surveillans ne font plus rien, parce qu'il fait tout sans leur secours, et que tout réussit au gré de ses vœux. Deux panégyriques de Constantius, qu'il écrivit alors, sont une preuve de ses ménagemens politiques. Il dissimuloit aussi ses sentimens de religion avec tant d'adresse, que saint Hilaire de Poitiers, trompé par les apparences, le loue comme un prince religieux, dans le même ou-

Conduite de Julien dans cette province.

Il se fait aimer et respecter.

vrage où il dépeint l'empereur comme ennemi de l'église.

Il chasse les barbares.

Les exploits de Julien répondirent à l'idée que l'on avoit de son mérite. Toutes ses campagnes furent signalées par la victoire. En un mot, aussi habile que brave, il chassa les Allemands, qui l'avoient même assiégé dans Sens; et après les avoir taillés en pièces près de Strasbourg, il porta la terreur de ses armes au-delà du Rhin. Une chose plus étonnante, c'est que la cour tourna ses victoires en ridicule, tandis que Constantius s'en attribuoit sottement l'honneur. Dans une telle cour, les jugemens ne pouvoient être qu'injustes et bizarres.

Constantius va à Rome pour la première fois.

Constantius, qui faisoit son séjour à Milan, avoit passé à Rome pour y célébrer son triomphe sur Magnence : odieuse cérémonie, car le triomphe ne devoit pas avoir lieu pour des guerres civiles. Il ne connoissoit point encore cette capitale : il en admira les édifices; et afin d'y laisser lui-même un monument, il y fit transporter d'Egypte l'obélisque de Ramessés, haut de cent trente-deux pieds,

que Constantin destinoit à l'ornemens de Constantinople. Sixte-Quint a relevé cet obélisque, le plus grand de ceux qui sont à Rome.

Quoique l'empereur, avant son entrée, eût ordonné qu'on enlevât le fameux autel de la Victoire, rétabli par Magnence dans le sénat, il visita les temples des dieux, il en loua les fondateurs, conféra les sacerdoces aux païens, maintint les privilèges des vestales. Et cependant il avoit défendu les sacrifices sous peine de mort; du moins à en juger par une loi insérée dans le code Théodosien, qui vraisemblablement ne fut jamais publiée. * Sa conduite, en fait de religion, fut toujours pleine d'inconséquences. Tolérant à Rome pour le paganisme, il ne cessa de troubler l'empire par son zèle pour l'arianisme. Il persécuta aussi tour à tour les sectes d'ariens, selon qu'il se déclaroit tantôt pour l'une, tantôt pour l'autre: réglant sa conduite au

Il s'y montre tolérant, quoique persécuteur.

* Voyez *Mém. de l'académie des Inscr. t.* 15.

gré des eunuques et des courtisans, dont les intrigues décidoient de tout.

559. Sapor forme des entrepris ses redoutables; et la cour veut perdre Ursicin qui pouvoit luirésister

Sapor, l'implacable ennemi des Romains, avoit rejeté des propositions de paix trop peu conformes à ses pretentions. Excité par un riche transfuge de Mésopotamie, que des traitemens injustes avoient fait sortir de l'empire; il résolut de ne pas se contenter, comme auparavant, d'incursions rapides et sans fruits durables, mais de pousser la guerre avec vigueur. Ursicin commandoit alors en Orient. Les eunuques conseillèrent ou commandèrent son rappel; dans la circonstance où l'on avoit le plus besoin de ses services. Tout l'Orient murmuroit d'avoir perdu son défenseur: on l'y renvoya sans autorité, pour lui imputer ensuite les fautes de Sabinien, général foible et incapable de commandement. Cette malheureuse cour s'applaudissoit des maux publics, pourvu qu'elle perdit les grands hommes, objet de sa jalousie et de sa haine. Sapor s'empara d'Amide en Mésopotamie, après un long siège qui lui

coûta trente mille hommes. La principale affaire de Constantius étoit alors d'assembler les conciles de Rimini et de Séleucie, pour décider les disputes théologiques, toujours plus vives à mesure que l'on multiplioit davantage les décisions et les formules de foi. Nous en parlerons encore à la fin de ce règne.

On assemble des conciles, tandis que la Mésopotamie est envahie par les Perses.

La conduite de Julien dans la Gaule formoit un contraste singulier avec celle de l'empereur. Les intervalles de repos que la guerre laissoit au vaillant césar, il les consacroit à rendre la justice et à soulager les peuples. Florentius, son préfet du prétoire, vouloit augmenter les taxes; et prétendoit que les dépenses de la guerre en exigeoient l'augmentation. Julien démontra lui-même par un calcul, que les taxes étoient plus que suffisantes pour tous les frais. Il réduisit à sept pièces d'or, chacune d'environ quinze livres de notre monnoie, les anciennes impositions, qui montoient à vingt-cinq pièces par tête. Sa sévérité contre les concussionnaires ne l'empêchoit point d'être en garde contre les

Julien, au contraire, travaille au bonheur de la Gaule.

accusateurs. Numérius accusé de concussions nioit tout ; on manquoit de preuves. L'accusateur s'écria en plaidant *Qui sera jamais coupable, si l'on en est quitte pour nier les faits?* Julien répartit : *Qui sera jamais innocent, s'il suffit d'être accusé pour être coupable ?*

CHAPITRE III.

Fin du règne de Constantius.

360. L'empereur ordonne à Julien d'envoyer ses troupes en Orient.

FLORENTIUS et d'autres ennemis de l'équité, ne manquoient pas de noircir Julien à la cour, de le rendre suspect, d'empoisonner toutes ses actions. L'empereur, ne le regardant plus que comme un rival, et voulant le désarmer, lui ordonna de faire partir l'élite de ses troupes pour Constantinople, d'où elles devoient marcher contre les Perses. Après quatre campagnes glorieuses, Julien se voit ainsi au moment de perdre tout le fruit de ses travaux. Il voit la belle province qu'il a sauvée, et qu'il a rendue florissante, prête à devenir la proie des barbares vaincus par ses armes.

Il obéit cependant. Il publie les ordres de l'empereur, il en presse l'exécution. Mais les troupes gauloises, ne pouvant se résoudre à abandonner leur patrie et leurs familles, pour aller combattre en Asie, prennent des mesures contraires. On le proclame lui-même auguste à Paris; on n'écoute ni ses remontrances ni ses prières; on le presse, on le menace; et enfin on lui fait accepter le diadême. Plusieurs écrivains l'accusent, sans aucune preuve, d'avoir dirigé secrètement le complot. Peut-être s'en montra-t-il plus affligé qu'il ne l'étoit au fond du cœur; mais puisque des ennemis passionnés n'ont pu le convaincre, l'histoire ne doit pas le condamner. Suivons ses démarches dans une conjoncture si critique.

Il obéit; mais les Gaulois le forcent d'accepter le diadême.

Il pardonne d'abord à des traîtres, qui ont conjuré sa mort. Il déclare ensuite aux soldats, que les emplois militaires ou civils seront uniquement la récompense des services, et que quiconque en sollicitera pour un autre, doit s'attendre à un refus. Il écrit une lettre à Constantius, par laquelle il ex-

Il se conduit avec prudence.

pose la violence qu'on lui a faite, et les motifs qui l'ont engagé à céder; promettant de lui demeurer soumis par les sentimens; représentant d'ailleurs que jamais les troupes gauloises ne se laisseroient conduire en Asie; qu'il étoit absolument nécessaire de partager le titre de la souveraineté; et que la discorde entre les princes produiroit les plus grands malheurs. Une autre lettre, qui ne devoit pas être publique, contenoit des reproches que le ressentiment avoit dictés.

Constantius refuse tout accommodement.

L'empereur, loin d'entrer en négociation, n'envoie que des ordres sévères. Julien les communique aux troupes, qui l'interrompent par ces cris : *Julien auguste*; *la province*, *l'armée*, *l'empire*, *le demandent*. Il ne balance plus à soutenir une démarche, d'où il voit dépendre sa vie et celle de ses amis. Si la révolte contre un prince pouvoit se justifier, celle-ci seroit excusable par ses motifs et ses circonstances.

361. Julien marche contre lui.

N'ayant rien à espérer, ayant tout à craindre de Constantius, Julien prend la résolution de le prévenir.

prévenir. Il concerte ses mesures avec prudence ; il pourvoit à la sûreté des Gaules; il demande à ses troupes un serment de fidélité. Les soldats jurent de le suivre par-tout, eux qui avoient refusé de quitter leur pays pour l'empereur; tant on mettoit de différence entre ces deux princes ! Il conduit son armée à pied, la tête nue, essuyant toutes les fatigues d'un simple soldat. Il s'empare de Sirmium, où l'on ne se doutoit pas même de sa marche. Il se saisit du pas de Sucques entre le mont Hœmus et le mont Rhodope, à l'entrée de la Thrace. L'Italie, la Grèce, embrassent son parti avec ardeur; mais deux légions de Pannonie, qu'il envoyoit dans la Gaule, parce que leur fidélité étoit suspecte, s'étant révoltées en chemin et ayant pris Aquilée, il s'arrête pour reprendre cette place. Le siége devoit être long; les nouvelles d'Orient inspiroient de l'inquiétude : un événement imprévu met tout-à-coup Julien en possession de l'empire, sans qu'il ait le malheur de verser le sang romain.

Ses succès

Mort de Constantius.

Constantius, à qui Sapor avoit enlevé Singare et Bezabde, deux villes importantes de la Mésopotamie, assiégea la dernière sans succès. La honte qu'il rapporta de son entreprise fut attribuée également par les catholiques, les ariens et les idolâtres, à ses violences contre les trois religions; preuve remarquable de la témérité avec laquelle on interprête les décrets du ciel. Il se disposoit à recommencer la guerre contre les Perses, quand il apprit la marche rapide de Julien. Sapor s'étant retiré, il pertit d'Antioche pour s'opposer aux rebelles. Une fièvre ardente l'arrêta en Cilicie, et il mourut âgé de quarante-quatre ans, après avoir reçu le baptême à l'extrêmité, comme son père.

Il fit peu de bien et beaucoup de mal.

Quelques bonnes lois, quelques expéditions heureuses, quelques actes de clémence, quelques signes de vertu, ne rendent pas sa mémoire moins odieuse ni moins méprisable; il fit trop de mal et trop peu de bien. Les querelles seules de religion, qu'il irrita en se flattant de les étouffer, devinrent une plaie incurable pour l'é-

glise et pour l'empire. Ammien, attaché sans fanatisme à l'ancien culte de Rome, s'exprime ainsi à ce sujet : « Il troubla, par une » superstition de vieille femme, le » christianisme, tout simple qu'il » est en lui-même; et s'appliquant » plutôt à l'approfondir curieuse- » ment, qu'à le régler avec gra- » vité, il y excita de grandes di- » visions et les fomenta par des » disputes de mots : il épuisa les » fonds destinés aux voitures pu- » bliques, en faisant aller et venir » sans cesse les évêques pour te- » nir des conciles, où il vouloit » être l'arbitre du culte et de la » croyance. » Le témoignage de cet historien a d'autant plus de poids, que son impartialité sembloit rendre sa religion douteuse: quelques-uns l'ont cru même attaché au christianisme.

Il trouble l'empire par la théologie.

Sans entrer dans le détail des querelles ecclésiastiques, envenimées sans cesse par la division des évêques, et par les imprudences ou les cabales de la cour, il suffira d'observer une chose essentielle. Les ariens s'enveloppoient de subtilités trompeuses; ils con-

Sentiment et plaintes des ariens.

fessoient en apparence la divinité du Verbe ; ils le disoient semblable au Père (*homoiousion*), mais ils rejetoient avec obstination le mot Consubstantiel (*homoousion*), se plaignant qu'on embrasât le monde chrétien pour une syllabe, pour un mot qui ne se trouvoit pas dans l'écriture : comme si ce mot n'avoit pas exprimé la chose même ; comme si le jugement de l'église ne l'avoit pas consacré.

Conciles de Rimini et de Constantinople où ils paroissent triompher

Le concile de Rimini en 359, composé de quatre cent évêques, dont plus des trois quarts étoient catholiques, après avoir refusé d'abord de rien changer au symbole de Nicée, intimidé enfin par les ordres de la cour, admit une formule qui portoit que *le fils est semblable en tout au père*. Le concile de Séleucie transféré à Constantinople fit de même. « Les » souscriptions que l'on exigea » par-tout, dit Fleury *, causè- » rent un grand trouble dans l'é- » glise. Ce fut une espèce de per- » sécution plus dangereuse que » celle des païens, en ce qu'elle

* *Hist. Ecclésiast. l.* 14.

» venoit du dedans. Presque tous » signèrent, même sans être per- » suadés de l'erreur : très-peu » s'en exemptèrent, ou parce qu'ils » eurent le courage de résister, » ou parce que leur obscurité les » fit négliger..... Tous les autres » cédèrent au tems, les uns plu- » tôt, les autres plus tard, soit par » crainte, soit par intérêt, soit par » ignorance. Le prétexte de la paix » et de la soumission à l'empe- » reur fit entrer presque tous les » prélats dans la communion des » ariens. » Mais la fermeté des Hilaire, des Athanase, etc. fut invincible, et la foi de Nicée triompha enfin de tant d'orages.

Zèle outré de quelques saints évêques.

Il seroit à souhaiter que, dans les transports d'un zèle ardent, on eût toujours concilié la défense de la foi avec le respect dû au souverain. Quelques saints prélats attaquèrent Constantius par des écrits outrageans, adressés à lui-même; d'autres louèrent ces invectives, et écrivirent sur le même ton. * Un premier exemple en

*. Voyez Fleury, et l'*Hist. de l'Eglise Gallic.*

produisit, selon la coutume, de plus dangereux. On cessa de voir la majesté impériale, dans un prince qui favorisoit l'hérésie, quoiqu'on ne l'eût pas méconnue autrefois, dans les tyrans qui persécutoient le christianisme.

Pourquoi l'on étoit moinssoumis qu'autrefois aux princes.

Cette différence de conduite naissoit de la différence de situation. Les évêques, en général, comblés de biens et d'honneurs par Constantin, aigris par les travers et les vexations de son fils, dont le caractère n'étoit rien moins qu'imposant; échauffés de la chaleur des disputes, si âpres en matière de religion; venoient naturellement franchir les bornes de l'ancienne modestie. Les plus vertueux d'entre eux se livroient aux transports du zèle; les autres s'énorgueillissoient de leur empire sur les esprits; quelques-uns, courtisans flatteurs, donnoient l'exemple de l'ambition et de l'intrigue; quelques autres, s'imaginoient honorer Dieu en bravant les princes.

Audace de Léonce de Tripoli

Léonce de Tripoli eut l'audace de refuser une visite de respect à l'impératrice Eusébie. Il prescrivit le cerémonial qu'il exigeoit d'elle:

« Quand j'entrerai, qu'elle se lève
» aussitôt, qu'elle vienne au-de-
» vant de moi, qu'elle s'incline
» profondément pour recevoir ma
» bénédiction. Quand je serai assis,
» elle se tiendra modestement de-
» bout, jusqu'à ce que je lui fasse
» signe de s'asseoir. » L'impératrice demanda vengeance de cette insulte: l'empereur loua l'évêque, de peur d'essuyer aussi quelque outrage.

Le mal venoit de l'empereur.

C'est à la foiblesse et à l'imprudence de ce prince, qu'on doit attribuer la plupart des maux qui infectèrent l'église, et qui refluoient nécessairement sur la société. Sous un sage empereur, ou les disputes auroient été moins violentes, ou du moins l'autorité suprême n'auroit pas été avilie.

Excès dans Alexandrie.

Pour connoître parfaitement à quels excès de fureur et de scandale ces querelles pouvoient déjà porter les chrétiens, il suffit de lire ce qui se passa dans Alexandrie en 356. Constantius voulut y établir sur le siège d'Athanase l'évêque George, arien, vrai brigand qu'il appeloit *le plus parfait des docteurs*. Le duc d'Egypte, chargé de l'expédition et excité par

l'intrus, livra aux cruautés de la soldatesque les catholiques zélés, hommes et femmes, tandis que leur pasteur prenoit la fuite. George ne monta sur le siége épiscopal, que pour y signaler également sa rage et son avarice. Il s'empara de la ferme des salpêtres et des salines; il imposa un droit sur des cercueils qu'ils fit faire pour les enterremens, et dont on fut obligé de se servir. On le chassa, ne pouvant plus le supporter. Il revint bientôt en état de se rendre plus redoutable. Alexandrie, le berceau de l'arianisme, sembloit destinée à donner l'exemple de toutes les horreurs que l'esprit de secte devoit enfanter.

JULIEN.

CHAPITRE PREMIER.

Gouvernement de Julien. — Ses efforts pour détruire le christianisme.

APEINE la mort de Constantius fut-elle connue; que tous les cœurs se tournèrent vers Julien. Le bruit de ses exploits et de ses vertus lui attiroit la vénération publique. On voyoit du prodige dans l'événement qui lui assuroit le trône sans combat. Constantinople le reçut avec autant d'alégresse que de respect. Il fit des funérailles magnifiques à l'empereur, qu'il affectoit de pleurer, mais qu'il ne pouvoit regretter véritablement. Un de ses premiers soins fut de créer une chambre de Justice, pour la punition de ceux qu'on jugeroit avoir abusé de leur crédit sous le dernier règne. Trois célèbres délateurs, Paul, Apodème et l'eunuque Eusèbe, grand

361. Julien reconnu avec joie.

Il punit les délateurs.

chambellant, expièrent leurs crimes par le feu. On applaudit à cet acte de sévérité. On blâma quelques jugemens arbitraires qui tombèrent sur des innocens, comme il arrive presque toujours en pareilles occasions.

Il réforme le palais.

Les abus à réformer étoient sans nombre, surtout dans la maison du prince, où des hommes inutiles dévoroient la substance de l'état : mille barbiers, mille cuisiniers, le reste à proportion ; gens avides, corrompus, dont le luxe et la rapacité n'épargnoient rien. Le trésor public se perdoit dans cet abîme. Julien s'en aperçut d'abord. Ayant demandé un barbier, et voyant entrer un homme en habit superbe : *Je demandois un barbier*, dit-il, *et non pas un sénateur.* Ce barbier, outre des gages et des gratifications considérables, avoit tous les jours la nourriture de vingt hommes et de vingt chevaux. Tous les barbiers furent congédiés, excepté un. *Encore est-ce trop*, dit le prince, *pour qui laisse croître sa barbe.* Il traita de même les eu-

nuques, et tout ce qu'il ne jugea pas nécessaire.

Une philosophie outrée présida peut-être à cette réforme. Mais les peuples durent se féliciter d'avoir un tel philosophe pour souverain, plutôt qu'un maître fastueux et prodigue. Il les mit à couvert des vexations de finance, et de la licence des soldats; il rendit la justice avec autant de soin que de promptitude; il s'en fit un devoir indispensable, et n'y chercha que le bien de ses sujets. Il s'occupe du bien public.

Ennemi de la flatterie, un jour que les avocats applaudissoient avec transport à son jugement : *Je serois*, dit-il, *fort sensible à ces éloges, si je croyois que ceux qui me les donnent, eussent le courage de me censurer, en cas que j'eusse décidé le contraire.* Une de ses principales maximes de gouvernement étoit, qu'*il faut s'en tenir aux lois et aux coutumes anciennes, à moins qu'une grande utilité publique n'oblige d'y déroger.* Maxime vraie, qu'il appliqua faussement au christianisme. Flatterie repoussée. Maxime de gouvernement.

Parmi des traits frappans de sagesse, on aperçoit dans ce prince Modestie outrée de Julien à

Égards des consuls.

une affectation de modestie, qui dégénéra quelquefois en indécence, et il eut en général le défaut d'outrer les choses louables. C'étoit la coutume que l'empereur accompagnât les nouveaux consuls au sénat. Mamertin et Névite, décorés de ce titre, viennent au palais le jour de la cérémonie. Julien court au-devant d'eux, les reçoit dans leur litière, leur demande l'ordre pour partir, les place lui-même sur leurs chaises curules, les précède à pied, confondu avec la foule. Son panégyrique, prononcé par Mamertin, est parvenu jusqu'à nous. On y voit une flatterie ingénieuse, qui auroit dû ne pas plaire à une ame philosophe. Mais Trajan avoit bien écouté le discours de Pline, et ces panégyriques flatteurs n'étoient que trop d'usage.

Il honore excessivement le philosophe Maxime.

L'empereur haranguant un jour le sénat, on lui annonce que le philosophe Maxime arrive d'Ionie. Il se lève brusquement; il va embrasser Maxime; le fait entrer, le comble d'éloges; il l'honore comme un ancien maître, dont les leçons méritent la plus vive reconnois-

sance. Il l'accompagne ensuite, lui serrant la main. Ses invitations et les honneurs qu'il rendoit à la philosophie, attirèrent dans le palais une foule de sophistes peu dignes de sa confiance; et l'extérieur de philosophie devint un masque pour l'ambition et l'intérêt. Les vrais philosophes sont toujours rares, même quand ils sont respectés.

Son pala est remp de sophi tes.

Depuis long-tems Julien haïssoit le christianisme. Il l'abjura aussi tôt qu'il se vit le maître. Son principal objet fut de détruire une auguste religion, qu'il envisageoit comme ennemie de la prospérité publique; prenant sans doute pour la religion même, les abus qu'y mêloient les passions et les préjugés. Ses philosophes l'animoient à cette entreprise, et la plupart lui suggéroient des partis violens, également opposés à ses principes et à son caractère. Trop humain pour s'exposer au reproche de tyrannie, trop habile pour ne pas prévoir les risques d'une persécution sanguinaire; il forma son plan avec la plus profonde politique. Sans persécuter ouvertement les

Il se pro pose d' bolir le christia- nisme.

Mais sa persécu tion o verte.

adorateurs de Jesus-Christ, il fit plus de mal que tous les persécuteurs.

Pensée de Libanius sur ce sujet.

« Il savoit, dit Libanius, * » qu'on ne gagne rien à vouloir » forcer les consciences ; qu'on » peut guérir quelquefois les ma- » ladies corporelles en liant les » malades ; mais que ni le fer ni » le feu ne peuvent détruire la » croyance. Si la main sacrifie, le » cœur la désavoue, accuse la » foiblesse du corps : et conserve » ses premiers sentimens. On ne » change point d'opinion, on feint » de changer. Ces hypocrites vont » ensuite demander grace au parti » qu'ils ont paru abandonner ; et » ceux qui ont péri dans les suppli- » ces reçoivent les honneurs di- » vins ». Libanius, à en juger par ce passage, méritoit l'estime de l'empereur, qui, en effet, profita de ses conseils et de sa plume.

Julien pratique avec zèle la religion païenne.

Suivons Julien dans une affaire si délicate. Comme grand-prêtre, il donne l'exemple du culte qu'il se propose de rétablir. Il préside avec zèle aux cérémonies païennes ;

* Or. 3.

il se montre plein de respect pour les dieux : il en inspire aux ames superstitieuses ; les autres se font un devoir de paroître l'imiter. Une religion sans morale est méprisable quand on l'examine de près. Les chrétiens avoient un avantage infini, en reprochant au paganisme ce défaut essentiel ; car il falloit emprunter de la philosophie l'idée et la connoissance des devoirs, que la religion devroit inculquer et prescrire. Julien tire du christianisme ce qu'il ne peut s'empêcher d'y reconnoître d'excellent à cet égard, et s'efforce de l'introduire dans le paganisme. Il veut qu'on enseigne les préceptes de la vertu, qu'on les joigne aux exercices du culte ; que la charité surtout, qui caractérise les chrétiens, soit pratiquée avec ferveur.

Il y introduit la morale.

La conduite des prêtres ayant encore plus d'influence sur les mœurs que leurs discours, il les exhorte par ses écrits à la sainteté du sacerdoce ; et leur en trace le plan, jusqu'à leur interdire des lectures, *qui allument*, dit-il, *peu-à-peu le feu des passions*. Il exige l'amour des dieux et celui

Il donne des règles de vertu aux prêtres.

des hommes, comme les premières qualités de leur état. Il ordonne qu'on les respecte ; mais aussi qu'ils se rendent respectables. Il peint la dignité de leur ministère, en les appelant *les interprètes des dieux auprès des hommes*, *et les cautions des hommes auprès des dieux*. C'est uniquement pour le bien des pauvres, pour l'intérêt de la veuve et de l'orphelin, qu'ils doivent, selon lui, visiter les grands et les magistrats.

Il tourne les chrétiens en ridicule.

En relevant ainsi l'idolâtrie, il saisit tous les moyens imaginables de miner sourdement le christianisme. Persuadé que le ridicule et le mépris sont plus efficaces pour cet effet que les tortures ; il défend de maltraiter sous prétexte de religion les *Galiléens*, (c'est le nom qu'il donne aux disciples de Jesus-Christ,) parce qu'ils sont, dit-il, *plus dignes de compassion que de haine* ; *aveugles qui s'égarent sur l'essentiel*, *et qui abandonnent le culte des dieux*, *pour honorer des restes de cadavres et des ossemens de mort*. Il rappelle tous ceux que Constan-

tius avoit exilés, catholiques ou ariens; et rend aux évêques leurs églises, dans la vue de ranimer entre eux les funestes dissentions qui faisoient tant de ravages; car il savoit, dit Ammien Marcellin, d'un style exagérateur et emphatique, il savoit que *les bêtes féroces sont moins cruelles pour les hommes, que les chrétiens, en général, ne l'étoient dans leurs disputes les uns pour les autres.*

Il entretient les divisions entre eux.

Enfin, il profite des excès du faux zèle, en y opposant une modération apparente. Maris de Chalcédoine, arien, vieillard aveugle, l'insulte publiquement dans un sacrifice: *Tais-toi, malheureux aveugle*, lui dit l'empereur, *le Galiléen ton dieu ne te rendra pas la vue.* — *Je le remercie*, dit l'évêque, *de m'épargner la douleur de voir un apostat tel que toi.* Julien continua le sacrifice sans répliquer.

Il oppose la modération aux outrages.

Les chrétiens avoient parmi eux des hommes habiles, qui enseignant les lettres et les sciences, insinuoient leur religion dans les esprits, et décréditoient le paganisme. Redoutables ennemis des

Il interdit aux chrétiens l'enseignement des lettres et des sciences; et

même la fréquentation des écoles.

philosophes, ils les combattoient avec les mêmes armes, dont ceux-ci faisoient usage contre la vérité. Pour leur enlever cet avantage, pour les rendre méprisables par l'ignorance, l'empereur défend aux chrétiens d'enseigner la grammaire, l'éloquence, la philosophie, sous prétexte que, ne croyant pas la doctrine religieuse des Grecs, ils ne peuvent sans une honteuse imposture, employer des livres remplis de cette doctrine. Le même édit permet aux chrétiens de fréquenter les écoles; mais un édit postérieur le leur défend, parce que l'évangile doit leur suffire. Défense qu'Ammien taxe d'inhumanité, et qui n'en étoit pas moins propre à produire son effet. On ne verra que trop dans la suite combien l'ignorance peut nuire à la religion; et la politique de Julien prenoit une voie presque infaillible.

Il emploie mille moyens de les dégoûter ou avilir.

Comme l'intérêt est le grand mobile du cœur humain, c'est par-là surtout que l'empereur attaque le christianisme. Les graces, les dignités, il les réserve pour les idolâtres; il abandonne les fidèles

au mépris et aux vexations. Il anéantit les priviléges des clercs; il abolit les distributions fondées par Constantin en leur faveur, et en faveur des veuves et des vierges; il fait réparer les temples aux frais des chrétiens; il les exclut de tous les emplois, disant que leur loi ne leur permet point de se servir de l'épée; il leur ferme les tribunaux, parce que cette loi leur interdit les procès et les querelles. S'ils se plaignent d'être surtaxés par les gouverneurs, *l'évangile ne vous apprend-ils pas*, répond-il, *à mépriser les biens de ce monde, à souffrir les maux en patience?* Il saisit une occasion de dépouiller l'opulente église d'Edesse, *pour faciliter aux Galiléens le voyage du royaume des cieux.* Il déclare que la diversité de culte sera une cause légitime de divorce; moyen facile de multiplier les apostasies. Enfin, il emploie tous les ressorts d'une adroite politique, contre des hommes qu'il veut séduire et ébranler, mais dont il ne veut pas faire des martyrs.

Le zèle indiscret et téméraire de plusieurs chrétiens, qui ren- Le zèle indiscret de quel-

quelques-uns occasionne des violences.

versèrent des autels, des statues et même des temples, ou qui troublèrent avec éclat l'ordre public, fit couler le sang dans les provinces. « En divers endroits, dit » l'abbé de la Bléterie, surtout en » Orient où le climat échauffe plus » les esprits, les païens enflés de » leur fortune présente insultèrent » publiquement les chrétiens; qui, » de leur côté, se souvenant moins » des règles de l'Evangile que de » leur prospérité passée, ren» doient injure pour injure et in» sulte pour insulte. Des paroles » on en venoit aux coups; et des » coups à la sédition ». Il n'est donc pas étonnant que des gouverneurs, ennemis du christianisme, aient porté la rigueur au-delà des bornes prescrites. Mais quoi qu'en disent des écrivains estimables, il paroît douteux qu'ils se soient conformés en ce point à la volonté secrète du prince. Les supplices, pour simple cause de religion, étoient certainement contraires au but qu'il se proposoit, et au plan qu'il avoit tracé avec tant d'art.

On ne peut douter au moins des

travers où, malgré sa philosophie, une aveugle superstition l'entraînoit. Il égorgeoit des victimes sans nombre; les bœufs sembloient devoir manquer, s'il eût vécu. C'est l'expression d'Ammien lui-même, qui assure que la dépense des sacrifices, des cérémonies, devenoit onéreuse pour l'état; que les soldats se rassasioient presque tous les jours de la chair des animaux immolés; qu'ils buvoient excessivement, surtout les Gaulois, et perdoient alors toute retenue. Selon saint Chrysostôme, l'empereur, dans les cérémonies religieuses; étoit investi d'une foule de débauchés. Saint Grégoire de Nazianze l'accuse d'abominations secrètes, de sacrifices nocturnes où le sang humain étoit répandu.

Superstition de Julien.

» Mais, comme le remarque l'abbé
» de la Bléterie, on doit tenir
» pour suspects des découvertes
» divulguées après la mort de Ju-
» lien, dans un tems où la haine
» publique n'étoit pas encore ral-
» lentie; et quelquefois des bruits
» populaires produisent des his-
» toires si bien circonstanciées,
» qu'elles trompent les auteurs

Imputations suspectes de quelques auteurs.

» les moins capables de vouloir » tromper ». J'ajoute une observation plus frappante. Saint Grégoire, en invectivant contre Julien, parle de Constantius, non-seulement comme d'un prince admirable, mais comme d'un saint. Cette partialité est facile à concevoir par les circonstances, surtout dans le genre oratoire : elle doit apprendre au lecteur impartial à régler son jugement. Il faudroit bien peu connoître l'humanité, pour être surpris de voir les hommes les plus respectables, suivre quelquefois la prévention : il faudroit n'aimer ni la vérité ni la justice, pour ne pas mettre dans la balance les raisons qui, en ce cas, infirment leur témoignage.

CHAPITRE II.

Guerre de Perse. — Fin du règne de Julien.

EN même tems que l'empereur travailloit à la ruine du christianisme, il méditoit une grande entreprise contre les Perses. Il se proposoit de venger sur Sapor les outrages faits au nom romain, et par son économie, par la sagesse du gouvernement, par la terreur qu'il avoit inspirée aux barbares, il s'étoit mis en état de porter la guerre au fond de l'Asie. Il partit de Constantinople l'an 362. Les provinces occidentales s'aperçurent à peine de son absence. Tout y demeura tranquille jusqu'à sa mort. Il ne fallut que son nom pour arrêter ces peuples avides et féroces, qui menaçoient toujours l'empire. Sapor lui ayant envoyé demander la paix, il jeta sa lettre avec mépris, disant qu'*il iroit bientôt lui-même porter la réponse.* C'étoit un héros incapable de mon-

362. Guerre entreprise contre les Perses.

trer de la foiblesse ; mais quel héros peut compter sur la fortune ?

Calamités publiques

Des calamités publiques furent comme le prélude du mauvais succès de son expédition. Nicomédie, qu'un horrible tremblement de terre avoit renversée depuis peu, fut entiérement détruite par une nouvelle secousse. Plusieurs autres villes essuyèrent le même désastre ; quelques-unes furent englouties par la mer. La sécheresse amena la peste et la famine. Julien crut y remédier en taxant les denrées à bas prix. Il en fit venir des provisions considérables ; mais les marchands abandonnèrent un commerce, où ils ne pouvoient gagner suffisamment ; et des riches avares achetèrent sous main tout le bled, pour le revendre à un prix excessif. Exemple remarquable en faveur de la liberté du commerce. Antioche, qu'habitoit alors l'empereur éclata en murmures contre lui.

Monopoles sur le blé.

Julien outragé à Antioche.

Cette ville, presque toute chrétienne, mais également voluptueuse et frivole, qui jugeoit des hommes par l'extérieur, qui vouloit du brillant, du faste, des plaisirs ;

plaisirs ; qui s'embarrassoit peu du mérite, ou plutôt le méprisoit ouvertement ; n'avoit point dissimulé ses sentimens à l'égard d'un prince, dont la cour étoit une école de philosophie, et dont les mœurs austères étoient la censure des mœurs nationales. Son air sauvage, son cortège philosophique, ses dévotions superstitieuses, et principalement sa barbe longue et hérissée, (car il imitoit en ce point les philosophes,) égayèrent la malignité des citoyens. On le tourna en ridicule, on eut l'insolence de l'outrager par des satires.

Il ne se vengea que par une satire plus juste, mais peu convenable à sa dignité. Dans cet ouvrage qui subsiste encore aujourd'hui, intitulé *misopogon*, c'est-à-dire, *l'ennemi de la barbe*, il affecte de se censurer lui-même et de se reprocher mille défauts, pour peindre avec plus de vivacité les désordres d'Antioche. On lui répliqua, il se tut. Mais il protesta en partant que jamais il ne reviendroit dans cette ville. Il y laissa pour gouverneur Alexandre, homme dur et inquiet. *Je sais*

Il se venge par le *misopogon*.

bien, dit-il, *qu'Alexandre ne mérite pas un gouvernement, mais Antioche mérite un tel gouverneur.* C'étoit avouer que la passion dirigeoit son choix; c'étoit manquer aux principes de sagesse qui honoroient sa philosophie.

Il pardonne à des assassins, et donne l'exemple aux troupes.

Plusieurs traits louables lui méritent ensuite de grands éloges. Dix soldats chrétiens avoient formé le complot de l'assassiner : il les punit seulement par des reproches. Ayant trouvé parmi les bagages beaucoup de vins et de liqueurs; *un soldat*, dit-il, *ne doit boire que le vin qu'il se procure par son épée ; je suis soldat, je ne prétends pas être mieux traité que les autres.* Et il rejette avec indignation ces superfluités de luxe. Haranguant ses troupes ; il leur déclare qu'il exige dans la guerre une prompte obéissance, mais qu'ensuite *peu jaloux du privilége des princes, qui substituent leur volonté à la raison et à la justice, il permettra que chacun lui demande compte de ses démarches, et il sera prêt à les satisfaire.* Toujours donnant l'exemple du travail, de la patience et

de la valeur, il fait de ses soldats autant de héros, et les conduit en habile général. C'est-là qu'on reconnoît le grand homme.

363. Il arrive au bord du Tigre, et profite de l'histoire.

Après une marche périlleuse par l'Assyrie, il s'avance vers les bords du Tigre. En deça de ce fleuve, étoit la ville de Coqué, près des ruines de la fameuse Séleucis; au-delà, Ctésiphon, capitale des Perses. Si la flotte romaine passoit de l'Euphrate dans le Tigre, au dessous de Ctésiphon, où les deux fleuves se réunissent, elle devoit être exposée à une perte certaine; et l'armée auroit manqué de tout en assiégeant cette place. La connoissance de l'histoire servit l'empereur. Il savoit qu'on avoit creusé un canal de communication entre les deux fleuves. Quoiqu'il n'en restât aucun vestige, il le découvrit à force de perquisitions. On le creusa encore de nouveau, et il y fit descendre la flotte.

Il passe le fleuve avec beaucoup de danger.

Le passage du Tigre n'en étoit pas moins périlleux. On voyoit des rives fort hautes, garnies de troupes et d'éléphans armés en guerre. Les soldats perdoient cou-

rage. Julien leur donne des jeux militaires, pour dissiper leur inquiétude; il fait en même tems ses préparatifs, et commande l'embarquement à la faveur de la nuit. Les Perses mettent le feu aux premiers vaisseaux qui se présentent. *Courage*, s'écrie-t-il, *nous sommes les maîtres du rivage : ce feu est le signal que j'ai prescrit.* L'armée le croit, se rassure, passe avec assurance, met en fuite les ennemis après un combat opiniâtre, pille leur camp, et admire plus que jamais son empereur.

Il renonce au siége de Ctésiphon.

Ctésiphon étoit regardé comme l'écueil de la puissance romaine. Les plus sages furent d'avis de n'en pas tenter le siège; parce que la grande armée de Sapor approchoit. D'ailleurs Arbace, roi d'Arménie, et deux généraux, dont on attendoit le secours, n'arrivoient point. Julien ne pouvant espérer de forcer la place sans eux, prit le parti de les aller joindre, et de remonter le Tigre. Mais trompé par les conseils d'un transfuge, qui promettant de le conduire, ne vouloit que l'entraîner à une perte certaine, il brûla sa

flotte, il s'engagea dans l'intérieur du pays. Bientôt il trouva des campagnes dévastées, où il falloit combattre tout-à-la-fois la faim et les Perses.

Sapor l'attaque dans sa retraite.

Dans cette affreuse position, il délibère sur la retraite; il se détermine à s'avancer vers la Corduène, province de l'empire au midi de l'Arménie. Sapor, à la tête de ses troupes, vient troubler la marche. On ne cesse de combattre. Les Romains, presque toujours victorieux, éprouvent déjà les horreurs de la famine; les Perses, quoique découragés, profitent d'un tems d'orage pour faire un dernier effort. Julien, sans cuirasse, combat avec son intrépidité ordinaire; il vole par-tout où le péril est plus pressant. Percé d'un javelot au foie, il tombe. Bientôt on le revoit à cheval. Il perd tout son sang; il se fait porter dans sa tente, en criant que sa blessure n'est pas mortelle. A peine lui a-t-on mis l'appareil, qu'il veut retourner au combat; mais les forces l'abandonnent, et il sent approcher sa fin.

Combat où il est blessé.

La mort de ce héros est aussi

Sa mort courageuse.

étonnante que sa vie. Dans un long discours qu'il adresse à ses amis, il se félicite de voir son ame prête à se dégager des liens du corps. Il remercie Dieu de ne l'avoir point fait périr ni par une conspiration, ni par une longue maladie, ni par le glaive d'un tyran. Il assure qu'après avoir vécu sans crime, occupé de ses devoirs, ennemi du despotisme, zélé pour le bien de la patrie; il reçoit un trépas si glorieux comme une faveur du ciel : *car*, dit-il, *c'est une lâcheté égale de souhaiter la mort avant le tems, et de la craindre quand il faut mourir.* Il refuse de nommer son successeur; il s'en rapporte au choix de ses amis, et ajoute qu'en bon citoyen, il souhaite d'être remplacé par un homme digne de gouverner la république. Il expire enfin, âgé de trente et un an.

Ammien, plus croyable que personne, sur l'histoire de ce prince.

Les contes populaires qu'un zèle mal entendu a débité sur la mort de Julien, ne méritent pas plus de croyance, que les infamies et les cruautés dont on a voulu flétrir sa mémoire, assez flétrie par

sa haine pour le christianisme *. Ammien étoit témoin oculaire, et son récit porte l'empreinte de la vérité. Admirateur des vertus de Julien, il ne dissimule point ses défauts, sa vanité, sa superstition, son penchant à la satire. Il blâme sur quelques articles sa conduite envers les chrétiens. L'impartialité d'Ammien a même induit en erreur des savans modernes, qui l'ont cru, comme je l'ai déjà remarqué, partisan du christianisme. Cet historien estimable peut donc fixer notre jugement sur un héros, dont les qualités morales et politiques auroient excité l'admiration générale, malgré ses travers, si l'apostasie ne l'avoit rendu exécrable aux yeux des chrétiens de son siècle. S'il eut protégé la religion, que n'auroient-ils pas écrit à sa louange, puisqu'un saint évêque,

* Parmi beaucoup d'autres absurdités, on peut distinguer celle-ci. L'auteur inconnu des Actes de saint Théodoret, qui se donne pour avoir suivi l'empereur, dit que l'armée ennemie étoit composée d'anges sous la forme humaine.

en le décriant, a cru pouvoir célebrer Constantius, arien déclaré et mauvais prince?

Ouvrages de Julien.

En qualité d'auteur, Julien mérite la préférence sur la plupart de ses contemporains. La satire des Césars et le Misopogon sont les plus curieux de ses ouvrages. Il en écrivit un contre le christianisme, dont il ne reste que des fragmens dans la réfutation de saint Cyrille d'Alexandrie. Les platoniciens modernes empruntoient beaucoup de choses de la doctrine chrétienne; ils s'efforçoient de couvrir par des allégories les absurdités du polythéisme. Leurs dieux n'étoient plus que des génies subordonnés à l'Etre suprême. C'est apparemment ce qui faisoit illusion à cet esprit rare, et ce qui le rendoit la dupe de leurs folles superstitions.

Par où les platoniciens le séduisirent.

Eloge qu'il fait des philosophes.

Sa lettre à Thémistius est un témoignage éclatant de son estime pour la philosophie. « En formant » trois ou quatre philosophes, » lui dit-il, vous pouvez servir le » genre humain plus utilement que » ne feroit un grand nombre d'em- » pereurs. Le philosophe est char-

» gé dans l'univers d'un rôle im-
» portant. Vous dites qu'il est
» capable de donner des conseils
» avantageux à l'état : il fait plus;
» il donne de bons exemples. Ses
» actions viennent à l'appui de ses
» discours. Comme il est lui-même
» ce qu'il veut que soient les au-
» tres, sa conduite est plus per-
» suasive et plus efficace que les
» ordres de ceux qui ne savent
» que commander * ». La philo-
sophie pratique pouvoit seule jus-
tifier cet éloge. Y avoit-il alors
des Socrates ou des Phocions?

Hardiesse de Libanius à son égard.

Libanius éprouva plus que tout autre l'amitié de Julien. Ce fameux sophiste enseignoit à Antioche quand l'empereur y arriva. Il ne se montra point à la cour. *J'étois son ami*, dit-il, *et non pas son courtisan*. Julien piqué de son peu d'empressement, lui écrivit un billet de raillerie et de reproche; et reçut une réponse sur le même billet, presque dans le même goût. Il mande le sophis-

* Voyez la *Traduction de l'abbé de la Bléterie.*

te, le prie à dîner. — *Je ne dîne point*, répondit celui-ci. — *Hé bien, nous souperons ensemble.* — *J'ai mal à la tête, je ne le puis pas.* — *Du moins venez me voir souvent.* — *Je viendrai quand vous me ferez avertir; je crains de me rendre importun.* Cette hardiesse ne déplut point à l'empereur. Il fut toujours intimement lié avec Libanius.

Projet de rebâtir le temple de Jérusalem

Rien n'est plus connu dans l'histoire ecclésiastique, que les vains efforts de ce prince pour rétablir le temple de Jérusalem. Ammien raconte que le désir d'immortaliser son règne par de grands ouvrages l'y détermina; et que des tourbillons de flammes s'élançant de terre à plusieurs reprises, empêchèrent les ouvriers de continuer. Les auteurs chrétiens lui attribuent un autre motif, celui d'enlever au christianisme la preuve tirée de la ruine des Juifs et de leur temple; ils ajoutent beaucoup de circonstances miraculeuses dont on trouve le détail dans nos histoires ecclésiastiques. Nous ne connoissons point de miracle mieux attesté, dit le savant Fleury.

JOVIEN.

UNE consternation générale suivit la mort de Julien. L'armée victorieuse manquoit de tout, elle se trouvoit environnée d'ennemis. Il ne restoit aucun descendant de Constance Chlore. Salluste, préfet d'Orient, refusa l'empire, et conseilla de différer l'élection, jusqu'à ce que l'armée de Mésopotamie pût y concourir. Mais on avoit besoin d'un chef : on élut Jovien, capitaine des gardes appelés *les domestiques*. Quoique jeune, adonné à la table, au vin et aux femmes, il se distinguoit par des qualités estimables, qui pouvoient un jour le corriger de ses défauts. 363. Jovien élu empereur.

Sapor envoya proposer la paix, soit qu'il craignît le désespoir des Romains, soit qu'il voulût, en les amusant, les réduire aux dernières extrémités de la disette. Jovien lui dépêche aussitôt des députés. Quatre jours se passent en négociations : l'armée ne continue point Il fait une paix honteuse avec Sapor.

sa marche. Selon Ammien, on auroit pu, dans cet espace de tems, gagner la Corduène, et y trouver l'abondance et la sûreté. La faim étoit devenue insupportable, quand Sapor exigea la restitution de cinq provinces sur le Tigre, que son aïeul Narsès avoit cédées à Galérius. Il demanda encore Nisibe, Singare, et quelques autres places de la Mésopotamie. Ces honteuses conditions furent acceptées. C'est la première époque du démembrement de l'empire.

Premier démembrement de l'empire.

Jovien repassa le Tigre, sans avoir eu la prudence de stipuler que les Perses lui fourniroient des provisions. Ses troupes n'eurent pendant six jours d'autre nourriture que la chair des chameaux, et des autres bêtes de somme qu'on tuoit. Nisibe, qui avoit résisté trois fois à Sapor, demanda instamment la permission de se défendre elle-même. L'empereur, fidèle à son traité, força les habitans de sortir; et leur désespoir augmenta sa honte. Julien auroit, sans doute, péri glorieusement, plutôt

Retraite des Romains.

que de signer une paix si ignominieuse.

La conduite du peuple d'Antioche fera juger de l'indignation générale. Quoique Jovien fut chrétien zélé, quoique la mort de son prédécesseur eût excité dans la ville parmi les chrétiens la joie la plus indécente ; ce peuple, bien loin de le recevoir avec les acclamations d'usage, l'accabla de traits satiriques, et en seroit venu aux excès d'une violente sédition, si le préfet Salluste ne l'eût un peu appaisé.

L'empereur, quoique chrétien, insulté à Antioche.

Cependant le séjour du prince à Antioche fut consacré au bien public. C'est là qu'il parut vraiment sage, en guérissant les plaies de l'église, sans troubler les consciences ni l'état. Les païens étoient d'autant plus inquiets, que d'abord le faux zèle se déchaîna, abattit les autels, insulta, menaça les partisans de l'idolâtrie. Mais Jovien n'ignoroit pas que la violence, en fait de religion, est en général une tyrannie aussi absurde qu'odieuse ; puisqu'elle révolte au lieu d'éclairer, et qu'elle produit seulement l'hypocrisie pire que

Il protége le christianisme sans violence.

l'erreur. Il laissa donc à chacun le libre exercice de son culte. Il rendit aux églises et aux clercs leurs privilèges. Il rétablit les anciennes distributions de blé, les réduisant néanmoins au tiers pendant la disette. Il rappela d'exil saint Athanase, que les ariens avoient toujours en horreur, comme leur plus redoutable adversaire. Dans un concile d'Antioche, où l'on confirma la foi de Nicée, l'empereur déclara son intention de n'inquiéter personne sur la croyance, et de favoriser quiconque travailleroit à concilier les esprits. Les hérétiques cabalèrent sans le surprendre ; les catholiques triomphèrent sans persécution. Sa conduite doit être citée pour modèle, puisqu'elle ne lui a procuré que des éloges.

Il meurt en Asie.

On pouvoit espérer un règne équitable et pacifique. Jovien étoit attendu avec empressement à Constantinople et à Rome. Fort empressé lui-même d'y recevoir l'hommage de ses sujets, il partit d'Antioche au mois de décembre. Mais sa fortune ne fut qu'un éclair. En Galatie, on le trouva mort dans

son lit, étouffé vraisemblablement par la vapeur du charbon qu'on avoit allumé dans sa chambre pour en sécher les murailles. Il n'avoit que trente-trois ans.

Quoique ce règne ait été trop court, on doit le regarder comme très-avantageux au christianisme : si le successeur de Julien eût fait comme lui profession de l'idolâtrie, et se fût conformé à sa politique contre les chrétiens ; deux exemples pareils en auroient vraisemblablement entraîné d'autres : un troisième empereur païen auroit pu étendre au loin les progrès du mal. C'est un prodige, dans l'ordre de la providence, de voir la religion la plus réprimante s'affermir au milieu des obstacles, malgré les fautes mêmes et les dissentions de ses sectateurs.

Ce règne, très-utile au christianisme.

VALENTINIEN I, en Occident,
Et VALENS, en Orient.

364. L'armée proclame Valentinien.

APRÈS un interrègne de quelques jours, l'armée élut empereur, à Nicée en Bithynie, Valentinien qui étoit resté à Ancyre. Son père Gratien, né en Pannonie d'une famille obscure, avoit fait une fortune considérable par sa valeur et par sa force extraordinaire; d'abord simple soldat, et enfin comte d'Afrique. Le fils, marchant sur ses traces, avoit acquis de la réputation dans les armées; et quoique peu instruit, excessivement sévère, et trop avide d'argent, il se distinguoit par des vertus dignes du trône.

On veut qu'il se donne un collègue.

Dès qu'il eut été revêtu des ornemens impériaux, les soldats demandèrent à grands cris qu'il se donnât un collègue, afin que l'empire ne se trouvât plus exposé au

Sa réponse ferme.

malheur de rester sans chef. Intrépide au milieu de cette sédition, adressant la parole aux trou-

pes : « Il ne tenoit qu'à vous, leur » dit-il, de faire un autre empe- » reur; mais à présent que je le » suis par votre choix, c'est à moi » de commander, à vous d'obéir. » Je ne refuse pas de prendre un » collègue; je me réserve le soin » d'en choisir un, quand je le ju- » gerai convenable, qui soit digne » de vous et de moi. » Ce dis- cours imposa silence aux séditieux. Peu de tems après, Valentinien nomma auguste son frère Valens; en quoi il eut moins d'égard au bien public, qu'à l'intérêt de sa famille. Un de ses capitaines lui avoit dit avec franchise : *Si vous aimez votre famille, vous avez un frère; si vous aimez l'état, choi- sissez le plus digne.* Il auroit dû profiter de ce conseil.

Il s'associe son frère Valens.

A l'occasion d'une maladie que les deux empereurs eurent ensem- ble, on vit naître une accusation de magie, que l'ignorance super- stitieuse rendit ensuite commune. Ils se laissèrent persuader que les amis de Julien avoient employé contre eux des maléfices. Ils firent informer juridiquement sur cet at- tentat. On mit à la torture le philo-

Accusation de magie.

sophe Maxime, objet de la haine de Valentinien. On ne trouva contre lui ni preuves ni indices. On ne laissa pas de le condamner à une amende énorme, parce qu'on le soupçonnoit de s'être enrichi dans le tems de sa faveur ; mais il fallut bien la réduire à peu de chose, parce que sa fortune étoit réellement très-bornée.

Incursions des barbares, de tous côtés.

Les barbares, n'ayant plus à craindre un Julien, s'étoient mis en mouvement, et recommençoient leurs incursions. Les Allemands fondoient sur la Gaule et la Rhétie, (le Tirol, le Trentin, etc.); les Quades et les Sarmates, sur la Pannonie; les Pictes et les Ecossois, sur la Grande-Bretagne; les Goths, sur la Thrace; diverses nations Maures, sur les provinces d'Afrique; et Sapor, se croyant libre de tout engagement après la mort de Jovien, vouloit conquérir l'Arménie, qu'avoient anciennement possédée les rois de Perse. Pour faire face à tant d'ennemis, les deux augustes se partagèrent l'empire. Valens eut l'Orient; c'est-à-dire, l'Egypte, l'Asie et la Thrace; Valentinien se ré-

Partage de l'empire.

serva l'Occident. Rome ne fut pas préférée à Constantinople, comme on pourroit se l'imaginer; car Milan, dès le tems de Constantius, étoit le sejour du prince, parce qu'il s'y trouvoit presque au centre de ses états.

Rien n'étoit plus essentiel en ce tems-d'orages, que de rétablir les finances, épuisées par la guerre de Perse, et de maintenir le calme intérieur, troublé sans cesse par la diversité de religion. Valentinien fit pour cela des réglemens politiques. Il déclara que personne ne seroit exempt des impositions, qu'exigeoit la guerre contre les barbares; que les officiers de sa maison et les magistrats y contribueroient, et devoient donner l'exemple du zèle, ainsi que les clercs, qui font une profession particulière de soulager les malheureux. On observe que Constantius, précisément par le même motif, avoit exempté les clercs de cette taxe, disant que leur gain retournoit au profit des pauvres. Mais qu'arrivoit-il, si la charité étoit moins forte que l'intérêt?

Réglemens de Valentinien pour rétablir les finances.

Les clercs soumis aux impositions.

Les présens que les villes fai-

Présens des villes changés en tributs

soient au prince, en certaines circonstances, avoient été considérablement diminués par Julien, qui les regarda toujours comme un hommage purement volontaire. Valentinien les changea en tributs, et n'en dispensa que les sénateurs. Le besoin peut-être l'obligeoit de se ménager cette ressource. Il publia du moins des lois sévères pour empêcher les exactions, les vexations, plus onéreuses souvent au peuple que les impôts mêmes.

Tolérance de Valentinien.

Sa conduite, par rapport au second objet, fut réglée par la prudence; chrétien et catholique décidé, il toléra l'exercice de la religion païenne, qu'il ne pouvoit proscire sans exciter des tempêtes. Il laissa les prêtres du paganisme en possession de leurs priviléges; il promit même des récompenses à ceux qui se comporteroient sagement; il ne toucha point à l'autel de la Victoire, si cher aux Romains.

Il renvoie les faux philosophes.

Quant aux philosophes, prodigieusement multipliés sous Julien, ceux dont les vertus ne soutenoient pas ce titre, il leur or-

donna de retourner dans leur pays; parce qu'*il est honteux*, (ce sont ses termes,) *que des hommes qui se vantent d'être à l'épreuve des coups de la fortune, n'aient pas le courage de partager avec leurs citoyens le poids des charges publiques.*

Il honore et contient le clergé.

Il se fit un devoir de ne point entrer dans les questions de théologie, laissant aux évêques ce qui regarde le dogme, et ne se mêlant que de ce qui intéresse l'ordre politique de la société. S'il fit sortir de Milan saint Hilaire de Poitiers, ce fut à cause des troubles qu'excitoit son zèle contre l'évêque de cette ville, accusé d'arianisme. Plein de vénération d'ailleurs pour l'épiscopat, il opposa une barrière aux clercs et aux moines intéressés, en leur défendant de fréquenter les maisons des veuves, des orphelines; et en déclarant dévolues au fisc les donations qu'une femme leur feroit, sous prétexte de piété, même par testament. Il défendit, comme avoit fait Constantin, d'admettre à la cléricature ceux qui devoient porter les charges publiques. Avec

Il annule les donations faites aux clercs et aux moines par des femmes.

de sages précautions, on auroit pu dès le commencement prévenir la nécessité fâcheuse de ces lois.

L'église tranquille en Occident.

Sous un tel gouvernement, les discordes de religion parurent éteintes, et la catholicité y gagna beaucoup, Valens au contraire, arien impitoyable, ne cessa de persécuter les catholiques, sans pouvoir rétablir solidement l'arianisme.

Défenseurs, établis dans les villes.

Une institution louable, commune aux deux princes, ce fut de faire élire parmi les notables de chaque ville des *défenseurs*, destinés à protéger les foibles, à veiller au maintien de l'ordre et de la justice, à s'élever contre les abus et les vexations, non par la force coactive, qu'ils n'avoient point entre les mains, mais par les remontrances, les oppositions juridiques, et le recours aux tribunaux supérieurs. Malheureusement plus les désordres sont communs dans un état, moins aussi de pareilles fonctions y peuvent être exercées d'une manière efficace.

265. Tyrannie de Valens

Tandis que Valentinien secouroit la Gaule contre les Allemands,

qui n'ayant pas reçu les présens, ou plutôt l'espèce de tribut établi par un long usage, faisoient des courses au-delà du Rhin, Valens fut sur le point d'être détrôné. Procope, parent de Julien, avoit disparu après la mort de ce prince, dont on le soupçonnoit d'ambitionner la succession. Il apprit dans sa retraite la mauvaise disposition des esprits contre Valens. Ce prince étoit déjà représenté comme un Tibère, parce que Pétrone son beau-père étoit un Séjan. La tyrannie de Tibère sembloit revivre dans un édit, par lequel on condamnoit à mort, non-seulement les auteurs des libelles diffamatoires, mais ceux qui oseroient les garder.

Procope veut le détrôner, et périt.

Quoique Procope n'eût ni le génie ni le courage qu'exigent les grandes entreprises, il débuta cependant avec succès. Proclamé auguste par quelques cohortes, il se rendit maître sans peine de Constantinople et de la Thrace. Il s'empara même de Cyzique, capitale de l'Hellespont; mais l'année suivante, trahi par ses généraux, dont il ne méritoit point les services, il

fut défait en Phrygie et livré à l'empereur, qui le fit exécuter sur le champ.

Guerre avec les Allemands

Valentinien ne secourut point son frère : les Allemands exerçoient alors ses troupes. Jovin, excellent général, employé contre les barbares, les attaqua séparés en plusieurs corps; remporta sur eux trois victoires, et les força de respecter les frontières. Un roi de cette nation fut inhumainement pendu par des soldats. Jovin alloit en punir leur tribun, si les soldats eux-mêmes n'avoient protesté qu'eux seuls étoient coupables de ce meurtre.

Les Romains, barbares et perfides.

Mille traits attroces flétriront désormais les Romains. Mêlés avec les barbares, ils en ont pris les mœurs, ils y ont ajouté leurs propres vices. Les trahisons, les cruautés, les crimes les plus noirs, ne les effraient plus. Ils craignoient les entreprises de Vithicabe, autre roi germain : n'ayant pu s'assurer de sa personne, ils corrompirent un de ses domestiques, et l'engagèrent à l'assassiner. Si les anciens Romains avoient eu cette conduite,

conduite, Rome ne seroit rien dans l'histoire.

Valentinien trop sévère.

On reproche à Valentinien plusieurs actes d'une rigueur excessive, qui approche de la tyrannie. Il avoit pour maxime, que la *sévérité est l'ame de la justice, et que la justice est l'ame de la souveraineté*. Mais il ignoroit que pour être véritablement juste, il faut n'être sévère qu'à l'égard du crime, et qu'en outrant la sévérité on tombe dans l'injustice. Le célèbre Prétextat, préfet de Rome, fort attaché au paganisme, connoissoit mieux les règles que l'autorité doit se prescrire. La douceur tempéra toujours son incorruptible équité, et l'on respecta toujours ses jugemens, comme une source du bien public. Il appaisa les troubles que le schisme d'Ursin avoit excités. Cette affaire scandaleuse doit être rapportée en peu de mots.

Prétextat, sage préfet de Rome.

366. Le siége de Rome excite déjà l'ambition.

Après la mort du pape Libère, fameux pour avoir souscrit un formulaire des ariens, Damase fut élu canoniquement. La soif des honneurs et des richesses lui suscita un rival. Selon Ammien, les ambitieux tournoient leurs vues

avec ardeur sur cette place éminente, qui autrefois ne présentoit que des travaux et des dangers. » Ils voient, dit-il, qu'elle leur » procurera le moyen de s'enrichir par les libéralités des dames, de se faire porter sur des » chars, de se montrer superbement vêtus, d'avoir une table » mieux servie que celle des rois: » plus heureux, s'ils imitoient la » vie de quelques prélats de province, qui, par leur frugalité, » leur simplicité, leur modestie, » se rendent chers au dieu éternel, et respectables à ses vrais » adorateurs. »

Ursin le dispute à Damase : schisme scandaleux.

Ursin, diacre de l'église romaine, voulut enlever le pontificat à Damase, forma un parti, et reçut l'ordination. Il soutint un siége contre les partisans du pape. Une basilique où il s'étoit retranché devint un champ de bataille. Cent trente-sept personnes y périrent. L'empereur l'exila ; le préfet chassa les schismatiques à main armée ; mais le schisme ne fut entièrement éteint que plusieurs années après. On doit le regarder comme le prélude des maux affreux que

l'ambition fit naître au sein de l'église. Le mal, sans doute, étoit déjà grand, puisque l'exemple de tant de saints évêques n'étoit plus une assez forte barrière.

Origine et établissemens des Goths.

Tandis que Valentinien maintenoit la tranquillité en Occident, Valens troubloit l'Orient par le zèle de l'arianisme. En même tems il attiroit sur l'empire des ennemis capables de le renverser, et que nous verrons bientôt établir leur domination en Occident. Je parle des Goths, déjà célèbres dans l'histoire, qui méritent actuellement quelques détails particuliers.

La Scandinavie.

La Scandinavie, (aujourd'hui Suède et Norwège,) appelée par les anciens *la pépinière des nations*, dont une province conserve encore le nom de Gothie, paroît aux savans les plus judicieux avoir été la première patrie de ce peuple. Quelques siècles avant l'ère chrétienne, il en étoit sorti pour former des établissemens ailleurs. Les Ruses, les Vandales, les Lombards, les Erules, autant de peuplades gothiques, se fixèrent dans la Germanie. Le gros de la nation pénétra, au second siècle, jusques

sur les bords des Palus-Méotides, s'y établit, et de-là étendit rapidement ses conquêtes. Sous le règne de Valens; les Goths possédoient la Dacie, (aujourd'hui la Valachie, etc.) On les distinguoit en Ostrogoths et en Visigoths; les premiers, établis sur le Pont-Euxin et vers les bouches du Danube; les autres, le long de ce fleuve.

Qualités de ce peuple; ses rapports avec l'empire.

Beaux hommes, belliqueux, sensés, chastes, constans, ils se distinguoient de la foule des barbares par des qualités supérieures. Leurs princes ne portoient que le nom de juges, plus respectable à leurs yeux que celui de rois. Leurs lois, précises et claires, étoient invariablement observées. (Elles se trouvent dans le code Théodoric; nous en parlerons ailleurs.) Claude II, Aurélien, Tacite, Probus, avoient réprimé cette nation conquérante. Galérius et Constantin en avoit tiré du secours. Les Goths s'étoient obligé de fournir quarante mille hommes de troupes auxiliaires, quand on les demanderoit. Julien qui les méprisoit, étant mort, ils commen-

cèrent de nouveau à se faire craindre. On leur paya des contributions, pour racheter la petite Scythie qu'ils ravageoient. Valens ensuite alluma la guerre par son imprudence.

Valens leur fait la guerre avec succès.

Ils avoient envoyé trois mille hommes à Procope, le croyant légitime empereur, comme parent de Julien. Ces Goths, enveloppés dans leur retraite, mirent bas les armes, et furent traités en prisonniers. L'empereur refusa de les rendre. La guerre devint inévitable. Il s'y prépara du moins avec de sages précautions. Son économie lui fournit assez de ressources, pour qu'il pût diminuer les impôts, loin de les augmenter. La supériorité de ses forces réduisit les barbares, après trois campagnes, à recevoir les conditions de paix qu'il leur imposa, et à s'obliger de ne point passer le Danube. Mais les Goths conservèrent leur ressentiment; ils attendirent des circonstances plus favorables: Valens succombera un jour sous leurs efforts.

Perfidie des Romains, à

D'un autre côté, Valentinien défit les Allemands à Sultz sur le

l'égard des Allemands et des Saxons.

Nècre, et conclut ensuite un traité, par lequel les deux peuples s'engagèrent à ne point entrer dans le pays l'un de l'autre. Les Romains violèrent cet engagement; ils construisirent des forts sur les terres des barbares. Ceux-ci taillèrent en pièces les travailleurs. Ainsi les traités, sans bonne foi, ne servoient qu'à préparer de nouveaux massacres. Les Saxons, autres barbares, qui avec des barques légères remontoient les fleuves, et portoient au loin leurs brigandages, éprouvèrent aussi la perfidie des Romains. On venoit de leur accorder une trève, on leur avoit permis de se retirer; on leur dressa cependant une embuscade, où ils périrent en se défendant avec fureur. Pour que ces indignités fussent utiles, il auroit fallu pouvoir exterminer des nations innombrables, d'autant plus terribles qu'on irritoit leur vengeance.

Autre affaire de Germanie

Macrien, roi des Allemands, donna bientôt de nouvelles inquiétudes. Valentinien, pour le mettre aux prises avec des ennemis étrangers, sollicite le roi des Bour-

guignons, qui habitoient vers la source du Mein, à venir le joindre contre eux. Les Bourguignons arrivent au bord du Rhin; mais ils ne voient point paroître les Romains, qu'ils attendoient. Furieux de ce qu'on les a trompés, ils massacrent tous les sujets de l'empire qui leur tombent entre les mains, et retournent chez eux sans avoir attaqué les Allemands.

Cruauté de Valentinien.

L'empereur n'épargnoit pas ses propres sujets. Emporté et violent, quoiqu'il publia des ordonnances très-sages, il commettoit des injustices cruelles. Un gouverneur ayant demandé un meilleur poste : *Puisqu'il n'est pas content de sa place*, dit-il, *je vais lui en donner une autre; qu'on lui tranche la tête.* L'ordre fut exécuté. Il faisoit nourrir de cadavres deux ours, dont il prenoit un soin tout particulier. Maximin, préfet des Gaules, possédoit sa confiance, homme sanguinaire, qui avoit le front de dire : *Personne ne doit se flatter d'être innocent, quand je veux qu'il soit coupable.* Les Romains

se montrent plus barbares et plus vicieux de jour en jour.

Deux rois assassinés en trahison par les Romains.

On les voit avec horreur se souiller par trahison du sang des princes. Para, roi d'Arménie, étant devenu suspect à Valens, le comte Trajan est chargé de le faire périr; on l'invite à un festin, où il est assassiné. Gabinius, roi des Quades, se plaint de ce que Valentinien fait bâtir un fort sur ses terres. On envoie dans le pays un fisc du préfet Maximin, avec le titre de duc. Ce duc invite de même le roi, qui se livre à lui sans défiance, et qui est égorgé au sortir de table.

375. Mort de Valentinien I.

Un meurtre si infâme occasionna la mort de l'empereur. Les Quades passent le Danube, mettent tout à feu et à sang. Valentinien porte le ravage dans leur pays. Ils lui envoient des députés pour demander grace. C'étoient les principaux de la nation, mais si mal vêtus et d'un extérieur si grossier, qu'il prend cette députation pour une insulte. Transporté de colère, il leur parle avec violence, se rompt une veine, et expire bientôt après. « Il fut, dit M. le Beau,

» la dernière victime de cette fou-
» gueuse colère, qui avoit coûté
» la vie à un grand nombre de ses
» sujets : prince guerrier, politi-
» que, religieux, mais violent,
» hautain, avare, sanguinaire ; et
» trop loué peut-être par les au-
» teurs chrétiens, qui par l'effet
» d'une prévention trop ordinaire,
» lui ont pardonné tous ses défauts
» pour une seule vertu qui leur
» étoit favorable. »

VALENS, en Orient, GRATIEN, en Occident.

375. Gratien succède à Valentinien.

GRATIEN, fils aîné de Valentinien, alors âgé de seize ans, étoit auguste depuis sa neuvième année. Ce prince religieux, élève du poëte Ausone, nourri dans la piété et dans l'étude des lettres, plus que dans la science du gouvernement, joignoit à de bonnes qualités un fond de foiblesse. L'armée lui donna pour collègue son frère Valentinien II, enfant de quatre ans, qu'il aima comme son fils. Gratien commença son règne par une injustice énorme; tant les princes sont sujets à s'égarer, quand leurs propres lumières ne suffisant pas, ils se gouvernent, sans le savoir, par les passions d'autrui. Des intrigues de cour noircirent à ses yeux l'innocence même : il fit exécuter à Carthage le fameux comte Théodose, qui venoit d'étouffer en Afrique la révolte d'un prince Maure; qui avoit auparavant sauvé la Grande-Bretagne; qui, dans tou-

Il fait mourir le comte Théodose un grand homme.

tes les occasions, s'étoit montré le plus ferme appui de l'empire; et qui, relevoit la gloire de ses triomphes par le mérite de la modestie. Le préfet Maximin fut vraisemblablement l'auteur de sa condamnation; mais en essuya une à son tour. Convaincu lui-même de plusieurs crimes, il eut la tête tranchée, ainsi que deux autres ministres de tyrannie. L'empereur renouvela l'ancien privilège des sénateurs, de n'être point mis à la question; privilège que le barbare Maximin avoit toujours méprisé.

Maximin puni justement.

L'Orient devenoit tous les jours plus malheureux sous l'empire de Valens. Ce prince défiant, lâche et cruel, avoit quelque tems contenu ou dissimulé ses vices. En persécutant la religion catholique, il avoit du moins montré d'ailleurs de la modération et de l'équité. Sa victoire sur les Goths lui faisoit honneur. Des avantages médiocres remportés sur le roi de Perse lui enflèrent l'ame. Il crut pouvoir n'écouter que ses flatteurs et ses passions : il immola tous ceux que lui dénonçoit la calomnie; il se rendit inexorable dans

Valens n'est plus qu'un tyran.

l'exercice du despotisme, *parce que*, disoit-il, *quiconque s'appaise facilement, s'écarte facilement de la justice.* La haine publique et de fréquentes conspirations prouvèrent combien sa maxime étoit fausse et son gouvernement injuste.

Conspiration de Théodore cruellement punie.

On soupiroit pour le moment où il cesseroit de vivre; on consultoit la magie pour connoître son successeur. Théodore, un de ses secrétaires, homme respectable et chéri, se laissa tromper par les prestiges de quelques devins, qui lui annonçoient l'empire. Ce complot donna lieu à des terribles exécutions; les innocens périrent, confondus avec les coupables; le crime supposé de magie fit abandonner aux bourreaux ceux que l'on ne pouvoit accuser de crimes réels.

Supplice de Maxime, et d'autres philosophes.

Alors les feux s'allumèrent pour le supplice des philosophes, la plupart infatués de visions absurdes. Avec leurs livres, on en brûla plusieurs de physique, de jurisprudence et même de littérature. Le célèbre Maxime, le maître de Julien, eut la tête tranchée à Ephè-

se. Il avoua qu'il étoit instruit de l'oracle en faveur de Théodore; mais il ajouta que l'honneur de la philosophie ne lui permettoit pas de trahir le secret de ses amis. « Sa mort, selon M. le Beau, ne » parut injuste qu'aux zélés par- » tisans de l'idolâtrie. » Le crime, par lequel il mourut, ne paroît cependant ni constaté ni capital. Supposa-t-on qu'il falloit le punir alors d'avoir enseigné des erreurs à Julien ?

Les Huns vont causer une révolution.

Tout ce que l'empire avoit souffert des barbares, n'est rien en comparaison de ce qui nous reste à raconter. Pour se former une idée juste de la révolution, il est nécessaire de connoître les Huns, dont elle fut proprement l'ouvrage; ce peuple si terrible, que l'historien Journandès le dit né du commerce des diables avec des sorcières. Le savant M. de Guignes a puisé dans la littérature chinoise les notions, qu'on ne pouvoit trouver ailleurs sur cette matière. Les Huns, absolument inconnus en Europe, où ils devoient causer tant de malheurs, étoient connus à la Chine plus de deux mille ans

Ils étoient connus à la Chine depuis un grand nombre de siècles.

avant Jesus-Christ. Ils habitoient au nord de cet empire, cinq cents lieues de pays, d'occident en orient, jusqu'aux Tartares Mantchéous; et trois cents lieues, du septentrion au midi, jusqu'au Tibet et à la grande muraille de la Chine.

Mœurs de ce peuple féroce.

Ces Huns étoient également hideux et féroces; vivant de racines crues, ou de chair simplement mortifiée entre le dos du cheval et les membres du cavalier; regardant comme un sépulcre toute espèce d'habitation fermée; errant avec leurs drapeaux à travers les montagnes et les forêts; transportant leur famille sur des chariots; presque toujours à cheval, et ne combattant point à pied; d'une adresse prodigieuse à tirer de l'arc, même en fuyant; sans lois pour l'usage des femmes; ne connoissant d'autre vertu qu'une valeur intrépide, et une rare fidélité à leur parole; faisant des incursions continuelles sur les terres de leurs voisins, et cherchant avec ardeur à envahir des pays plus favorisés de la nature que leurs déserts. Les empereurs chinois avoient construit la grande muraille d'en-

viron quatre cents lieues pour se mettre à couvert de leurs entreprises. C'étoit, en un mot, ce que la Tartarie a jamais produit de plus redoutable.

Des guerres civiles s'étant allumées parmi les Huns, ceux du nord, vaincus, se retirèrent à l'occident. Plusieurs hordes se réunirent vers la Sibérie. De nouvelles peuplades, qui fondoient sur la Tartarie occidentale, les poussant vers le midi, ils passèrent le Wolga. Ils attaquèrent les Alains, établis aux environs des Palus-Méotides, (la mer de Zabache ou d'Azow;) nation Nomade comme eux; mais composée d'hommes bien faits et moins sauvages; barbares cependant, qui écorchoient leurs ennemis après les avoir tués; et qui de la peau, enlevé avec la tête, faisoient des housses pour leurs chevaux. Les Alains se dispersèrent, les uns en deçà, les autres au-delà du Tanaïs (le Don), d'autres vers le Danube. Le vaste pays entre le Wolga et le Tanaïs fut occupé par les Huns. Ils ne s'y fixèrent pas long-tems.

Les Huns fondent sur l'Europe.

Ils chassent les Alains, ensuite les Goths.

Avides de nouvelles conquêtes, ils franchirent le Tanaïs, massacrèrent les Alains et les barbares du voisinage, ou les forcèrent de se joindre à eux. Ils chassèrent ensuite les Ostrogoths au-delà du Borysthène (le Dnieper), puis du Niester. Enfin ils attaquèrent les Visigoths, qu'ils firent reculer jusqu'au Danube. « Il sembloit, » dit Montesquieu, que ces nations se précipitassent les unes » sur les autres; et que l'Asie, » pour peser sur l'Europe, eût » acquis un nouveau poids. »

376. Les Visigoths demandent le passage du Danube.

Les Goths, dont le roi Ermanéric avoit étendu les conquêtes, depuis le Danube jusqu'à la mer Baltique, saisis de terreur, se figurant les Huns comme des monstres qui venoient dévorer les hommes, ne pensoient qu'à trouver un asyle contre leur furie. Les Visigoths, au nombre de près de deux cents mille, se présentent sur le rivage du Danube. Ils conjurent les Romains de leur permettre le passage, de les recevoir dans l'empire en qualité de sujets, qui le défendront jusques à la mort. On envoie prendre les or-

dres de Valens. Flatté d'acquérir un peuple entier de soldats, sans prévoir qu'ils pourroient devenir bientôt de formidables ennemis ; il leur accorde un établissement en Thrace, à condition qu'ils remettront leurs armes avant de passer le fleuve. Mais les Romains s'empressent plus à les dépouiller, qu'à les désarmer au passage. Les barbares, profitant de leur funeste avarice, conservent presque tous leurs épées et leurs javelots : ils les achetoient volontiers en abandonnant tout le reste. Valens les reçoit.

Parurent ensuite les Ostrogoths, après avoir campé quelque tems aux environs du Niester. On craignit enfin de recevoir cette multitude d'hommes dangereux. On rejeta leur demande. Mais tandis que les troupes s'éloignoient du Danube pour escorter les premiers venus, qu'on vouloit éloigner du fleuve, les autres le passèrent sans obstacle. Dès-lors plus de barrière entre les Romains et la nation qui les menaçoit depuis longtems. Les Ostrogoths passent malgré lui.

Ces barbares étant une fois dans l'empire, il falloit veiller sur eux, Ces barbares mal-

traités pillent la Thrace.

avec prudence, et ne pas les irriter par des traitemens injustes. Lupicin, comte de la Thrace, fit tout le contraire. Il les empêcha d'acheter des vivres; il les mit en fureur, et ne sut prendre aucune bonne précaution pour les contenir. Les Goths, sous la conduite de Fritigerne, inondent la Thrace, pillent, tuent, et font déjà trembler les Romains. Ils invitent les Huns et les Alains, qui les avoient chassés de leurs terres, à grossir leur armée et à partager leurs dépouilles; car c'est en se réunissant que les barbares devenoient si forts.

Valens marche contre eux avec de mauvaises troupes.

Valens conclut la paix avec Sapor, pour venir en personne défendre la Thrace. Follement persuadé que les Goths seroient les défenseurs de l'empire, il avoit licencié la plupart des anciennes troupes; il avoit exigé une taxe, au lieu des soldats qui devoient fournir les villes et les provinces; enfin, il avoit attiré l'ennemi, et s'étoit privé du secours le plus nécessaire. De nouvelles troupes, levées à la hâte, composèrent son armée. Cependant on avoit grand

besoin de courage et de discipline.

Il arrive à Constantinople, dont les environs étoient déjà infestés par les barbares. Gratien, vainqueur des Allemands, marchoit en personne pour le secourir. La jalousie et la vanité l'empêchent de l'attendre; il veut avoir tout l'honneur de la victoire. La bataille d'Andrinople trompe cruellement ses espérances. Fritigerne emploie avec succès la ruse et la valeur, et taille en pièces les Romains. Valens périt. Les circonstances de sa mort sont incertaines. On raconte qu'étant blessé, il se retira dans une chaumière, et que les Goths y mirent le feu sans savoir qu'il y étoit. On ajoute que le peuple d'Antioche qui le haïssoit, avoit coutume auparavant de dire, par manière d'imprécation : *Qu'ainsi Valens puisse être brûlé vif.* Le rapport de l'imprécation avec le feu de la chaumière, suffisoit pour rendre ce récit le plus commun, puisqu'il approche le plus du merveilleux.

378. Il néglige le secours de Gratien et perd la bataille d'Andrinople.

Circonstances incertaines de sa mort

Si les Goths avoient connu l'art

Les Goths échouent dans les sièges par ignorance

des siéges, toute la Thrace devoit être subjuguée. Ils ne connoissoient pas même les machines que l'on y employoit. Une grosse pierre, lancée du rempart d'Andrinople, les épouvanta tellement, quoique accoutumés à braver la mort, qu'ils vouloient prendre la fuite. Leurs généraux les retinrent; mais Andrinople, Périnthe, Constantinople; furent attaqués sans succès. Ils étendirent au loin leurs ravages. D'autres barbares s'étant joints à eux, ils portèrent la désolation jusques dans l'Achaïe, d'une part, et dans la Pannonie, de l'autre. Fritigerne, étonné de ne point trouver de résistance, admiroit l'imprudence des Romains, qui se croyoient les maîtres d'un pays qu'ils ne savoient pas défendre : *Ils le possédent sans doute*, disoit-il, *au même titre que les troupeaux possèdent les prairies où ils paissent.*

Mais ils portent le ravage depuis la Grèce jusqu'à la Pannonie.

Principe des barbares.

Ces mots expriment le premier principe de tous les barbares du nord. Ils croyoient que la force faisoit le droit; que ce qu'on enlevoit avec l'épée étoit légitime-

ment acquis ; que ce qu'on ne pouvoit défendre avec l'épée étoit légitimement perdu. Ces féroces conquérans, accoutumés dès l'enfance à braver la mort, et à regarder comme un bonheur de mourir les armes à la main, devoient bientôt mépriser un peuple d'esclaves, et des princes mous, fastueux et imprudens. Les barrières de l'empire une fois rompues, ils devoient le démembrer comme la proie du plus fort.

GRATIEN et VALENTINIEN II, en Occident; et THÉODOSE, en Orient.

CHAPITRE PREMIER.

DEPUIS l'élévation de Théodose, jusqu'à la mort de Gratien.

379. Gratien s'associe Théodose, et lui cède l'empire d'Orient.

GRATIEN, arrivé à Constantinople, sentant le besoin qu'il avoit d'un puissant appui, jeta les yeux sur Théodose, fils de ce grand général dont il avoit ordonné le supplice. Théodose, après la mort de son père, s'étoit retiré en Espagne sa patrie, où il se rendoit également cher et respectable par sa conduite. On le rappelle; on lui donne le commandement des troupes. Il défait une armée de Goths et de Sarmates, près du Danube. L'empereur le fait son collègue, et lui cède l'empire d'Orient, auquel il ajoute une partie considérable de l'Illyrie, la Dacie,

la Mésie, et toute la Grèce, pays que désoloient les barbares.

Qualités de Théodose.

Le nouvel auguste, âgé de trente-deux ans, ne manquoit ni de courage ni de magnanimité ; et, à plusieurs égards. Il étoit digne du rang suprême. *L'essentiel pour un bon prince*, disoit-il, *n'est pas de vivre long-tems, mais de bien vivre.* Sa femme Flaccille l'excitoit sans cesse à la vertu, et lui en donnoit l'exemple. Elle lui inculquoit ces paroles ; *n'oubliez jamais ce que vous avez été, et ce que vous êtes.* Zosime dépeint Théodose comme un prince voluptueux, injuste, environné de bouffons et d'eunuques qui le gouvernoient : ne méritant par lui-même aucun éloge, redevable à ses généraux de toute sa gloire. Mais la partialité de cet auteur contre les princes chrétiens rend son témoignage fort suspect.

Reproches que lui fait Zosime.

Les barbares admis dans les troupes.

Il reproche avec plus de raison à Théodose d'avoir multiplié les commandemens, déjà trop à charge au public par leur nombre ; et d'avoir reçu les barbares dans les troupes, dont ils ne pouvoient qu'altérer la discipline, en appre-

nant l'art de vaincre les Romains. Une infinité de Goths vinrent de l'autre rive du Danube, comme soldats de l'empire; ils ne furent que des ennemis pour la plupart. Les faits fixeront notre jugement sur Théodose.

Zèle de Théodose en faveur de la religion.

Indiquons ici quelques-unes de ses premières lois, qui ont un rapport particulier à l'ordre général de la société. Ayant reçu le baptême dans une maladie dangereuse, la seconde année de son règne, il s'occupa sérieusement des intérêts de la religion. Une loi adressée au peuple de Constantinople porte, qu'il veut que tous ses sujets professent la foi catholique sur la Trinité, et que ceux qui ne la suivent point soient appelés ignominieusement hérétiques; *en attendant*, ajoute-t-il, *qu'ils éprouvent la vengeance de Dieu et la nôtre, selon ce que la divine providence daignera nous inspirer.*

Il proscrit l'arianisme.

Il ordonne de suspendre les procédures criminelles en carême.

Il ordonne, par une autre loi, de suspendre toute procédure criminelle pendant le carême. Son motif est que *les juges ne doivent pas punir les criminels, dans un tems où ils attendent de Dieu la rémission*

rémission de leurs propres crimes. Motif d'autant moins digne d'un législateur, que tout acte de justice est conforme aux lois de Dieu, et que celui-là surtout doit être prompt pour être efficace. A l'exemple de Valentinien, il fait grace, en l'honneur de la fête de Pâques, à tous les criminels, excepté les crimes énormes. On voit que des idées fausses dedévotion influoient déjà beaucoup dans les affaires civiles et politiques. C'étoit un grand mal, qui deviendra toujours plus grand, à mesure que l'on perdra de vue les vrais principes du gouvernement.

Il veut que l'on fasse grace aux criminels à la fête de Pâques

Une loi vraiment avantageuse; puisqu'elle tend à proscrire l'abus affreux des délations, que tant de princes avoient condamné sans le détruire; cette loi, dis-je, ordonne que l'accusateur soit détenu prisonnier, pour subir la peine du talion, s'il est reconnu calomniateur; et que le procès soit promptement jugé, afin que le coupable ne tarde point à être puni, et l'innocent à obtenir sa délivrance.

Peine du talion pour les faux accusateurs.

L'empereur défendit aux offi-

Concussions réprimées dans les provinces

ciers envoyés dans les provinces, d'y faire aucune acquisition, d'y recevoir aucun présent; il fit les meilleures ordonnances, pour empêcher les concussions des magistrats. Quelques-uns de ses prédécesseurs avoient fait la même chose, mais avec peu de fruit, parce que les lois ne sont bonnes qu'autant qu'elles sont exécutées. Et peuvent-elles s'exécuter sous de mauvais gouvernemens?

Lois, trop rigoureuses et inefficaces contre les hérétiques.

A en juger par celles de Théodose, l'hérésie semble pour jamais détruite. Il interdit aux hétérodoxes toute assemblée, même dans les maisons particulières. En cas qu'ils en tiennent, il permet aux catholiques d'employer contre eux les voies de fait. Il déclare les apostats et les manichéens incapables de tester, et de recevoir aucune donation testamentaire. Il va jusqu'à déclarer dignes de mort les manichéens, qu'il abhorroit. Il convoque coup sur coup plusieurs conciles, pour fixer la foi, déjà fixée par de nombreuses décisions. Mais, sans parler de l'inconvénient énorme des voies de fait permises aux particuliers, nous

observerons seulement que Théodose renouvela ces lois presque chaque année, tant elles remédioient peu au mal. Trop ignorant pour avoir des idées justes sur des matières si délicates, il croyoit peut-être que les opinions religieuses changent au gré d'un maître absolu. Ce n'étoit certainement pas le sentiment de Lactance, ni celui des anciens Pères de l'église.

Gratien révolte les païens par sa conduite.

Gratien montroit le même zèle et encore moins de prudence. Loin de supporter, comme son père Valentinien, un culte qu'il n'avoit pas la force d'abolir, il irrita le paganisme par des coups violens. L'autel de la Victoire fut abattu dans le sénat, les revenus des pontifes confisqués, les priviléges des prêtres et des vestales anéantis. En vain les sénateurs païens présentèrent une requête, pour faire changer ces dispositions. Prévenu par saint Ambroise, évêque de Milan, qui espéroit la ruine totale de l'idolâtrie, l'empereur refusa même d'entendre les députés. Le refus du titre de grand-pontife, aliéna encore les esprits. Tous

les empereurs chrétiens l'avoient porté jusqu'alors ; et si ce titre les engageoient à quelques ménagemens pour l'ancienne religion, il les rendoit du moins plus respectables aux yeux de ses partisans.

Il donne sa faveur aux barbares.

Une famine désola Rome, et l'on ne manqua pas de l'attribuer à la vengeance des dieux. Gratien, se voyant exposé à la haine de ses sujets, prodiguoit les faveurs à des Alains, à d'autres barbares, leur donnoit les places de la cour et de l'armée, portoit même leur habillement. Tout se disposoit à une révolte. Maxime, qui, commandoit dans la Grande-Bretagne, profita des circonstances avec adresse. Ses troupes, ne voulant plus reconnoître pour empereur celui qu'elles accusoient de méconnoître les Romains, proclamèrent Maxime et le revêtirent de la pourpre. Il la désiroit ; il parut ne l'accepter que malgré lui. L'hypocrisie, quoique honteuse, est souvent chère à l'ambition.

Maxime, proclamé empereur, marche contre lui

383. Gratien abandonné et assassiné.

Bientôt Maxime traverse la Gaule septentrionale, et rencontre près de Paris l'armée de Gratien. Ce prince, abandonné de ses sol-

dats, s'enfuit précipitamment vers les Alpes. On lui ferme partout les portes. Il se déguise pour échapper à ses ennemis ; il ne trouve que des traitres, et il meurt assassiné. La prévention peut avoir eu part aux éloges que lui prodigue saint Ambroise. Les historiens, en général, le peignent cependant comme un bon prince, quoique Philostorge, arien, l'ait comparé à Néron.

Mérite et crédit de Saint Ambroise.

C'étoit un grand avantage pour l'église, qu'Ambroise, unissant à beaucoup d'esprit l'ascendant des antiques vertus, affermît la religion encore plus par ses exemples que par son autorité. Si l'on n'approuve pas également tous les principes et toutes les démarches de son zèle, on ne pourra suspecter les intentions d'un homme, qui du gouvernement civil avoit été appelé à l'épiscopat, comme un modèle de sainteté, et qui se faisoit un devoir de vendre les vases sacrés pour le soulagement des malheureux.

Comment il étoit devenu évêque.

La manière dont il étoit devenu évêque en 374, n'étant pas encore baptisé, prouve l'empire qu'il de-

voit avoir sur les esprits. Une violente animosité entre les catholiques de Milan et les ariens, rendoit l'élection fort difficile. On s'échauffoit jusqu'à commencer une sédition. Ambroise, gouverneur de la province, se présente à l'église, et tâche par son éloquence d'inspirer des sentimens de concorde. Les deux partis le proclament évêque. Il se retire aussitôt; il tente tous les moyens imaginables d'éluder l'élection; il fait même entrer publiquement chez lui, dans cette vue, des femmes déshonorées. Le peuple s'obstine; et l'empereur Valentinien, alors absent, envoie ses ordres conformes au vœu de la ville.

CHAPITRE II.

Depuis l'accommodement de Valentinien II avec Maxime, jusqu'au massacre de Thessalonique.

683. Valentinien II s'accommode avec Maxime.

VALENTINIEN II, frère et collègue de Gratien, n'avoit que douze ans, et sa mère Justine gouvernoit pour lui. La foiblesse de l'état ne permettant point de soutenir une guerre, il conclut un accommodement avec Maxime, qui eut la Gaule, l'Espagne, la Grande-Bretagne, et qui lui assura la possession des autres provinces. Théodose reconnut lui-même le titre illégitime d'un tyran qu'il ne pouvoit encore détrôner.

Loi de Théodose sur les mariages entre cousins-germains.

Ce prince, souvent vainqueur des barbares, travailloit toujours à affermir sa puissance. Il joignoit aux soins de la guerre ceux de la législation, mais quelquefois avec trop peu de sagacité, pour être un grand législateur. On remarque ici une loi par laquelle il défend, sous peine du feu, les ma-

riages entre cousins-germains, à moins que l'on n'ait obtenu du prince une dispense. Attacher la peine du feu à des alliances long-tems permises, et les permettre encore par dispense, après y avoir attaché la peine du feu, c'est une bizarrerie choquante. Justinien rétablit l'ancien droit par rapport à ces mariages. Le droit canonique a maintenu la prohibition de Théodose; et y en a ajouté beaucoup de nouvelles avec le tems.

Mort de Prétextat

La guerre entre l'ancienne et la nouvelle religion de l'empire agitoit encore l'état, malgré tant d'édits favorables au christianisme. Prétextat le plus ferme appui de l'idolâtrie, parce qu'il en étoit le plus vertueux partisan, mourut estimé des chrétiens eux-mêmes.

Symmaque, son successeur fait une rémontrance à Valentinien.

Symmaque, nouveau préfet de Rome, hérita, en quelque sorte, de ses sentimens. Il eut le courage d'écrire à Valentinien, au sujet de plusieurs intriguans parvenus aux dignités, que *les honnêtes gens ne manquent jamais pour remplir les postes; qu'afin de les discerner, il faut écarter d'abord ceux qui briguent, et que parmi les au-*

tres se trouveront surement ceux qui méritent. M. le Beau soupçonne qu'un rescrit adressé à Symmaque, servit de réponse à cette remontrance. En voici les termes, selon sa traduction : *Il n'est pas permis de raisonner sur la décision du souverain; c'est offenser la majesté impériale que de douter du mérite d'un homme qu'elle a honoré de son choix.* Ici, l'on voit tout l'orgueil du despotisme; là, toute la liberté d'un magistrat zélé pour le bien public.

Réponse despotique.

Malheureusement ce magistrat ne l'étoit pas moins pour l'idolâtrie; soit qu'il la crut bonne en elle-même, soit plutôt qu'il la crût liée à la constitution de l'empire. En qualité de préfet, il présente à l'empereur une requête au nom du sénat pour le rétablissement de l'autel, de la Victoire et des priviléges du sacerdoce. Il insistoit sur la tolérance de Constantin, de Jovien et de Valentinien I. Il attribuoit l'ancienne prospérité de Rome au culte des dieux, et ses malheurs récens à leur vengeance.

Requête de Symmaque en faveur de l'idolâtrie

Saint Ambroise la fait rejeter.

Saint Ambroise dressa aussitôt une requête contraire, où il soutenoit éloquemment la cause du christianisme, où il s'élevoit avec force contre l'injustice des païens : « Ils se plaignent de leurs pertes, » écrivit-il à l'empereur, eux qui » n'ont jamais épargné notre sang, » et qui ont renversé nos églises. » Ils demandent des priviléges, » eux qui, sous Julien, nous ont » refusé la liberté commune de » parler et d'enseigner ». Sa réponse à Symmaque est encore plus vive. Le conseil avoit opiné conformément à la demande du préfet. Le jeune Valentinien se régla sur l'avis d'Ambroise, et la requête fut rejettée. Il falloit s'en tenir-là; les chrétiens étoient satisfaits. Cependant des calomniateurs tentèrent de perdre Symmaque. Mais il se justifia par le témoignage même du pape Damase, aussi-bien que par celui de toute la ville.

Valentinien favorable à l'arianisme.

Si quelque chose avoit pu empêcher le triomphe du christianisme, c'auroient été les divisions fatales des chrétiens. Justine, mère de Valentinien, II, maîtresse de

son esprit, ariene obstinée, lui inspira sans peine ses erreurs. Elle vouloit procurer à la secte une église dans Milan. L'empereur la demande à l'évêque, Ambroise la refuse ; *car de quel droit*, dit-il, *ôteroit-on à Dieu sa maison, tandis qu'on n'a pas le droit de l'ôter à un particulier ?* On envoie des soldats avec ordre de s'en emparer : Ambroise les excommunie, et la plupart se retirent. L'eunuque Calligone, grand-chambellan, vient de la part de son maître, faire au prélat de sanglans reproches : *Quoi ! vous osez désobéir à l'empereur*, lui dit-il ? *je vais vous abattre la tête.* Le saint lui répond : *Frappe, je suis prêt à mourir, tu feras l'office d'un eunuque, et moi celui d'un évêque.* Dès-lors Valentinien le regarda comme son ennemi. Les seigneurs de sa cour le priant d'aller à l'église pour faire la paix : *Je crois*, leur dit-il, *que si Ambroise vous l'ordonnoit ; vous me livreriez à sa discrétion, pieds et mains liées.* Maxime s'intéressa en faveur des catholiques, et la persécution cessa, parce qu'on le redoutoit.

Saint Ambroise lui refuse une église pour les ariens.

Zèle affecté de Maxime.

Cet usurpateur avoit toujours affecté un grand zèle de religion. Dès le commencement, sa cour, qu'il tenoit à Trèves, étoit remplie d'évêques, dont l'affluence sembloit justifier sa révolte. Selon un auteur ecclésiastique du tems, ils prostituoient leur dignité à la flatterie. Mais saint Martin de Tours soutint l'honneur de l'épiscopat, en ne paroissant jamais devant Maxime que comme un vrai ministre de Dieu, pour le bien des hommes, et pour la gloire de la religion. Modèle de patience et de charité, il enseigna surtout par son exemple la manière dont il falloit corriger l'erreur.

Priscillianistes condamnés à mort, à l'instigation de deux évêques.

La secte des Priscillianistes, semblables à plusieurs autres auxquelles on donna le nom de manichéisme, faisoit du bruit en Espagne où elle étoit née. Priscillien, évêque espagnol, son auteur, devoit être condamné dans un concile de Bordeaux. Il refusa de répondre, en appela à l'empereur, et fut conduit à Maxime avec ses disciples. Idace et Ithace, deux évêques furieux, le poursuivent avec l'acharnement du fanatisme.

Martin s'oppose en vain à la violence, et prouve que des peines afflictives seroient injustes en pareil cas. Malgré ses remontrances et ses prières, Maxime condamne à mort les Priscillianistes. Tel fut le fruit du zèle meurtrier de ces prélats, de ce faux zèle que le sauveur du monde avoit si clairement réprouvé, et qui outrageoit également la raison et l'évangile. L'église en témoigna une juste horreur; les deux évêques furent excommuniés. L'expérience démontra l'absurdité de ses principes; car les partisans de Priscillien l'honorent comme un martyr, et son hérésie se perpétua jusqu'au milieu du sixième siècle. Presque toujours la persécution a produit le même effet. Nous n'en verrons que trop d'exemples.

Saint Martin s'y oppose inutilement.

Effet de la persécution.

388. Maxime veut dépouiller Valentinien.

Maxime, sous un masque de zèle et de piété, couvroit de nouveaux desseins d'usurpation. Il menaça Valentinien de la guerre, s'il continuoit de favoriser l'arianisme; vain prétexte pour envahir ses états. Ambroise fut envoyé, comme négociateur, à cet ardent catholique, et ne fit que l'aigrir.

en refusant de communiquer avec les évêques coupables du supplice de Priscillien. Tout-à-coup Maxime passe les Alpes. Le jeune empereur se réfugie auprès de Théodose. Celui-ci prend les armes. Il grossit son armée d'une multitude de barbares, endurcis à la fatigue, mais toujours disposés à la trahison. Il remporte dans la Pannonie deux victoires sur Maxime, qui auroit peut être été invincible, avec ses nombreuses troupes, s'il avoit eu la prudence de se tenir derrière les Alpes Juliennes. On le poursuit, on l'arrête près d'Aquilée, on le conduit au vainqueur. Théodose, après quelques reproches alloit lui pardonner, selon la plupart des historiens ; lorsque les officiers l'enlevèrent de sa présence, et lui firent trancher la tête. Les païens s'étoient déclarés pour l'usurpateur, dans l'espérance qu'il rétabliroit leur religion : les chrétiens étoient contre lui, parce qu'il avoit ordonné de rétablir la synagogue des Juifs, brûlée par la populace de Rome.

Il est vaincu par Théodose, et tué.

Les chrétiens étoient contre lui, à cause d'une synagogue rebâtie.

Violences des chré-

Cependant une synagogue ayant

été détruite de même à Callinique par des chrétiens, et un temple d'hérétiques par les moines. Théodose ordonna de les rebâtir et de punir ces violences. Ambroise, qui venoit de le dissuader de rendre au sénat l'autel de la Victoire, obtint encore la révocation d'un ordre qu'il jugeoit contraire à la loi divine. Il écrivit au prince, « que les chrétiens seroient prévaricateurs, s'ils obéissoient, ou » martyrs, s'ils aimoient mieux » obéir à Dieu. On avoit laissé » impunies (ajoutoit-il) les vio- » lences tant de fois exercées con- » tre l'église; quelle honte pour » un empereur chrétien, qu'on » pût lui reprocher de n'armer » son bras que pour venger les » hérétiques et les juifs »! Du reste, le saint prélat, par son refus seul de communiquer avec les deux évêques sanguinaires, dont il détestoit les violences, avoit donné une preuve des principes de charité, qui devoient régler les démarches et des évêques et du prince.

Chrétiens qui détruisent des temples. saint Ambroise empêche de punir.

Quelques chrétiens, enhardis à détruire et à piller les synagogues, commirent de si grands excès,

Ces violences sont enfin défendues par une loi

que Théodose fut obligé dans la suite de les faire punir sévérement. Il déclara que la secte judaïque n'étant proscrite par aucune loi, devoit avoir par tout le monde le libre exercice de sa religion.

Théodose gouverne pour le jeune Valentinien.

Modéré dans la victoire, il avoit rendu tout l'Occident au jeune Valentinien. Pendant trois années de séjour en Italie, il gouverna pour lui, comme un père ou un tuteur. C'est alors que le projet de détruire le paganisme fixa principalement ses soins. Etant venu à Rome, il exhorte les sénateurs à embrasser une religion, dont la morale, également simple et sublime, peut élever sans étude le dernier des hommes au-dessus des plus grands philosophes. On lui représente que Rome, depuis près de douze siècles, subsiste avec gloire sous la protection de ses dieux, et qu'il y auroit de l'imprudence à les abandonner pour une religion nouvelle, qui peut-être ne produira pas de si bons effets.

Il veut détruire l'idolâtrie

Les temples fermés ou abattus.

Il congédie les sénateurs, après avoir declaré que le trésor public

ne fournira plus aux frais de sacrifices impies, l'état ayant besoin de soldats et non de victimes. C'étoit fermer les temples, que de supprimer les fonds destinés aux sacrifices.

Théodose permet encore d'abattre les monumens d'idolâtrie, réservant néanmoins les statues pour l'ornement de la ville. Il envoie de toutes parts des ordres sévères. Théophile, évêque d'Alexandrie, les exécute avec une ardeur qui excite des séditions. Les Egyptiens, peuple toujours excessivement superstitieux, voient détruire leurs temples; ils voient avec horreur démasquer les fourberies de leurs prêtres, dont les statues creuses rendoient facile l'imposture des oracles. Les mêmes ordres s'exécutèrent en Syrie. La résistance fut si forte en quelques endroits, que l'on se contenta d'y fermer les temples. Comme la religion populaire étoit, en quelque sorte, attachée aux objets sensibles, elle devoit tomber avec ces objets de son culte.

Violences à Alexandrie et ailleurs.

Une loi de l'empereur (en 392) défend à tout homme de faire même

Sacrifices particu-

Sacrifices rigoureusement défendus.

aucun sacrifice et aucune offrande, dans l'intérieur de sa maison; d'allumer des cierges, de brûler de l'encens, de suspendre des guirlandes, en l'honneur de ses dieux domestiques; elle déclare criminel de lèse-majesté quiconque osera sacrifier, ou consulter les entrailles des victimes; elle ordonne la confiscation de la maison où l'on aura offert de l'encens, et de la terre où l'on aura orné les arbres de bandelettes : elle enjoint aux officiers, aux *défenseurs* des villes, de déférer les coupables; et condamne les magistrats et leurs subalternes à trente livres d'or, s'ils ne font pas leur devoir. Malgré des lois si rigides, les sacrifices particuliers continuèrent long-tems, et même quelques solennités païennes.

Inquisiteurs pour la recherche des hérétiques.

Théodose établit des *inquisiteurs* pour la recherche des hérétiques. Il chassa de Rome les manichéens, comme infâmes; il ordonna que leurs biens fussent distribués au peuple après leur mort. Le pape Sirice, imitant cette rigueur, défendit de recevoir à la communion aucun de ceux qui auroient suivi

leur hérésie; et en cas qu'ils fussent vraiment convertis, il ordonna de les enfermer dans des monastères où ils feroient une rude pénitence, et de ne leur accorder l'Eucharistie qu'à la mort. Ce n'étoit pas rendre les conversions faciles. Le nom de manichéens devint commun à des sectes innombrables de fanatiques, toujours accusées de secrètes abominations. Le manichéïsme, né en Perse, avoit proprement pour base la doctrine des deux Principes, éternels, indépendans, le bon et le mauvais Principes. Saint Augustin en fut infecté dans sa jeunesse.

Manichéens poursuivis.

Sans examiner jusqu'où les princes peuvent étendre avec sagesse le droit de sévir en matière de religion, j'observe en historien que les lois de Théodose occasionnèrent des excès, dont il sentit bientôt l'inconvénient : car chacun se croyant en droit de tuer les manichéens comme des proscrits, il fut obligé de le défendre sous peine de mort. Rien n'est plus dangereux que d'armer un fanatisme pour détruire un fanatisme; rien n'est plus difficile que de trouver

Inconvéniens de ces lois pénales.

le point où des lois pénales, de cette nature, ne sont contraires ni à l'intérêt de la religion, ni aux droits de la société.

Trop peu de sagesse dans la législation.

Il s'en falloit bien qu'on eût alors assez de lumières, pour que les lois dictées par le zèle religieux fussent conformes aux vrais principes de la législation. Les lois politiques s'en écartoient beaucoup elles-mêmes. Théodose en fit une qui ordonnoit à toute personne revêtue de dignité civile ou militaire, de ne paroître en public que sur un char attelé de deux ou quatre chevaux; et une autre, qui permettoit l'intérêt à douze pour cent par année, et condamnoit les usuriers à rendre le quadruple de ce qu'ils prendroient de plus.

CHAPITRE III.

Fin du règne de Théodose.

390. Massacre de Thessalonique, ordonné par Théodose.

LE fameux massacre de Thessalonique obscurcit la gloire que Théodose avoit acquise, et par son zèle, et par ses exploits. Thessalonique, capitale de l'Illyrie, étoit pleine d'un peuple licencieux, passionné pour les spectacles. Le commandant ayant mis en prison un cocher du cirque, et refusant de le rendre, au tems où devoient se faire les courses, fut assommé dans une sédition qui coûta la vie à d'autres personnes distinguées. A cette nouvelle, l'empereur se livra aux transports de sa colère. Il fut appaisé ou parut l'être par les évêques d'un concile de Milan. Mais Rufin, son favori, courtisan adroit, hypocrite, qui en imposoit à Symmaque, qui avoit même gagné l'amitié de saint Ambroise; Rufin et ses partisans l'excitèrent à faire un exemple; et il ordonna le massacre des Thessaloniciens. Cet ordre barbare ne fut

que trop bien exécuté. On rassembla les habitans dans le cirque, comme pour un spectacle; on fit main basse sur eux, sans distinction d'âge, ni de sexe. Sept mille, selon les uns, quinze mille, selon les autres, la plupart sans doute innocens, furent immolés à une atroce vengeance.

Saint Ambroise le soumet à la pénitence.

C'étoit le cas où la charité chrétienne devoit animer le zèle épiscopal en faveur de l'humanité. Saint Ambroise refusa l'entrée de l'église à l'empereur. Celui-ci alléguant l'exemple de David: *Puisque vous avez imité sa faute*, lui répondit-il, *imitez sa pénitence*. Théodose ne résista point. Après huit mois de retraite, pénétré de repentir, il demanda instamment d'être réconcilié. L'evêque voulut que, pour prévenir les effets de la colère, il ordonnât par une loi, que les sentences de mort et de confiscation ne seroient exécutées que trente jours après qu'on les auroit prononcées. (Loi dont le motif est louable, mais sujette à inconvénient.) Ensuite il l'admit dans l'église, et régla sa pénitence. Tant qu'elle dura, Théodose ne

porta point les ornemens impériaux, sans rien perdre d'une autorité qu'il n'appartient aux pontifes ni de donner, ni d'ôter, ni de suspendre.

Théodose avoit pardonné auparavant aux séditieux d'Antioche.

Quelques années auparavant (387), la religion avoit remporté sur lui une victoire plus glorieuse, en l'empêchant de se venger et en prévenant ses remords. Le peuple d'Antioche se souleva au sujet d'un impôt extraordinaire, exigé pour les *décennales* de l'empereur. On célébroit sous ce nom la dixième année de son règne, aux dépens des peuples déjà surchargés. La sédition fut si violente, que les statues de Théodose et de sa famille furent ignominieusement abattues. Quoique les magistrats eussent sévi avec la dernière rigueur, il résolut, dans son premier mouvement, d'ensévelir les habitans sous les ruines de la ville. Un peu calmé par la raison, il se contenta d'ordonner qu'on la dépouillat de son territoire, de ses privilèges, et qu'on la réduisît à l'état de simple bourg, après l'exécution de tous les coupables. Flavien, évêque d'Antioche, vint

se jeter à ses pieds, implora sa clémence, fit valoir les motifs de religion, et obtint grace pour des malheureux qui n'attendoient que des supplices. A ces traits pouvoit-on méconnoître les avantages du christianisme.

Les moines devenus dangereux en Orient.

Comme tout dégénere dans l'humanité, les moines, dévoués par leur institution à une profonde solitude et à des vertus extraordinaires, étoient devenus trop nombreux pour vivre en moines. Dès-lors, n'ayant la plupart qu'une fausse vocation, ou perdant de vue leurs devoirs, ils se répandoient dans les villes, disputoient, intriguoient, sollicitoient, cabaloient, vouloient se mêler de tout, affaires ecclésiastiques, affaires civiles; et leur zèle fanatique se signaloit souvent par des violences. Les magistrats se plaignirent. Théodose défendit aux moines de paroître dans les villes, et de sortir de leurs retraites. Deux ans après, il révoqua son édit. Le désordre augmenta de plus en plus; et ce fut la principale cause des troubles continuels de l'Orient, où les moines parvinrent à gouverner

Théodose les réprime trop foiblement.

verner les peuples, et à dominer même dans les cœurs, où ils acquirent tant de pouvoir, qu'on ne put être évêque sans être moine.

392. Arbogaste fait périr Valentinien II.

L'occident, après le départ de Théodose, vit encore une révolution, semblable à celle dont Gratien avoit été la victime. Valentinien s'étoit corrigé de ses défauts. Juste, sobre, appliqué, revenu de ses préventions pour l'arianisme, il promettoit un gouvernement équitable, lorsque l'ambition d'un sujet altier l'exposa aux plus grands malheurs. Arbogaste, Franc d'origine, grand capitaine, respectable par ses services, honoré même de la confiance de Théodose, prit tout-à-coup, de sa propre autorité, le titre de général. Valentinien voulut l'en dépouiller. *Ce n'est pas de vous que je tiens ce titre*, lui dit insolemment Arbogaste, *je le conserverai malgré vous*. Ce général s'apperçut bientôt qu'il ne pouvoit assurer sa vie que par un crime. Il fit périr l'empereur, âgé seulement de vingt ans, et mit à sa place. Eugène, sous le nom

duquel il se proposoit de gouverner.

Eugène, nouvel empereur

Eugène avoit enseigné la rhétorique, étoit devenu secrétaire de Valentinien, avoit eu l'art de s'insinuer dans l'amitié de saint Ambroise, mais ne pouvoit être qu'un fantôme d'empereur. Il envoya des députés à Théodose, surtout beaucoup d'évêques et de prêtres, gagnés par ses artifices. Théodose dissimula, les reçut avec bonté, leur donna des espérances, et fit des préparatifs de guerre. Eugène, maître de l'Occident, arrivé en Italie, consentit après quelques refus au rétablissement du paganisme. Les temples se rouvrirent; les adorateurs s'y jetèrent en foule. Rome ne pouvoit se détacher des anciennes superstitions. On vit combien les rigueurs avoient enflammé l'enthousiasme.

Théodose dissimule.

394. Il défait Eugène, et le condamne à mort.

Cependant Théodose paroissoit tranquille, mais pour assurer le succès de son entreprise. Ayant enfin rassemblé ses forces, il franchit les Alpes, et remporta près d'Aquilée une victoire décisive. Eugène est traîné à ses pieds, chargé de chaînes : il le condamne à

mort. Arbogaste fugitif, poursuivi avec ardeur, se garantit du supplice en se tuant. L'empereur traita les autres avec clémence. Il mourut l'année suivante, la cinquantième de son âge. Il avoit partagé l'empire à ses deux fils, Arcadius et Honorius, et assigné au premier l'Orient, l'Occident à l'autre.

Il meurt l'année suivante.

Le règne de Théodose paroît d'autant plus glorieux, qu'après lui on ne verra que ruines et malheurs. Il falloit un homme rare pour suspendre les révolutions. Tout annonçoit la décadence. Un gouvernement arbitraire, qui n'avoit point de règles fixes; un mêlange de barbares, qui avoient altéré les anciens principes; des millions d'autres barbares, qui attendoient le moment d'engloutir l'empire, comme une proie digne de leur rapacité; des cours fastueuses, remplies d'eunuques, d'artisans de la volupté, où l'intrigue et l'adulation dominoient presque toujours; un luxe porté si loin au milieu de la misère, qu'on voyoit dans certaines maisons jusqu'à deux mille domestiques, ornés de bracelets et de colliers d'or; une cor-

Tout annonçoit de fatales révolutions.

ruption de mœurs, qui des palais se répandoit sur la populace; des haines de religion qui rompoient toute concorde entre les citoyens divisés par la croyance; un commencement d'ignorance, qui éteignoit de jour en jour les lumières de la raison, ainsi que les sentimens du vrai beau. Aux idées justes, aux choses solides, succédoient les jeux de mots et les vaines subtilités. Quand les lettres tombent, et que les esprits cultivés s'égarent dans de fausses routes, la science du gouvernement doit s'obscurcir. Aussi avons-nous déjà observé beaucoup de lois peu judicieuses et mêmes nuisibles.

Auteurs profanes.

Les auteurs profanes de ce tems les plus estimables sont Ammien Marcellin, dont j'ai parlé plusieurs fois; l'abréviateur Eutrope; Libanius, sophiste quelquefois éloquent; Symmaque, dont nous avons les lettres en dix livres; Thémistius, préfet de Constantinople, philosophe que tous les empereurs estimèrent; les historiens Eunape et Zosime, à qui l'on reproche la partialité contre les chrétiens; Végèce, qui a écrit

sur l'art militaire. Enfin, Pappus et Théon, mathématicien d'Alexandrie. Théodose condamna au feu les ouvrages de Porphyre.

On admire encore le style des pères grecs, saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, saint Chrysostôme. Les latins leur sont très-inférieurs à cet égard, et l'on ne peut guère leur comparer saint Ambroise, ni saint Augustin, sans s'imaginer qu'ils écrivoient dans des siècles différens. C'est que la décadence des Latins étoit beaucoup plus rapide que celle des Grecs, quoique les deux empires sentissent déjà les approches de la barbarie. Auteurs ecclésiastiques.

Il n'est pas étonnant que l'on ignorât les vrais principes des finances, puisque les Romains n'en avoient eu de tout tems qu'une théorie fort imparfaite. Mais la loi de Théodose, qui pour réprimer l'usure, fixa l'intérêt de l'argent sur l'ancien pied, à douze pour cent, n'en est pas moins remarquable dans un gouvernement chrétien. L'intérêt de l'argent fixé à douze pour cent.

On rapporte à son siècle l'invention des vitres : c'est une chose Invention des vitres.

étrange, le verre étant connu et fort commun depuis plusieurs siècles, on n'eût pas encore imaginé d'en faire cet usage. Combien d'arts utiles n'avoient pu encore se développer! Les horloges à roues, les moulins à vent, les moulins à eau, étoient des inventions réservées aux siècles de barbarie, où l'esprit humain devoit bientôt s'ensevelir dans les plus épaisses ténébres.

Horloges à roues, moulins à vent et à eau.

DERNIÈRE ÉPOQUE.

LES BARBARES ÈTABLIS DANS L'EMPIRE.

ARCADIUS, en Orient;
HONORIUS, en Occident.

CHAPITRE PREMIER.

Jusqu'aux premières expéditions d'Alaric en Italie.

395. Arcadius en Orient, Honorius en Occident, princes foibles et incapables.

DEUX jeunes princes, plus foibles par leur caractère que par leur âge, en qui l'éducation n'avoit rien produit, parce qu'elle avoit trouvé un fonds stérile, vont régner dans un tems d'orages, où de grands hommes auroient peine à soutenir le poids du gouvernement. Leurs ministres, des femmes, des eunuques regneront pour eux; et l'empire, croulant de toutes parts, éprouvera tout à la fois les maux d'une administration vicieu-

se, et les coups d'une infinité d'ennemis étrangers. Arcadius n'avoit que dix-sept ans, Honorius que dix. Rufin, ministre du premier, Stilicon, de l'autre, abusèrent bientôt de l'autorité que Théodose avoit mise imprudemment entre leurs mains.

Rufin et Stilicon leurs ministres.

Rufin, né en Gascogne, s'étoit élevé, sur la fin du dernier règne, à la préfecture d'Orient, par la ruine de Tatien revêtu de cette charge, et de Proculus, fils de Tatien, préfet de Constantinople, deux hommes recommandables, qu'il accusa lui-même, et dont il fut lui-même le juge. Comment Théodose l'avoit-il souffert? Ce ministre étoit donc un ambitieux, capable de tout sacrifier à son intérêt, en se couvrant avec adresse des apparences de la justice. Stilicon, Vandale d'origine, allié de la famille impériale, n'étoit ni moins ambitieux, ni moins injuste; mais plus circonspect, plus magnifique, avec de plus grands talens, il montroit plus de grandeur, en agissant par les vues basses d'un cœur corrompu et intéressé. Tout fut vénal sous les deux ministres; et les emplois

Tout est vénal, et les em-

étoient si prodigieusement multipliés, que les *agens* du prince, réduits à dix-sept par Julien, se trouvoient au nombre de dix mille. Qu'on juge du reste à proportion. plois sans nombre.

La patrie n'est rien pour quiconque n'a en vue que la fortune. Des ministres de ce caractère vendront leur prince même, quand ils croiront pouvoir y gagner. Rufin craignoit Stilicon, qui prétendoit avoir reçu de Théodose la régence des deux empires. Il devint encore plus jaloux d'Eutrope, vil eunuque, sorti de la fange, qui prenoit l'ascendant sur l'esprit d'Arcadius, qui même lui fit épouser Eudoxie, fille du comte Bauton, quoique Rufin lui destinât sa propre fille. Celui-ci, dont l'ambition se portoit jusqu'à vouloir partager en quelque sorte avec son maître le titre d'auguste, prend une résolution désespérée, digne d'un caractère si odieux. Rufin, jaloux de Stilicon; ainsi que de l'eunuque Eutrope.

Pour arrêter d'une part les entreprises de Stilicon, pour se rendre de l'autre plus nécessaire à Arcadius, il invite secrètement Il invite les barbares à une invasion.

les barbares à pénétrer dans l'empire. Aussitôt les Huns passent le Tanaïs, descendent du Caucase, ravagent l'Arménie, la Cappadoce, la Cilicie, la Syrie, et font trembler Antioche. Les Goths en même tems, sous la conduite d'Alaric, ayant passé le Danube, inondent les provinces entre la mer Adriatique et Constantinople. Rufin va dans leur camp négocier avec eux, et les engage à s'éloigner de cette ville. Le succès de sa négociation, quoiqu'il osât s'en faire honneur, n'étoit pas une légère preuve contre lui.

Sa négociation avec Alaric.

Déjà Stilicon avoit, par son habileté, par ses soins infatigables, et par sa réputation de grand capitaine, inspiré la paix aux barbares d'occident. Il marcha bientôt contre Alaric; il le joignit dans les plaines de la Thessalie, avec une armée nombreuse, composée des troupes d'Eugène et de celles de Théodose. Au moment de la bataille, ces dernières, qui appartenoient à Arcadius, reçoivent ordre de se détacher des autres, et de revenir à Constantinople; ordre que Rufin avoit dicté pour

Stilicon, abandonné par les troupes d'Orient.

arrêter les progrès de son rival.

Stilicon ne voulut point les retenir; il les renvoya sous la conduite de Gaïnas, officier goth, confident de ses projets de vengeance, et résolu de les exécuter. L'armée d'Orient se sépare avec douleur de celle d'Occident, Arcadius va recevoir l'hommage des troupes hors de la ville, accompagné de Rufin, qu'il devoit le même jour nommer son collègue. Gaïnas donne un signal; Rufin est massacré par les soldats en présence de l'empereur. L'eunuque Eutrope le remplace, et s'enrichit de ses dépouilles, pour devenir, comme lui, le fléau du peuple et de l'état.

Gaïnas le venge par le meurtre de Rufin.

Après la retraite de Stilicon, (car il n'avoit pu risquer la bataille, ayant perdu la moitié de son armée) Alaric tomba sur la Grèce, prit Athènes, et ruina le Péloponnèse. Quoique ce pays appartînt à l'empire d'Orient, le brave Stilicon, sans consulter Arcadius rendormi dans la mollesse, vint attaquer les Goths. Il les serra dans les forêts d'Arcadie, où il auroient dû périr, si ce général,

396. Alaric tombe sur la Grèce.

aussi voluptueux que vaillant, ne s'étoit livré à la débauche, au lieu de poursuivre ses avantages. Alaric profita de ses fautes pour lui échapper, et emporta tout son butin.

Stilicon le repousse; et Eutrope fait déclarer Stilicon ennemi de l'empire.

Eutrope, auparavant lié avec Stilicon par haine de Rufin, devenu déjà son ennemi par jalousie, le fit déclarer ennemi de l'empire, pour avoir attaqué les barbares dans la Grèce, que lui-même abandonnoit à leurs rapines. Non content de cette insulte, il eut la bassesse de traiter avec Alaric, et de lui procurer le commandement de l'Illyrie orientale, où la Grèce étoit comprise. Cet esclave insolent se rendoit également odieux et ridicule, tantôt proscrivant des têtes illustres, et accablant de vexations les malheureux, tantôt se mettant à la tête des troupes, sans vouloir ni pouvoir exécuter aucune entreprise. Il imagina de faire voyager le prince tous les ans à Ancyre, fort loin de Constantinople. Là, on passoit l'été en fêtes brillantes; après quoi Arcadius revenoit comme en triomphe dans sa capitale.

Insolence de cet eunuque.

Il amuse Arcadius pour le maîtriser.

L'eunuque l'amusoit ainsi pour le maîtriser.

Dans un de ses voyages, fut publiée une loi terrible, où l'intérêt même de l'empereur se trouve sacrifié à celui de son ministre. Quiconque aura conspiré, ou seulement formé le dessein d'une conspiration, contre la vie des conseillers du prince ou des principaux magistrats, non-seulement est condamné à mort, comme criminel de lèse-majesté, quand même le complot n'auroit pas eu d'exécution, mais ses enfans sont condamnés à une infamie et à une misère perpétuelle; ceux qui intercéderont pour eux, déclarés infames; et tous ceux qui participent au crime, soumis aux mêmes peines, eux et leurs enfans : des récompenses promises à ceux qui donneront avis du complot, dès le commencement, et l'impunité aux complices qui le découvriront. Séjan lui-même n'avoit rien conçu de pareil sous un Tibère. Le crime de lèse-majesté, ainsi étendu, perdoit beaucoup de son horreur par rapport à la personne du prince; mais Arcadius n'avoit pas

Loi tyrannique en faveur des ministres.

assez de raison pour le comprendre : il ne pensoit que d'après Eutrope.

397. Révolte en Afrique contre Honorius.

Honorius ressembloit à son frère. Le mépris qu'inspiroient ces deux princes disposoit à la révolte. En Afrique, le comte Gildon, vieux débauché, scélérat, cruel, osa secouer le joug de l'empire. Son frère Mascezil s'étant réfugié à Rome, il égorgea les enfans de ce frère, qui dès-lors fut son ennemi le plus irréconciliable. Stilicon envoya contre lui Mascezil avec une petite armée, et se proposoit d'aller lui-même finir la guerre. La première campagne la finit. Gildon fut vaincu; il s'étrangla de sa propre main. Pour toute récompense, Mascezil à son retour n'éprouva qu'une noire perfidie. Stilicon, soit par défiance ou par jalousie, le fit précipiter du haut d'un pont dans une rivière, où il se noya.

Eutrope élevé au consulat.

Ce ministre avoit du moins des talens et un courage qui sembloient couvrir ses crimes. Eutrope n'avoit que de la turpitude avec la méchanceté, et régnoit cependant,

maître de l'empereur, encensé par la cour, haï de tout le monde. Arcadius, après l'avoir décoré du titre de patrice, y ajouta celui de consul; car lorsque l'empire étoit partagé, chaque empereur nommoit un consul, l'un pour l'orient, et l'autre pour l'occident. Cet opprobre inoui du consulat excitoit une indignation muette. L'eunuque triomphoit, comme s'il eût été à l'abri des coups de la fortune. Mais il éprouva bientôt la fragilité d'une grandeur odieuse, fondée sur la bassesse même et sur le crime.

399. Tribigilde et Gaïnas liguéscontre Eutrope.

Le comte Tribigilde, officier goth, son ennemi secret, se révolte et ravage l'Asie. Gaïnas, parent du comte, d'intelligence avec lui, est envoyé pour le combattre. On envoie une autre armée sous les ordres de Léon, cardeur de laine, digne favori d'Eutrope. Tribigilde, avec trois cents hommes, surprend de nuit ce ridicule général; et secondé par Gaïnas, remporte la victoire la plus complette. Gaïnas écrit ensuite à l'empereur qu'on ne peut vaincre Tribigilde, mais qu'il offre la paix,

à condition qu'Eutrope soit livré. Il ajoute qu'on ne doit point balancer entre le salut du prince et la fortune du ministre.

L'eunuque insulte l'impératrice.

Arcadius ne sait quel parti prendre : les Goths l'effraient ; Eutrope le captive. L'eunuque poussa un jour l'impudence jusqu'à menacer l'impératrice Eudoxie de la chasser du palais. Cette altière princesse, à force de plaintes, de cris, de prières, arracha de son mari un ordre de l'arrêter. Il se réfugia dans une église. L'évêque saint Jean-Chrysostôme, entraîné par les idées du tems, qui rendoient les asyles inviolables, défendit l'entrée contre les gardes du prince ; et le prince vint conjurer les soldats de ne point violer l'asyle. Eutrope en étant sorti dans les ténèbres, prêt à s'évader, fut saisi et relégué pour toujours.

Arcadius consent à le faire arrêter.

Procédure extravagante pour le perdre.

Gaïnas vouloit sa mort ; Eudoxie la désiroit. On fit une espèce de procédure extravaganté contre l'exilé. On l'accusa d'avoir usurpé les droits de la puissance impériale, parce que, dans les fêtes de son consulat, il avoit employé les chevaux de Cappadoce,

qui ne servoient que pour l'empereur. On le condamna sur ce frivole prétexte, comme si les crimes avoient manqué; et on lui trancha la tête.

400. Gaïnas se révolte et fait la loi à Arcadius.

Délivré de ce maître impérieux, Arcadius en trouva un autre dans sa femme. Elle devint l'arbitre de l'empire, qu'elle ne méritoit pas plus de gouverner, gouvernée elle-même par des femmes et des eunuques. Gaïnas, dont la perfidie étoit visible sous quelques dehors de fidélité, se révolte bientôt ouvertement, et marche vers Constantinople. L'empereur se hâte de lui écrire, qu'il est prêt à le satisfaire, dès qu'il connoîtra ses demandes. Le général des Goths demande d'abord qu'on lui livre entre ses mains les trois premiers seigneurs de la cour. On y consent, et ils vont d'eux-mêmes se livrer. Il exige de plus que l'empereur vienne le trouver à Chalcédoine pour conclure le traité de paix. Arcadius se rend à Chalcédoine, conserve au rebelle la qualité de général, y ajoute les ornemens du consulat; et Gaïnas rentre dans Constantinople, tou-

jours disposé à la révolte. Qu'étoit-ce que l'empereur devant lui?

Il se révolte encore, parce que S. Chrysostome a refusé une église aux Goths.

Comme les barbares changeoient aisément de religion par intérêt, les Goths de l'empire avoient embrassé le christianisme. Mais étant ariens pour la plupart, les églises leur étoient fermées. Gaïnas en demande une pour lui et pour ses gens. Arcadius représente à saint Chrysostome combien il seroit dangereux de la refuser. L'intrépide évêque la refuse : les Goths prennent les armes. Gaïnas ne pouvant forcer la ville, où une partie de ses soldats avoient été massacrés, et plus de sept mille brûlés dans une église, tenta le passage de l'Hellespont devant une flotte ennemie, avec de mauvais bâteaux. Il ne réussit point, et perdit encore beaucoup de monde. Alors il se retira vers le Danube, pour chercher un asyle au-delà du fleuve. Les Huns, qui ne vouloient pas de tel voisin, l'attaquèrent : le défirent : il périt en combattant.

Fin de Gaïnas.

Sinésius; évêque philosophe.

Quelques années auparavant, Sinésius depuis évêque de Ptolémaïs, député à l'empereur par sa

province, lui avoit en vain représenté les devoirs du trône, les abus et les désordres de la cour, le danger surtout auquel on s'exposoit en élevant aux honneurs les ennemis naturels de l'empire. Ce prélat doit être distingué parmi les personnages de son siècle. Né d'un sang illustre, voué par goût à l'étude de la philosophie, il n'étoit pas seulement baptisé, lorsque le peuple de Ptolémaïs le demanda pour son évêque. On voit dans une de ses lettres les raisons qui l'éloignoient d'une telle place. Il dit que ses principes de philosophie ne s'accordoient point avec la doctrine chrétienne; et qu'il est bien éloigné de convenir des opinions du vulgaire. Sans doute, selon la remarque de Fleury, les évêques s'assurèrent de sa docilité et de sa foi dans les points essentiels. Il fut ordonné en 410. Sa conduite fut toujours également digne d'un sage évêque et d'un excellent citoyen.

CHAPITRE II.

Alaric en Italie. — La Gaule ravagée, et l'Espagne conquise par les Vandales, etc.

401. Alaric, roi des Visigoths, menace Rome.

ALARIC, plus grand capitaine que Gaïnas, n'avoit pas été long-tems paisible dans l'Illyrie, où il commandoit. Proclamé roi des Visigoths par ses troupes mécontentes des Romains, il méditoit de pénétrer en Italie et de s'emparer de Rome. Après une première tentative infructueuse, il passa les Alpes, tandis que les légions étoient occupées en Rhétie contre les Germains. Déjà la Vénétie, la Ligurie même, étoient en proie aux ennemis. Rome trembloit. Stilicon en répara les murs. Il rassura Honorius, qui vouloit quitter Milan et se retirer dans la Gaule. Il assembla des troupes, trompa Alaric en lui promettant au nom de l'empereur un établissement au-delà des Alpes, et l'attaqua brus-

Stilicon le trompe deux fois, et ne peut le vaincre

quement à Pollentia, (aujourd'hui bourg du Piémont.) Le roi visigoth se défendit avec tant d'habileté et de courage, que la victoire fut indécise. Sur la foi d'un nouveau traité, il avoit repris le chemin des Alpes Juliennes. Une nouvelle perfidie de Stilicon l'exposa au danger de périr, mais ne put le vaincre. Abandonné de ses soldats que la faim et la séduction firent déserter, il retourna en Illyrie, détestant la trahison des Romains, et respirant la vengeance.

Honorius transfère sa cour à Ravenne

C'est alors que le timide Honorius transfera sa cour à Ravenne, ville très-forte, d'où l'on pouvoit aisément gagner l'Epire. Elle devint la capitale de l'occident. Autrefois Maximien s'étoit fixé à Milan, pour être à portée de secourir ses provinces. Honorius ne pensoit qu'à la sureté de sa personne. Milan et Rome lui envoyèrent d'inutiles députations, pour obtenir la préférence sur Ravenne.

405. Desseins ambitieux

Les barbares ayant trouvé la route de l'Italie, l'empire n'ayant presque plus à leur opposer que

de Stilicon. des troupes mercenaires, parmi lesquelles se trouvoient une foule de barbares disposés à le trahir; la discipline étant détruite dans les armées, ainsi que les sentimens d'honneur et de patriotisme dans les ames, on devoit s'attendre à voir les désastres renaître les uns des autres. La politique ambitieuse de Stilicon contribua aux malheurs publics. Il espéroit le diadême; du moins pour son fils Euchérius, cousin des deux empereurs; et la stérilité de la femme d'Honorius fortifioit ses espérances. Pour arriver à son but, il vouloit d'une part affoiblir l'empire d'Occident; de l'autre, troubler plus que jamais celui d'Orient. Voilà ce que disent les historiens, dont les conjectures se prennent quelquefois pour des vérités certaines. Alaric, selon eux, lui parut un instrument nécessaire : il le gagna par ses offres; il s'unit à lui dans la vue de conquérir l'Illyrie orientale, comme appartenante à Honorius. Une irruption imprevue de Goths suspendit l'exécution de ce dessein.

Radagaise, leur chef, à la tête

de deux cents mille hommes, passa le Danube, et se jetta sur l'Italie. La superstition avoit tellement dépravé les cœurs, que les Romains attachés à l'idolâtrie se félicitèrent de cette attaque. Persuadés que les dieux alloient venger leurs autels, ils insultèrent au christianisme, qu'ils appeloient *la ruine des états, et le fléau de l'univers.* Leurs espérances furent heureusement trompées. Radagaise assiégeoit Florence, mais sans précaution, sans art militaire. Stilicon, renforcé par les Huns et par un capitaine Goth, l'attaqua, le vainquit, le fit prisonnier, et le condamna à être décapité. De cette multitude d'ennemis, il n'échappa que douze mille hommes. La faim et les maladies en tuèrent plus que le fer.

Invasion de Radagaise en Italie.

Les païens s'en réjouissent; mais Stilicon défait les Goths.

A peine l'Italie étoit délivrée, qu'une fameuse irruption de barbares, Alains, Vandales, Suèves, accabla la puissance romaine dans la Gaule. S'il est vrai, comme on le raconte sans vraisemblance, que Stilicon les avoit invités à une pareille entreprise, il n'avoit pas imaginé qu'elle pût être si promp-

406. La Gaule inondée de barbares.

te, et qu'elle s'exécuteroit avant la conquête de l'Illyrie, projetée avec Alaric. Etrange moyen pour regner, que de livrer l'état à la fureur de ses ennemis!

Vandales. Les Vandales, Goths d'origine, devenus en quelque sorte Germains par leur mêlange avec les anciens Viniles, avoient communiqué leur nom à plusieurs peuples de Germanie; car on le donnoit aux Bourguignons, aux Ruges, aux Hérules, aux Lombards, aux Angles ou Anglais, aux Thuringiens, etc. Ceux dont nous parlerons ici habitoient dans la Pannonie, sous les lois de l'empire. Stilicon étoit né parmi eux.

Suèves. Les Suèves, d'une nation nomade, avoient anciennement occupé tout le pays entre l'Elbe, la Vistule, le Danube et la mer Baltique. Divisés en plusieurs hordes sur la surface de la Germanie, ceux qui conservoient le nom de Suèves, du tems d'Auguste, habitoient à la droite du Rhin; ils furent contraints de se retirer dans la Bohême, dont une partie leur fut enlevée par les Vandales.

Alains. Nous avons déjà parlé des Alains. Ils

Ils erroient le long du Danube, depuis que les Huns les avoient chassés des bords du Tanaïs. Ils avoient servi utilement Théodose et Stilicon ; mais en vendant leurs services, ils avoient appris à vaincre, et à dépouiller ceux qu'ils servoient sans attachement.

Ces peuples ne trouvent point de résistance, et sont suivis des allemands et des Bourguignons.

Ces trois peuples, auxquels se joignirent dans la route des Huns, des Sarmates, etc. passèrent le Rhin près de Mayence. Ne trouvant aucune garnison romaine, ils se répandirent comme un torrent de toutes parts, jusqu'aux Pyrénées. Les Allemands et Bourguignons suivirent leurs traces ; et s'établirent, ceux-là, sur les bords du Rhin, depuis Bâle, jusqu'à Mayence ; ceux-ci, dans l'Helvétie, ensuite dans le pays des Séquanois et des Eduens. La Gaule fut toute jonchée de cadavres. Les troupes de la Grande-Bretagne, effrayées de ce déluge d'ennemis, sans espérance de secours, firent empereur un simple soldat, nommé Constantin, qui fut reconnu en Gaule, dont le fils Constant se rendit maître de l'Espagne, et

Un soldat nommé Constantin ; est proclamé empereur.

qu'Honorius se vit forcé de recevoir pour collègue.

408. Alaric repasse en Italie.

Au même tems Alaric, ennuyé d'attendre Stilicon depuis trois ans pour la conquête de l'Illyrie, s'avance vers l'Italie avec son armée. Il demande une somme en dédommagement de son voyage et de ses préparatifs. L'empereur étoit à Rome. On délibère dans le sénat sur le parti que l'on doit prendre. La plupart proposent la guerre. Stilicon fait decider qu'on donnera quatre mille livres pesant d'or. Un sénateur s'écrie, comme autrefois Cicéron : *Ce n'est point ici un traité de paix ; mais un contrat de servitude.* Le ministre soutenoit qu'Alaric ne demandoit rien que de juste, ayant demeuré trois ans en Epire pour le service d'Honorius. Un homme qui devoit sa fortune à Stilicon, saisit alors l'occasion de le perdre.

Olympius conjure la ruine de Stilicon.

Olympius, c'est le nom de ce courtisan, représenté par les païens comme un hypocrite, et par des chrétiens comme un sujet fidèle et vertueux, persuade à l'empereur que le ministre veut usurper le diadême; qu'il est l'auteur de

l'invasion des barbares; que son fils, élevé dans le paganisme, est l'espérance des païens, et que déjà on frappe des médailles qui porteront l'empreinte du père et du fils. L'accusateur, se défiant de la foiblesse du prince, trouve moyen de le forcer à un coup d'éclat. Il gagne ses troupes, rassemblées à Pavie; il leur inspire ses sentimens; et dans une émeute militaire, il fait massacrer tous les amis du ministre. Les soldats mirent la ville au pillage, sans respect pour Honorius, qui tâche en vain de les calmer.

Stilicon étoit à Ravenne. Il se réfugie dans une église, sachant qu'Olympius a envoyé de la part de l'empereur un ordre de le saisir. Les officiers vont le trouver, et lui jurent qu'on n'en veut point à sa vie. Sur cette assurance, il se livre entre leurs mains. Aussitôt on produit un second ordre, par lequel il est condamné à mort, comme traître au prince et à la patrie; et on lui tranche la tête. Son fils subit le même sort. Ceux de ses principaux amis qui vivoient encore, un secrétaire d'é-

Stilicon arrêté et exécuté.

tat, un capitaine des gardes, sont mis à la question, les tourmens ne leur arrachent aucun aveu.

Conduite odieuse d'Olympius.

Enrichi de la dépouille de Stilicon. Olympius gouverna comme lui en maître absolu, et disposa de tout en faveur de ses créatures. En supposant même Stilicon coupable, on ne peut s'empêcher d'appercevoir dans la conduite d'Olympius, le caractère d'un méchant homme.

Massacre et révolte

Les soldats romains, pour comble d'inhumanité, massacrèrent les femmes et les enfans des barbares, attachés à l'ancien ministre. Ceux-ci, au nombre de trente mille, transportés d'indignation et de colère, coururent au camp d'Alaric, pour se ranger sous ses drapeaux.

Olympius zélé pour l'église.

Puisque Olympius a été loué par Symmaque, on ne doit pas être étonné des louanges, que lui prodiguent saint Augustin et d'autres auteurs ecclésiastiques. Ceux-ci trouvoient un assez grand motif d'éloges, dans les lois qu'il publia en faveur de l'église et du clergé; car les lois d'Honorius étoient celles de ses ministres. Tout

plaideur fut autorisé à porter sa cause devant l'évêque, dont la sentence devoit être sans appel; les officiers de la justice séculière eurent ordre de la faire exécuter. (Les tribunaux étoient anéantis par cette loi, si on l'avoit maintenue.) Saint-Augustin s'étant plaint à Olympius des violences que commettoient les païens et les hérétiques, on les déclara exclus de toutes les charges; on ordonna que les catholiques fussent mis en possession de toutes les églises; on abolit toutes les solennités païennes; on chargea les évêques de veiller à l'exécution de ces ordres, et les officiers publics de seconder les évêques, sous peine de vingt livres d'or d'amende. On condamna enfin à mort quiconque troubleroit avec violence l'exercice de la religion catholique; et à l'exil, quiconque contrediroit publiquement ses dogmes. C'étoit le moyen de s'attacher le bon parti, mais de rendre furieux les autres, qu'il importoit de ménager.

Lois en faveur de la juridiction épiscopale, et contre les païens et les hérétiques.

L'empereur fut obligé en 409 de révoquer la loi qui excluoit des

Il fallut révoquer celle qui

exclusoit des charges les païens.

charges les païens. Généride, barbare de naissance, païen, honnête homme, et brave officier, s'étoit retiré du service plutôt que de trahir sa religion. *La loi n'est pas faite pour vous*, lui dit Honorius; comme si les lois ne devoient pas être pour tout le monde. Généride refusa constamment la qualité de général, jusqu'à ce que cette loi fût révoquée.

Alaric à qui l'on a manqué de parole, revient en Italie.

Après la mort de Stilicon, Alaric prévit bien qu'on lui refuseroit la somme promise. Il l'envoya demander, pour paroître aussi juste que les Romains se montroient perfides. L'empereur méprisa la demande. Olympius nomma des généraux incapables, tels que lui, sans pourvoir à rien, sans rassembler des troupes suffisantes. Le roi Goth part du Norique (dans les cercles de Bavière et d'Autriche), où il attendoit, traverse l'Italie avec la vitesse d'un voyageur qui ne rencontre aucun obstacle, et arrive aux portes de Rome. Tel étoit la barbarie des Romains, que le sénat fit alors étrangler Sérène, veuve de Stilicon et la nièce de Théo-

dose, princesse qu'Honorius avoit long-tems honorée comme sa mère, et qu'on soupçonnoit injustement de s'entendre avec Alaric.

Il réduit Rome à l'extrémité, et impose des conditions de paix.

Cet habile et brave conquérant, maître du Tibre, affama bientôt la ville, et la réduisit à l'extrémité. En vain attendoit-on du secours : Ravenne sembloit être à une distance infinie. On envoie enfin une députation à l'ennemi. On offre de se rendre, pourvu qu'il n'impose pas de conditions honteuses, autrement, disent les députés, le peuple romain ne demande qu'une bataille. Cette fanfaronnade fait rire Alaric, qui de son côté demande toutes les richesses de Rome. *Que laissez-vous donc aux habitans*, répliquent les députés? Il répond fièrement, *la vie*. On convint que Rome lui donneroit cinq mille livres d'or, trente mille d'argent, et les enfans des principaux citoyens pour otages. A cette condition, ratifiée par l'empereur, il se retira.

Trait particulier de ce grand homme.

Le roi Goth n'étoit barbare que de nom. Quelques-uns de ses soldats ayant enlevé un convoi de

vivres, il les punit sévérement, et fit rendre le convoi; action de justice plus humiliante peut-être pour les Romains que sa victoire. Nous les verrons encore perfides à son égard, et traités selon leur mérite.

409. La Grande-Bretagne abandonnée.

Le nom de Constantin, qui avoit paru de bon augure, quand les troupes de la Grande-Bretagne élurent empereur le soldat dont nous avons parlé, étoit un foible obstacle aux progrès de ce peuple de brigands, répandus dans toute la Gaule. On fut obligé d'abandonner la Grande-Bretagne, toujours désolée par les Pictes et les Ecossois. On écrivit aux Bretons de se défendre eux-mêmes. Ils recouvrèrent ainsi leur liberté, mais en perdant une protection nécessaire.

Les Armoriques secouent le joug.

Les Armoriques, habitans des côtes entre la Seine et la Loire, voulant être libres à leur exemple, chassèrent les Romains et se gouvernèrent en république. Ces pertes n'égaloient pas celle de l'Espagne qui les suivit de près.

L'Espagne conquise par les barbares.

Constant, fils de l'usurpateur Constantin, y étoit alors en guerre avec Géronce, le meilleur de ses

généraux ; ainsi la fureur des guerres civiles se joignoit à tant d'affreuses calamités. Les Alains, les Suèves et les Vandales, profitant de la division des Romains, franchirent les Pyrénées, et mirent toute l'Espagne à feu et à sang. L'imagination ne pourroit tracer le tableau des horreurs qu'on y éprouva une année entière. La famine et la peste se joignirent aux massacres. Les hommes se dévoroient les uns les autres. Une mère rôtit et mangea ses quatre enfans; exemple unique dans toute l'histoire. Enfin, les barbares partagent entre eux leur conquête, et s'y établissent.

Ces conquérans s'humanisent.

On les voit s'humaniser, dès qu'ils possèdent tranquillement. Ils cultivent les terres; ils traitent les habitans avec douceur; ils fournissent des secours à ceux qui veulent se retirer; ils gardent inviolablement leur parole. Leur réputation de justice ramène la plupart des fugitifs dans cette fertile contrée, que le despotisme opprimoit auparavant. L'Espagne devient presque heureuse sous ses nouveaux maîtres, regardés d'a-

bord comme des monstres féroces. On les a tous confondus sous le nom de Vandales; on a même quelquefois donné ce nom aux Sarrasins. Comme Géronce avoit facilité leur entreprise, ils laissèrent aux Romains le pays en-deçà de l'Ebre, ce qu'on appèle la nouvelle Castille depuis Tolède, et les royaumes d'Aragon et de Valence jusqu'à l'ancienne Sagonte.

Ils laissent aux Romains quelques provinces

CHAPITRE III.

Alaric à Rome, etc. — Fin du règne d'Arcadius.

409 On viole le traité conclu avec Alaric.

En perdant de vastes provinces, et se voyant menacé de tout perdre, l'imbécille Honorius ne devenoit ni plus clairvoyant ni plus sage. Alaric, campé en Toscane, attend l'exécution du traité conclu avec lui pour sauver Rome. La cour ose lui manquer de parole. Olympius ne pense qu'à se maintenir, en ruinant ceux qu'il hait ou qu'il soupçonne. L'indigne ministre est renversé à son tour par une intrigue d'eunuques. Jovius,

son successeur, n'étoit qu'un brouillon et un traître sans génie. Ce Jovius entame une négociation avec Alaric; il ne réussit point faute de prudence; et de peur d'être soupçonné de trahison, il jure sur la vie de l'empereur; il fait jurer pareillement tous les officiers, l'empereur lui-même, de ne jamais consentir à un accommodement avec les Goths. Des propositions équitables d'Alaric sont ensuite rejetées sous ce prétexte extravagant, que si l'on eût juré par le nom de Dieu, on pourroit espérer qu'il pardonneroit un parjure; mais qu'ayant juré par la vie du prince, violer le serment seroit exposer la vie du prince. Quand de pareils motifs décident les grandes affaires d'état, l'état doit périr, puisque c'est la folie qui gouverne.

Olympius supplanté par Jovius.

Ridicule raison pour ne point s'accommoder avec les Goths.

Bientôt Alaric se présente aux portes de Rome, oblige les Romains de se détacher d'Honorius; leur donne pour empereur Attale, préfet de la ville, homme dont il ne craignoit rien. Attale, aussi présomptueux que foible, s'approche de Ravenne, accompagné

Alaric fait Attale empereur, et le dépose.

du roi Goth. Honorius tremble, et lui propose un partage de l'empire. Il répond, qu'il veut tout avoir. Ensuite il fait des fautes si grossières, qu'Alaric perdant patience le dépouille du diadême, et renoue la négociation avec Honorius. L'imprudence d'Attale avoit fait manquer la conquête de l'Afrique, où il n'envoya que peu de troupes, comptant réussir par trahison. Rome n'ayant point reçu les blés de cette province, la famine fut si affreuse, que le peuple, dans les jeux du cirque, s'écria, transporté de fureur : *Qu'on mette en vente la chair humaine, et qu'on en taxe le prix.*

410. Il prend Rome, après avoir essuyé encore une perfidie.

Cette ville infortunée se croyoit hors du péril, quand une nouvelle perfidie attira sur elle de plus grands malheurs. Honorius, moins scrupuleux sur son serment, traitoit enfin avec Alaric. Mais Sarus, capitaine Goth, ennemi de ce roi et attaché à l'empereur, rompit toute négociation, en attaquant les Goths, tandis que les conférences étoient ouvertes. Il en tua une grand nombre. Alaric fu-

rieux assiège Rome pour la troisième fois, y entre, la livre au pillage. Son cœur généreux avoit toujours craint d'en venir à cette cruelle extrémité. Les soldats eurent ordre d'épargner le sang, de respecter l'honneur des femmes, de ne point brûler les édifices consacrés à la religion. Deux vastes églises furent désignées comme un asyle inviolable. Son humanité.

Il étoit impossible, en pareille circonstance, de contenir les fureurs de la soldatesque. Les rues et les maisons furent inondées de sang; les flammes firent même de grands ravages. Mais les églises et les édifices publics furent épargnés; et Alaric sauva un grand nombre de Romains. Aucun sénateur connu ne perdit la vie. Des contemporains assurent que dans l'irruption des Gaulois, dans les anciennes guerres civiles, et dans l'incendie même du tems de Néron, la ville avoit incomparablement plus souffert. Elle se repeupla bientôt, sans pouvoir néanmoins réparer une perte si considérable. Son enceinte, qui étoit de vingt et un milles, conserva toujours de tris- Malheurs de la ville.

tes monumens de la destruction et du massacre.

Saint Augustin et d'autres attribuent ses calamités à la vengeance divine.

Pour réfuter les païens, dont les injustes préjugés attribuoient ces malheurs au christianisme, saint Augustin écrivit son livre *de la cité de Dieu*, et Orose, disciple d'Augustin, composa une histoire universelle. L'un et l'autre représentent les calamités humaines comme la punition des crimes. Salvien, plus éloquent, suivit la même route. Quelque pieuse que soit leur idée, quelque utile impression qu'elle puisse faire sur les ames; cependant, puisque le crime prospère souvent ici-bas, et que les plus vertueux sont trop souvent les victimes des méchans; puisque la justice divine s'exerce dans une autre vie, il importe surtout d'examiner les causes morales et physiques des événemens naturels. L'action de la cause première est invisible : celle des causes secondes est à portée de nos recherches. C'est en les observant, que se forment la prudence et la politique. Rome sera toujours un grand spectacle, où l'on peut voir l'influence nécessaire des vices, des

Mais il importe d'en chercher les causes naturelles.

passions, des erreurs, d'un mauvais gouvernement, d'une grandeur excessive; en un mot, de tout ce qui peut concourir au malheur des particuliers et à la ruine des empires.

Les citoyens fugitifs se retirèrent en grand nombre à Carthage. Leur premier soin fut de courir au théâtre, et d'y prendre parti dans les factions des spectateurs. Voilà ce qu'étoient les Romains: faut-il donc s'étonner de leur foiblesse et de leurs désastres? Romains à Carthage.

Si Alaric avoit voulu prendre Ravenne et régner en Italie, il le pouvoit, sans doute. On conjecture qu'il préféroit l'Afrique, dont une victoire lui eut assuré la possession. Il alloit auparavant piller la Sicile. Une partie de ses troupes étoit embarquée; sa flotte fut détruite à ses yeux par une tempête. Pénétré de chagrin, il délibéroit à Cosence sur les moyens de réparer ce malheur; mais il y mourut, laissant pour son successeur Ataulfe, son beau-frère, et le compagnon de ses exploits. Mort d'Alaric.

Les Goths avoient une coutume singulière fondée apparemment sur Comment les Goths

l'enterrèrent. quelque superstition : ils cachoient la sépulture de leurs grands hommes, que d'autres peuples décorent de superbes monumens. Ils détournèrent le cours d'une petite rivière, et dans son lit creusèrent une fosse, où le corps d'Alaric fut déposé avec de riches dépouilles. Ensuite on rendit aux eaux leur cours naturel, et l'on égorgea les prisonniers qui avoient fait ce travail.

Plusieurs ambitieux prennent la pourpre dans la Gaule, et périssent. Une multitude d'événemens rapides se présentent ici, dont les circonstances intéressent peu. Géronce, établi en Espagne, vient attaquer Constantin en Gaule. Il surprend à Vienne Constant, fils de cet usurpateur; il lui fait couper la tête : il assiège le père dans Arles. Mais Constantius, le seul général d'Honorius qui n'eût pas été choisi parmi les barbares, met en fuite Géronce. Celui-ci se tue de sa propre main. Maxime, qu'il avoit orné de la pourpre est tué bientôt après. Constantius force la ville d'Arles. Constantin se réfugie dans une église, où il est ordonné prêtre : on lui promet la vie avec serment, au nom de l'em-

pereur. L'empereur désavoue ce serment, et le condamne à mort, lui et son fils. Jovien, illustre Gaulois, qui prit ensuite la pourpre, fut décapité comme les autres. Hercalien tenta la même fortune, fut vaincu, subi le supplice à son tour. Ces exemples tragiques n'arrêtoient pas l'ambition, et ne raffermissoient pas le trône.

Ataulfe épouse Placidie.

Ataulfe, digne successeur d'Alaric, généreux, ami de la paix, ne désiroit qu'un établissement dans l'empire, et la main de Placidie, sœur d'Honorius, qu'Alaric avoit emmenée captive. Ayant traité avec ce prince, et ayant été trompé selon la coutume, il ravage la Gaule. Il prend Narbonne et Toulouse; il obtient par ses bonnes qualités le consentement de la princesse; et il l'épouse. On lui cède enfin un pays en-deçà de l'Ebre, à condition de ne point avoir de vaisseau, ni faire de commerce avec l'étranger. Il se contente d'un si médiocre établissement, qu'il auroit pu rendre meilleur par les armes. A peine établi, il est assassiné par un de ses écuyers; il meurt en recomman-

Honorius lui cède un pays en Espagne.

dant à son frère de rendre Placidie à l'empereur, et d'entretenir la concorde entre les deux nations. Honorius céda vers le même tems aux Bourguignons une partie de leurs conquêtes dans la Gaule.

Jugement d'un comte contre les donatistes.

Pendant ces vicissitudes, les donatistes, toujours fougueux et obstinés, remplissoient l'Afrique de troubles. L'empereur publia de nouveaux édits contre eux, et déclara coupables de crime capital quiconque voudroit altérer la foi. Les évêques catholiques ayant proposé une conférence, comme un moyen de conciliation, il chargea le comte Marcellin d'y présider, de prononcer même un jugement définitif, après avoir entendu les raisons de part et d'autre. Marcellin prononça en faveur des catholiques, déclara les donatistes auteurs du schisme, et les soumit aux peines portées par les lois. Leurs violences ne firent qu'augmenter.

Les clercs exempts des tribunaux séculiers.

A l'occasion d'un soulèvement du peuple d'Arles contre l'évêque, Honorius, par une loi célèbre, déclara que tous les clercs sans exception ne pourroient être accusés

que devant l'évêque, et que les accusateurs seroient notés d'infamie, s'ils manquoient de preuves. Nous verrons de grands abus naître de ces immunités. En y mettant les restrictions convenables, on auroit pu prévenir le mal. Mais on ne prévoyoit rien ; et l'ordre civil et la puissance souveraine, tout tomboit en décadence.

Ignorance parmi les chrétiens.

Comme la religion influe tous les jours d'avantage sur l'état civil et politique des peuples, on doit remarquer un canon du concile de Carthage, tenu en 398, qui défend aux évêques de lire les livres des païens, et même ceux des hérétiques sans nécessité. C'est une des plus fortes preuves du progrès de l'ignorance. Il y avoit si peu de tems que l'empereur Julien avoit employé, pour la ruine du christianisme, la défense d'élever les chrétiens dans l'étude des lettres profanes ! Et les évêques en particulier n'étoient-ils pas obligés de savoir ce qu'ils étoient obligés de refuter ? De l'ignorance naissoient tous les jours de nouvelles pratiques, beaucoup plus dangereuses qu'édifiantes. Saint

Augustin, dans une lettre à Januarius, se plaint qu'on néglige les préceptes des livres divins, et que tout soit plein d'instructions humaines; il décide qu'on doit retrancher ces pratiques dont on ne voit pas de raison, qui ne sont ni contenues dans l'écriture, ni ordonnées par les conciles, ni confirmées par l'usage universel, et qui changent en servitude la religion que Dieu a voulu rendre libre. Nulle maxime de sagesse n'a été moins suivie. Aussi les progrès de la superstition abrutiront-ils bientôt le genre humain.

En Orient exil de St. Jean-Chrysostôme.

Les affaires d'Orient, que nous avons laissées à l'écart, afin d'éviter la confusion, n'offrent jusqu'ici que des objets tristes, soit pour l'église, soit pour l'état. Deux exils de saint Jean-Chrysostome, évêque de Constantinople, l'homme le plus éloquent, et l'un des plus vertueux de son siècle, occasionnèrent des mouvemens séditieux dans cette ville. Le prélat vouloit réformer les mœurs du clergé, des moines, du peuple et de la cour. Il se fit par-là beaucoup d'ennemis de tous les ordres.

L'impératrice Eudoxie gouvernoit l'imbécille Arcadius; femme impérieuse et vindicative. On accusa Chrysostôme de la désigner dans ses discours sous le nom de Jézabel. Eudoxie l'ayant fait condamner par un conciliabule, l'empereur le bannit. Les cris du peuple obligèrent de le rappeler; et son zèle s'anima plus que jamais. Il s'étoit plaint des jeux et des danses, par lesquels on avoit célébré la dédicace d'une statue d'Eudoxie, et qui avoit troublé indécemment l'office divin. L'impératrice lui en témoigna son ressentiment. Alors oubliant la majesté impériale, et ne pensant qu'à l'abus que l'on en faisoit, il commença un sermon par ces paroles : *Voici encore Hérodiade en furie; elle danse encore; elle demande encore la tête de Jean.* Un second exil suivit de près. Chrysostôme y passa trois ans, et mourut en 407. Eudoxie étoit morte en 404. Arcadius mourut en 408, laissant l'empire à Théodose le jeune, son fils, âgé de sept ans.

Le saint invective contre l'impératrice Eudoxie.

Mort d'Arcadius.

Sentences en latin et en grec.

Il avoit abrogé une ancienne loi, qui ordonnoit aux juges de prononcer leurs sentences en latin; langue inconnue dans la plus grande partie de l'Orient; il permit de prononcer en grec ou en latin. Le grec devoit être préféré, comme la langue du pays.

THÉODOSE II en Orient; HONORIUS en Occident.

Sous un empereur enfant, tel que Théodose, tout étoit à craindre, et les ennemis du dehors, et les dissentions civiles, et les manèges de cour. Mais Anthémius, préfet du prétoire, qui prit les rênes de l'état, sous Théodose le jeune, possédoit toutes les qualités d'un ministre habile et courageux. S'il ne put pas étouffer les intrigues des eunuques dont le prince fut obsédé, du moins il réprima beaucoup d'abus. Il contint les ennemis de l'empire. Isdegerd, roi de Perse, se déclara le protecteur de Théodose. (Une fable absurde l'en a supposé le tuteur.) Uldès, roi des Huns, fit des courses jusques dans la Thrace, exigeant pour se retirer qu'on lui payât le tribut qu'il imposeroit. On l'attaqua, et il disparut. La Cyrénaïque, contrée de la Libye, en proie aux incursions

402. Anthémius sage ministre de Théodose le jeune.

Ennemis du dehors réprimés.

des barbares Austuriens, et encore plus aux vexations des gouverneurs avides, que les eunuques plaçoient et protégeoient, recouvra enfin la tranquillité, par le zèle surtout du sage Synésius.

Loi sur les biens confisqués aux hérétiques.

Anthémius reconstruisit les murs de Constantinople, dont l'enceinte étoit devenue trop petite. On ne pouvoit pas diminuer, sans doute, l'immense multitude des habitans, source d'une infinité de maux pour l'empire. En maintenant les lois contre les hérétiques, il tâcha d'en prévenir les abus. Leurs biens étoient dévolus au fisc, faute d'héritiers naturels; il fit défendre aux catholiques de profiter de la confiscation, même en vertu d'une donation du prince, qui seroit regardée comme subreptice. C'est que la dépouille des hérétiques excitoit la cupidité de leurs adversaires, et multiplioit sans doute les accusations d'hérésie.

414. Pulchérie gouverne.

On ne parle plus d'Anthémius, depuis que Pulchérie se trouve à la tête du gouvernement. Cette princesse, sœur de Théodose II, déclarée auguste, n'ayant encore que quinze ans, se chargea du poid

poid des affaires, et gouverna comme si elle avoit eu une longue expérience. L'éducation de son frère fut le principal objet de ses soins. Après avoir éloigné l'eunuque Antiochus, précepteur intriguant et avide, elle s'efforça d'inspirer au jeune prince la piété, la vertu, l'amour du travail, les sentimens qui conviennent aux souverains.

Théodose profite peu de son éducation

Mais Théodose n'avoit qu'un esprit foible, une ame lâche, incapable de se porter aux grandes choses. Il ne fut qu'un dévot sans passions, et qu'un mauvais théologien. Son palais devint un espèce de monastère, où dès la pointe du jour il chantoit l'office avec sa sœur. Peut-être Pulchérie ne connut point assez elle-même que la piété, sur le trône, doit être moins chargée de pratiques, plus laborieuse que dans le cloître; qu'elle doit donner l'exemple du culte aux sujets, et sans perdre le tems destiné à remplir les fonctions publiques, et sans que la majesté se dégrade par une dévotion mal entendue.

Le trait suivant prouve bien que

L'excommunication d'un moine le fait trembler.

Théodose étoit plus superstitieux que religieux. Un moine choqué de ce qu'il lui refusoit quelque grace, osa lui dire en se retirant : *Je vous excommunie*. L'empereur, tremblant de ce ridicule anathême, protesta de ne point manger qu'il n'en eût été absous. Il conjura un évêque de lui obtenir cette faveur ; et malgré les représentations de l'évêque, il s'abstint de toute nourriture jusqu'à ce que le moine insolent lui eût donné l'absolution.

Il se livre aveuglément aux eunuques.

Pulchérie ne put jamais vaincre l'ascendant que les valets de cour prenoient sur son frère. Des eunuques faisoient les lois et les ordonnances. Il les signoit sans les lire, et soutenoit à sa sœur qu'il lisoit tout. Pour lui dessiller les yeux, elle lui présenta un écrit à signer ; c'étoit un acte par lequel il livroit sa femme en esclavage. Il signa comme à l'ordinaire, sans examen. Pulchérie eut beau l'avertir ; cette expérience l'humilia, mais ne le corrigea point. On peut predire que son règne, de quarante-deux ans, sera un long tissu

de fautes, et ne produira rien de glorieux.

Des lois sévères en faveur de la religion exclurent les païens de toute charge; condamnèrent à la perte de leurs biens et à l'exil, ceux qu'on surprendroit faisant des sacrifices; et ordonnèrent de détruire ou de changer en églises les temples et les autres lieux consacrés à l'idolâtrie, avec peine de mort pour quiconque s'y opposeroit. 415. Lois en faveur du christianisme.

Les idolâtres, réduits en Orient à un petit nombre, pouvoient être accablés plus aisément qu'autrefois. Mais les chrétiens d'Alexandrie se rendirent odieux par une des plus furieuses séditions, qui ait agité cette ville turbulente. Les Juifs y formoient contre eux un parti considérable. On prit querelle pour un danseur; car la passion des spectacles produisoit souvent des disputes aussi meurtrières que frivoles. Cette querelle fut suivie d'un complot des Juifs. Sédition d'Alexandrie.

Saint Cyrille, évêque d'Alexandrie, prélat dont la sainteté se trouvoit jointe à un caractère im- Saint-Cyrille attaque les

Juifs et les chasse.

pétueux, et qui, avec des intentions droites; pouvoit passer les bornes du zèle, attaqua les synagogues et chassa les Juifs. Leurs biens furent pillés; plusieurs périrent dans le tumulte *. Les moines du voisinage, habitans des montagnes de Nitrie, étoient des séditieux qui, sous l'évêque Théophile prédécesseur et oncle de Cyrille, avoient commis toutes sortes de violences. Ils viennent au nombre de cinq cents se signaler de nouveau, ils insultent dans les rues le préfet Oreste, brouillé avec l'évêque; un d'eux le blesse même d'un coup de pierre. Ammonius (c'est le nom de ce moine) saisi, traîné devant le préfet, est mis à la torture et y rend l'ame. Cyrille prononce son éloge et lui donne le titre de martyr. Le peuple, qu'on venoit de voir défendre Oreste contre les moines, se joint alors à l'évêque par légéreté ou par fanatisme.

Cinq cent moines lui prêtent mainforte

La fameuse Hypa-

Une atrocité exécrable mit le comble aux horreurs de la sédi-

* Voyez l'*Hist. du Bas-empire.*

tion. Hypatie, fille du géomètre Théon, plus savante que son père, donnoit des leçons publiques de philosophie avec le plus grand succès. Elle étoit respectable par la pureté de ses mœurs, jointe à une rare beauté et à tous les genres de mérite, mais parce qu'elle étoit païenne, et qu'elle avoit la confiance des magistrats, on la soupçonnoit d'agir contre saint Cyrille. Elle devint un objet d'exécration pour ce peuple fanatique. Des furieux, ayant un clerc à leur tête, la saisissent en pleine rue, la traînent dans une église, la dépouillent, la déchirent de coups, la mettent en pièces, et vont brûler publiquement ses membres.

tie, mise en pièces par les chrétiens.

Théodose, touché de cette barbarie, vouloit en tirer vengeance. On acheta la protection des eunuques, et le crime fut impuni. On publia une loi impuissante, pour contenir des clercs audacieux d'Alexandrie, appelés *parabolans*, c'est-à-dire, *qui affrontent les périls*. C'est le seul remède que nous voyons avoir été appliqué au désordre.

Ce crime reste impuni.

Le mariage de l'empereur avec

Mariage de Théodose avec Athénaïs.

la célèbre Athénaïs (421), fait un contraste frappant avec le meurtre d'Hypatie. Léonce, sophiste d'Athènes, père d'Athénaïs, l'avoit déshéritée en faveur de ses autres enfans, parce que, disoit-il dans un testament bizarre, *son mérite, qui l'élevoit au-dessus de son sexe, étoit pour elle une assez grande ressource.* Elle vint à Constantinople demander justice. Ses graces, son esprit, ses mœurs, enchantèrent Pulchérie et Théodose. Le prince l'épousa. Païenne comme son père, elle se fit baptiser; son nom fut changé en celui d'Eudoxie. Elle cultiva toujours les lettres. Photius vante beaucoup ses poëmes sur des matières de religion.

Le zèle imprudent d'Abdas excite une persécution et une guerre en Perse.

Peu après ce mariage, une persécution violente que les chrétiens essuyoient en Perse, rallume la guerre entre les deux nations, si long-tems ennemies. Abdas, évêque du pays, avoit brûlé un temple de Perse, et avoit refusé de le rebâtir malgré les ordres du roi, qui laissoit aux chrétiens l'exercice de leur religion. La tolérance dès-lors ne subsista plus. Les églises fu-

rent détruites, et les bourreaux armés contre les fidelles. Un grand nombre se réfugioit chez les Romains. Varane V, fils d'Isdegerd, les envoya redemander. Sur le refus de Théodose, il retint des sujets de l'empire. On fit la guerre. Après quelques campagnes où les Romains eurent l'avantage, ils demandèrent eux-mêmes la paix; elle fut conclue pour cent ans (422), mais la liberté de religion qu'Abdas avoit fait perdre, ne se rétablit qu'imparfaitement *.

418. Etablissement des Visigoths dans la Gaule.

L'état de l'Occident nous intéresse davantage : nous y trouverons les barbares continuant avec succès leurs entreprises. Ataulfe eut pour successeur Silgéric, son ennemi déclaré, qui massacra ses enfans, et ne régna que sept jours. On se hâta d'étouffer la tyrannie par le meurtre du tyran. Wallia, que les Visigoths élurent ensuite, également politique et brave, fit un traité avec le général Constantius, par lequel il s'engageoit à rendre Placidie, et à combattre

* Voyez Théodoret.

pour le service de l'empereur, à condition qu'on lui donneroit six cents mille mesures de blé. Il battit en effet les Vandales et les Alains. Soit pour récompense de ses services, soit de peur qu'il ne voulût garder ses conquêtes, on lui accorda en échange de ce qu'il possédoit au-delà des Pyrénées, un établissement bien plus digne de son ambition : on lui céda la seconde Aquitaine et la Novempopulanie; (aujourd'hui le Poitou, la Saintonge, le Périgord, le Bordelois l'Agénois, l'Angoumois et la Gascogne.) On y ajouta Toulouse, dont il fit sa capitale. Ce pays fut nommé Gothie, et les Goths y regnèrent quatre-vingt huit ans, jusqu'à l'invasion de Clovis.

Cession faite à Wallia.

Etablissement des Francs.

Selon la plupart des auteurs, les Francs s'établirent deux ans après (420), sous leur roi Pharamond, dans le pays situé entre Maestricht et le confluent de la Meuse et du Wahal. Mais l'existence de Pharamond est un problême. De meilleurs critiques attribuent à Clodion en 438 la fondation de la monarchie française. Clovis mérite d'en être regardé

comme le vrai fondateur *, puisqu'avant lui elle n'offre guère que des fables. Contentons-nous d'observer ici que les Francs, depuis Gordien, avoient fait de fréquentes courses dans la Gaule; et que, selon l'opinion la plus probable, c'étoit une ligue de plusieurs peuples de Germanie, entre le Rhin, le Mein et le Weser, réunis pour défendre leur liberté contre les Romains : le nom de *Franc*, dans leur langue, signifioit *libre*. Les Sicambres se distinguoient parmi eux.

421. Constantius épouse Placidie, parvient à l'empire, et meurt.

Constantius, après avoir servi utilement l'empire contre les barbares, épousa enfin Placidie, sœur de l'empereur et veuve d'Ataulfe. Il gouvernoit depuis dix ans les affaires. Il ambitionnoit, ainsi que sa femme, le titre de la souveraine puissance. Honorius, qui n'avoit point d'enfans, le leur con-

* Je commence l'Histoire moderne à l'établissement de la monarchie française par Clovis; mais il faut continuer ici l'Histoire romaine, pour ne pas brouiller ensuite les matières.

féra. Mais Constantius mourut la même année. Placidie, brouillée avec son frère, eut ordre de quitter Ravenne, et se retira auprès du jeune Théodose.

Mort d'Honorius.

La mort d'Honorius arrivée en 423, auroit été un bien pour l'empire, si les malheurs de son règne avoient pu se réparer. Ce prince, presque tyran par foiblesse, plutôt que par inclination, commit toutes les injustices qu'on voulût.

Ce qu'il faut penser des lois d'Arcadius et d'Honorius.

A en juger par les nombreuses lois d'Arcadius et d'Honorius, (elle se publioient ordinairement au nom des deux empereurs,) on croiroit d'abord que le gouvernement veilloit au bonheur de l'humanité. On y voit de beaux sentimens, de bons principes. Mais ce n'étoient au fond que des paroles. Plusieurs lois vicieuses en elles-mêmes augmentoient les maux publics. Les meilleures tomboient sans exécution. Il falloit sans cesse y déroger, y changer, y ajouter; et la législation, qui doit être simple et préeise, devenoit un cahos de ténèbres et d'incertitudes.

Les spectacles inhumains de gladiateurs s'étoient maintenus, malgré une loi de Constantin. Honorius les abolit en 403, parce qu'un anachorète, nommé Télémeque, venu exprès d'Orient pour en combattre l'abus, s'étant jeté dans l'arène au milieu des combattans, et voulant à toute force les séparer, fut tué à coups de pierres par les spectateurs.

Spectacles des gladiateurs abolis.

On assure qu'avant la prise de Rome par Alaric, il y avoit plusieurs familles dont le revenu montoit à plus de quatre millions de notre monnoie, et que les familles du second ordre avoient communément au moins un million de revenu. Il est facile d'en conclure que cette ville absorboit tout en Occident; que l'extrême opulence des uns y faisoit l'extrême misère des autres; que les peuples étoient foulés au profit de ces hommes insatiables, qui n'ont jamais assez pour leurs plaisirs; enfin, que les richesses et l'indigence contribuoient également à éteindre le courage, à étouffer la vertu, à faire de mauvais citoyens.

Richesses concentrées à Rome.

Les provinces accablées.

Les provinces gémissoient d'un joug accablant et tyrannique : les lois annonçoient toujours le désir de les soulager ; le gouvernement étoit toujours en contradiction avec les lois. Il ne faut donc pas s'étonner que les barbares aient détruit l'empire.

THÉODOSE II en Orient; et VALENTINIEN III en Occident.

CHAPITRE PREMIER.

Valentinien associé à l'empire. — Lois de Théodose II. — Genséric redoutable en Afrique.

THÉODOSE, n'ayant point reconnu le titre d'Auguste dans Constantius et Placidie, pensa d'abord à réunir dans sa personne les deux empires. Mais Jean, secrétaire d'état d'Honorius, prit la pourpre, donna la liberté aux esclaves, pour en faire des soldats, et envoya le célèbre général Aétius demander aux Huns du secours. L'empereur sentit alors la nécessité d'un partage. Il conféra le titre de *nobilissime*, qui avoit remplacé celui de *césar*, à Valentinien fils de Constantius, âgé de cinq ans, et le titre d'Auguste à sa mère Placidie. Il les

423. Théodose le Jeune s'associe Valentinien III.

fit partir avec une armée. Jean fut pris et décapité, après deux ans de règne, et Valentinien III proclamé empereur. Ce prince céda l'Illyrie occidentale, en épousant la fille de Théodose.

Ce dernier se reconnoît soumis aux lois.

Une de ses premières lois renferme la maxime la plus digne des vrais monarques : *La majesté souveraine*, dit-il, *se fait honneur, en se reconnoissant soumise aux lois. La puissance des lois est le fondement de la nôtre. Il y a plus de grandeur à leur obéir, qu'à commander seul sans elles.* « C'est, » dit M. le Beau, la plus grande » leçon qu'un souverain ait jamais » faite à ses pareils. »

Deux lois de Théodose ; l'une mauvaise, l'autre bonne.

On trouve vers le même tems une loi de Théodose II, qui n'annonce pas à beaucoup près, tant de sagesse. Il défend, comme crime de lèse-majesté, non-seulement de porter des étoffes de la teinture des ornemens impériaux, mais d'en garder chez soi. C'est-là qu'on reconnoît le despotisme. Le motif de cette loi étoit, sans doute, la crainte que des usurpateurs ne prissent la pourpre, et ne se fissent reconnoître pour souve-

rains. Si quelqu'un en avoit formé le dessein, on l'avertissoit par-là de bien prendre ses mesures, plutôt qu'on ne l'empêchoit de les exécuter. Et la seule démonstration d'une telle crainte ne rendoit-elle pas le gouvernement méprisable? Par une autre loi, aussi sage que la première est absurde, il établit la prescription de trente ans, pour assurer les droits dont on a joui paisiblement dans cet intervalle. Rien n'est plus commun, sous les derniers règnes, qu'un mélange de bonnes et de mauvaises lois; preuve certaine d'un gouvernement capricieux, qui flotte au gré de l'opinion et des conjonctures.

Prescription de trente ans.

Parmi beaucoup de faits isolés, confus, choisissons ce qu'il y a d'intéressant, et formons-en un tableau, où les objets analogues soient rapprochés sans détails minutieux. En Occident, se trouvent deux grands généraux, dont la rivalité devient funeste à l'état. Aétius, né en Mésie, élevé parmi les gardes de l'empereur, est la terreur des barbares; mais il est jaloux de Boniface, comte d'Afri-

Rivalité d'Aétius et de Boniface.

que. Il veut le perdre à la cour ; il le dépeint comme un rebelle. Boniface calomnié et condamné, appelle en Afrique les Vandales d'Espagne, qui, sous les ordres du roi Genséric, mettent tout à feu et à sang. Rétabli dans ses charges, ce général ne pouvant engager les barbares à la retraite, prend les armes contre eux. Il est battu. Excepté Cirthe et Carthage, les Romains n'ont plus rien en Afrique ; les Vandales y exercent impunément leur cruauté (431.)

Les Vandales en profitent et s'emparent de l'Afrique.

Révolte d'Aétius.

Boniface étoit en faveur auprès de Placidie, arbitre du gouvernement, qui voyoit de mauvais œil Aétius. Celui-ci prévient les coups de leur haine, en levant l'étendard de la révolte. Il est vaincu par son rival, mais il le blesse dans la mêlée, et cette blessure le fait mourir peu de tems après. On veut arrêter Aétius. Il va en Pannonie implorer le secours des Huns. La cour tremble ; Placidie le rappelle, lui rend toutes ses dignités, et y ajoute celle de patrice. Telle est la punition de la

Mort de Boniface.

révolte dans un état chancelant et mal gouverné.

La Gaule, en proie à l'avarice des magistrats, ainsi qu'aux armes des barbares, éprouve sans cesse, de nouveaux malheurs. Les paysans, sous le nom de Bagaudes, se soulèvent, se déchaînent, comme des bêtes féroces. Les Visigoths rompent le traité conclu avec les Romains, et assiégent Narbonne, que les Huns auxiliaires défendent avec succès. Clodion, roi des Francs, s'empare de Cambrai, de Tournai, d'Amiens (438). On lui cède ces conquêtes, parce qu'on ne peut l'en chasser. Trèves est saccagée par les Francs pour la quatrième fois, et ils se rendent maîtres de Cologne. Genséric demeure paisible possesseur des meilleures provinces de l'Afrique, où il déploie le zèle de l'arianisme. Les Suèves soumettent à leur domination la Bétique, et les autres pays que les Vandales ont abandonnés en Espagne. On ne voit de toutes parts que massacres, révolutions, démembremens de l'empire, dont les

Progrès des barbares.

Les Francs s'établissent dans la Gaule; sous leur roi Clodion, en 438.

détails fatigueroient sans rien apprendre.

Nestorius trouble l'Orient par son hérésie.

En Orient, la foiblesse et l'incapacité de Théodose fomentent de nouvelles guerres théologiques. Nestorius, évêque de Constantinople, enseignoit qu'il y avoit deux personnes en Jesus-Christ, comme deux natures; et que Marie n'étoit pas la mère de Dieu, mais la mère du Christ. Ce prélat, auparavant persécuteur des hérétiques, s'attira bientôt par cette hérésie subtile un orage dont il fut accablé. L'empereur lui étoit favorable, quoique Pulchérie fût déclarée contre lui. Le conseil général d'Ephèse s'assemble pour décider la question (431). Saint Cyrille d'Alexandrie y préside. Dès la première séance, on condamne, on dépose l'hérésiarque. Jean d'Antioche, qu'on n'avoit pas voulu attendre, tient un conciliabule, où il dépose à son tour Cyrille et l'évêque d'Ephèse. Les esprits s'échauffèrent de plus en plus; et les accusations réciproques furent également vives et amères. Théodose approuva enfin le jugement du concile. Nestorius fut relegué;

431, Concile d'Ephèse.

mais le nestorianisme ne fut pas détruit. Il subsiste encore de nos jours dans plusieurs pays de l'Orient.

L'empereur en 435 ordonna de brûler publiquement les livres des nestoriens ; et défendit, sous peine de confiscation de tous les biens, de donner retraite à ces novateurs pour tenir aucune assemblée. Il ajouta ensuite peine de mort contre les réfractaires. Il ordonna que les évêques et les clercs infectés de cette erreur fussent chassés de leurs églises, et les laïques anathématisés. On oublioit que de pareilles rigueurs avoient augmenté les progrès et les violences de l'arianisme. L'expérience prouva, et tout le monde convient aujourd'hui, qu'avec plus de modération, on auroit mieux servi l'église.

Rigueurs inutiles contre les Nestoriens.

La dévotion de Théodose dicta une loi, par laquelle les biens des ecclésiastiques et des moines, morts sans héritiers, furent donnés aux églises ou aux monastères. Jusqu'alors ils avoient été dévolus au fisc. Les moines conservèrent encore long-tems l'usage et la propriété de leurs biens.

Loi pour enrichir les églises

438. Code Théodosien.

Quoique peu d'hommes fussent moins capables que Théodose II de soutenir le rôle de législateur, il exécuta cependant un projet de législation, qui mérite de nous occuper quelques instans. Des lois sans nombre, parmi lesquelles on en trouvoit beaucoup de contradictoires, de peu sensées, embarrassoient et dégradoient la jurisprudence. Il fit composer un code où l'on ne plaça que les lois des empereurs chrétiens, édits, rescrits, ordonnances, actes et décrets du conseil, etc. Il déclara en le publiant que ces lois auroient seules autorité dans l'empire. Valentinien III adopta le code pour l'Occident, et les lois qu'on y ajouta depuis furent appelées Novelles.

Remarques sur ce code.

Les critiques relèvent de grandes imperfections de ce recueil, plusieurs lois tronquées, obscures, mal choisies, mal arrangées, quelques-unes marquées au coin de la superstition. Ils le jugent néanmoins préférable, pour ce qu'il renferme, à celui que Justinien y substitua. C'est une chose singulière que le code Théodosien n'ait subsisté que quatre-vingt-dix

ans parmi les Orientaux, et qu'il ait subsisté en Occident après la ruine de l'empire. Les Visigoths l'adoptèrent. Il disparut dans les siècles d'ignorance. On le retira de l'obscurité au seizième siècle, et Jacques Godefroy, jurisconsulte parisien, l'enrichit d'un commentaire fort estimé.

Abrogation d'une loiquitendoit à l'agrandissement de Constantinople.

Peu de tems après la publication de son code, l'empereur abrogea une mauvaise loi de Constantin, qui défendoit à ceux qui avoient des terres en Asie, d'en disposer, même par testament, à moins qu'ils n'eussent une maison à Constantinople. Les capitales ne s'agrandissent que trop sans des voies si odieuses.

Loi de Théodose en faveur du divorce.

On doit s'étonner qu'un prince dévot ait facilité le divorce, que Constantin et Honorius avoient rendu plus difficile qu'autrefois. Il abolit leurs lois à cet égard comme trop dures, déclarant qu'il falloit s'en tenir aux anciennes lois romaines, et aux décisions des anciens jurisconsultes. Nous verrons l'usage du divorce subsister encore long tems.

Selon toute apparence, Théo-

Ce prince fait tuer Paulin par jalousie.

dose, quand il fit cette dernière loi, étoit déjà infecté du poison de la jalousie, dont sa femme éprouva bientôt les effets. Il aimoit dès l'enfance Paulin, un des principaux seigneurs de sa cour. L'impératrice Eudoxie (Athénaïs), pleine d'estime et de reconnoissance pour ce seigneur, qui avoit contribué à sa fortune, le voyoit aussi volontiers, lui confioit ses pensées et profitoit de ses conseils. Leur commerce innocent parut un crime à l'empereur. Paulin est tué par ses ordres. Eudoxie se croit déshonorée, et obtient la permission de se retirer à Jérusalem. Un prêtre et un diacre qu'elle a emmenés avec elle, sont encore un objet de soupçons pour le prince; le comte Saturnin, chargé de sa cruelle vengeance, les fait mourir ignominieusement sans aucune forme de procès.

Retraite d'Eudoxie ou Athénaïs.

La princesse ne contient plus sa colère, et fait assassiner Saturnin. On la prive alors de ses officiers. Réduite à une condition privée, elle consacre le reste de ses jours aux bonnes œuvres. Cyrus, savant égyptien et bon poëte,

qui par sa protection étoit parvenu à la dignité de patrice, fut dépouillé quelque tems après de tous ses biens; parce que les acclamations du peuple à sa louange blessèrent la vanité ombrageuse de Théodose. L'eunuque Chrysaphe s'empara, et de l'esprit du prince, et de l'autorité du gouvernement. Pulchérie elle-même n'eut plus de crédit auprès de son frère. Ce législateur se montra digne de haine et de mépris : tout alla au gré des passions.

L'eunuque Chrysaphe, maître de tout.

Cependant les barbares gagnoient du terrein de jour en jour. Genséric avoit pris Carthage. Quoiqu'il n'eût pas un vaisseau au commencement de son expédition d'Afrique, il s'etoit formé une marine formidable, avec laquelle il avoit déjà porté en Sicile la terreur et le ravage. L'eunuque Chrysaphe s'imagina pouvoir le vaincre, et lui enlever ses conquêtes. Il épuisa l'empire pour équiper une flotte de onze cents voiles. Genséric entama une négociation, la fit traîner en longueur. L'armée romaine s'étant affoiblie, et Théodose ayant besoin de ses forces contre les

441. Genséric formidable par la marine en Afrique.

Huns, le Vandale donna la loi, et fut reconnu souverain de l'Afrique. Le fruit de ce grand armement fut que les barbares fondirent de tous côtés sur les terres des Romains, tandis qu'ils perdoient le tems, et se consumoient pour une vaine entreprise.

Armement perdu contre lui.

CHAPITRE II.

Conquêtes des Huns sous Attila. — Fin du règne de Théodose le Jeune.

Les plus terribles des peuples barbares étoient les Huns, gouvernés alors par Bléda et Attila, deux frères, égaux en autorité et rivaux de valeur. Depuis six ou sept ans, ils avoient réduit Théodose à faire un traité ignominieux, par lequel ils s'obligeoient à rendre les transfuges, à payer tous les ans un tribut de sept cents livres d'or, (c'étoit le double de l'ancien tribut,) et à ne point secourir les ennemis des Huns. Les deux rois, après ce traité, avoient porté leurs armes dans la Tartarie, jusqu'au voisinage

Ravage des Huns, tribut qu'on leur paye.

voisinage de la Chine ; et la férocité de leurs troupes s'étoit encore endurcie par les rigueurs du climat. Revenus en Europe, plus fiers et plus entreprenans que jamais, méprisant les Romains comme des lâches, ils rompirent le traité sous quelque prétexte ; ils passèrent le Danube, saccagèrent la haute Mésie, pénétrèrent jusqu'à Naisse, ensuite dans la Thrace, laissant par-tout des ruines et des monceaux de cadavres. Un nouveau traité ne fit que suspendre leurs fureurs pour quelques années.

Leur roi Attila fait des conquêtes immenses.

Attila né avec autant de génie que d'ambition, rusé politique, général prudent malgré l'ardeur de son courage, formant de plus vastes projets de conquêtes, avoit fait mourir son frère Bléda ; pour ne point partager le pouvoir suprême. Il étendoit sa domination sur des pays immenses, jusques vers la mer Baltique, d'un côté, et l'Océan Oriental de l'autre. Il avoit reçu des ambassadeurs de la Chine ; et il serroit l'empire romain qu'il menaçoit d'écraser. Sans religion, mais sachant mettre à profit la

Il profite de la superstition

de ses soldats.

superstition vulgaire, il feignit d'avoir trouvé miraculeusement une épée que les Scythes adoroient autrefois comme le symbole de leur divinité : on le croyoit inspiré dans ses entreprises, par le dieu même des combats; et ses soldats n'en étoient que plus braves et plus féroces.

Il est nommé général des Romains.

Théodose lui ayant donné le titre de général des Romains, il dit, en l'acceptant, que ce titre ne l'empêcheroit point de combattre les Romains, s'ils manquoient de le satisfaire; et qu'il avoit pour esclaves des rois supérieurs, non-seulement aux généraux de l'empire, mais aux empereurs.

447. Il les accable, et leur vend la paix.

Bientôt l'Illyrie, la Thrace, la Dacie, la Mésie, essuyèrent de nouveaux ravages. Soixante et dix villes furent forcées par les Huns. Ils défirent deux armées. On acheta encore la paix pour six mille livres d'or, et pour un tribut annuel, du tiers de cette somme. On ne put ramasser l'argent, qu'à force de vexations et de violences. Les exacteurs devinrent, en quelque sorte, pires que les barbares.

Des familles opulentes tombèrent dans le besoin, et plusieurs citoyens se pendirent de désespoir, ou se laissèrent mourir de faim.

Plus l'empereur craignoit et ménageoit Attila, plus il s'en faisoit mépriser. On combloit de présens les ambassadeurs du roi Hun; et s'il vouloit enrichir quelqu'un de ses officiers, il ne lui en coûtoit que de l'envoyer à Constantinople. Ses prétentions se multiplioient, à mesure qu'on donnoit des preuves de lâcheté : en menaçant de la guerre, il étoit sûr de tout obtenir. Combien il les méprise.

La perfidie, si souvent employée depuis qu'il n'y avoit plus d'honneur ni de vertus, parut enfin la seule ressource contre un ennemi invincible. Théodose, par le conseil de Chrysaphe, résolut de le faire assassiner. On promet des trésors à Edécon, envoyé d'Attila, s'il veut être l'exécuteur de ce complot. Il s'y engage en apparence. Il part, suivi d'une ambassade. Il revèle le secret à son maître. Attila dissimule, reçoit les ambassadeurs sur un siége de bois, leur parle avec sa fermeté ordinaire, les traite

449. Théodose veut le faire assassiner.

cependant avec bonté, et prend toutes les mesures possibles pour constater la trahison des Romains.

Particularités d'un festin d'Attila.

Priscus, témoin oculaire, rapporte dans sa relation de l'ambassade, des particularités qui font connoître le génie de ce conquérant, et le caractère de sa nation. Le roi donna un festin à toute sa cour, où les convives furent servis en vaisselle d'or et d'argent; mais où il n'usa lui-même que de vaisselle de bois, et ne mangea que d'une seule viande. Deux poëtes vinrent chanter ses victoires. Leurs chants transportèrent la jeunesse d'un enthousiasme martial, tandis que les vieillards pleuroient de ne pouvoir plus se signaler à l'exemple du héros. Deux bouffons terminèrent la fête. Au milieu des éclats de rire qu'ils excitoient, le roi conserva toujours sa gravité, et ne montra de joie qu'en caressant le plus jeune de ses fils, objet particulier de sa tendresse.

Ce héros traite l'empereur avec mépris.

Il envoya des députés à Constantinople, avec ordre de dire à l'empereur, qu'*Attila et Théodose étoient également de noble race; mais que Théodose s'étoit dégradé*

en devenant esclave d'Attila, auquel il payoit tribut; qu'il n'étoit qu'un esclave lâche et perfide, puisqu'il employoit la trahison pour faire périr son maître; et qu'Attila ne lui pardonneroit, qu'après que Chrysaphe lui auroit été remis entre les mains, pour être puni comme il le méritoit. Ces reproches annonçoient plus de grandeur que la victoire même. Le fier vainqueur se laissa fléchir par des soumissions et des présens; et l'eunuque conserva son autorité arbitraire.

Nouveaux troubles excités par l'hérésie d'Eutichès.

Telle étoit la fureur des Grecs pour les subtilités et les disputes théologiques, malgré les périls dont ils se voyoient environnés, qu'une nouvelle hérésie sur le mystère de l'Incarnation vint encore troubler l'empire. Nestorius, en poursuivant l'arianisme, avoit imaginé que deux natures dans Jesus-Christ faisoient deux personnes. Eutichès, moine enthousiaste, en se déchaînant contre le Nestorianisme, imagina que l'unité de personne supposoit l'unité de nature, et que la divinité absorboit la nature humaine.

L'empereur et son eunuque Chrysaphe la favorisent.

Le ministre eunuque, et par conséquent l'empereur, se déclarent ses partisans. Un concile de cent trente évêques, tenu à Ephèse sans liberté, condamne la doctrine des deux natures en une seule personne. Les anathêmes, les dépositions, les exils, sont le fruit des sophismes d'Eutichès. Son hérésie, condamnée sous l'empereur Marcien par le concile de Chalcédoine tenu en 451, a encore de nombreux sectateurs en Orient, comme celle de Nestorius. Ce concile fut extrêmement tumultueux : des cris continuels troubloient les délibérations, au point que les magistrats déclarèrent que la foi seroit examinée par des commissaires, et que c'étoit la volonté de l'empereur. On y consentit après quelques oppositions. Il faut convenir que dans toutes les assemblées, comme saint Grégoire de Nazianze le disoit de celles de son tems, les vices de l'humanité ne se mêloient que trop aux choses saintes ; mais les fautes de l'homme peuvent-elles mettre obstacle aux desseins de Dieu ? Jusqu'à la ruine

Concile d'Ephèse.

Concile de Chalcédoine.

de l'empire Grec, on verra les disputes théologiques, variées sous toutes les formes, produire des dissentions intestines, aussi funestes que les armes des barbares.

Au retour d'un voyage de dévotion, Théodose mourut après un règne de quarante-deux ans, sans avoir mérité d'autre titre que le surnom de *Calligraphe*, parce qu'il formoit bien les caractères de l'écriture. Les murs de Constantinople, renversé en 447, par un horrible tremblement de terre, furent promptement rétablis; mais on l'attribue à l'ardeur dont se piquèrent les deux factions *verte* et *bleue*, qui divisoient le peuple dans les jeux du cirque. Tout portoit l'empreinte de la frivolité ou du fanatisme chez cette nation bizarre.

450. Mort de Théodose II.

Frivolité des Grecs

VALENTINIEN III en Occident; MARCIEN en Orient.

450. Pulchérie épouse Marcien pour le faire empereur.

THÉODOSE le Jeune n'ayant laissé qu'une fille, mariée à l'empereur d'Occident Valentinien, celui-ci sembloit devoir lui succéder. Sa foiblesse l'empêcha d'agir. Pulchérie se rendit maîtresse de l'état, fit faire le procès à Chrysaphe; et après la juste condamnation de cet eunuque, le livra injustement à la vengeance particulière d'un homme, dont il avoit assassiné le père plusieurs années auparavant. Ensuite, comme la puissance souveraine n'avoit pas encore été entre les mains d'une femme seule, Pulchérie jeta les yeux sur Marcien, soldat de fortune qu'elle estimoit; elle lui offrit sa main, à condition qu'il respecteroit sa virginité: elle s'y étoit consacrée par vœu. Marcien, âgé de cinquante-huit ans, promit ce qu'elle exigeoit, l'épousa et fut couronné.

Ce prince infirme, mais courageux, zélé, vigilant, plein de respect pour l'impératrice, s'appliqua au soin de réformer les abus. Il donna l'exemple de la frugalité et de la justice. Il fit des lois tendantes au soulagement des peuples. Sa piété lui en dicta quelques-unes peut-être moins dignes de la politique. Contre l'ordonnance de Valentinien I : qui avoit déclaré nulles les donations d'une femme en faveur des clercs et des moines, il ordonna que ces donations eussent leur effet. Il défendit, sous peine de mort, tout exercice extérieur du paganisme. Il se montra cependant modéré à l'égard des hérétiques, favorisant les orthodoxes, et s'efforçant de concilier les esprits. Son ignorance étoit éclairée par les conseils du pape saint Léon et de Pulchérie.

Bon gouvernement de ce prince.

Ses lois en faveur de la religion et du clergé.

L'Occident, que Placidie gouvernoit au nom de son fils, à la veille de succomber sous les barbares, gémissoit sous le poids intolérable des impôts, qui en aigrissant les cœurs disposoient toujours à un changement de maître. Valentinien III, après avoir long-

Valentinien fait une loi pour soulager les peuples.

tems, promis de soulager les provinces, publie enfin une loi, par laquelle il remet les sommes que l'on devoit au fisc. Il se reproche à lui-même d'avoir différé l'accomplissement de ses promesses ; il expose la misère des peuples et les vexations de ses propres officiers ; il avance cette maxime, si vraie et si négligée : *Tout ce que perd le laboureur est perdu pour le prince, la prospérité du prince dépend de celle du laboureur.*

Mais il continue de le ruiner.

L'opprobre d'un mauvais gouvernement étoit d'étaler de bonnes maximes, et de les démentir par la pratique. Valentinien continua toujours à ruiner par son luxe et les villes et les campagnes, en même tems que sa stupide indolence favorisoit les ravages des ennemis. Placidie mourut. Quoiqu'elle eût des vices, tout empira après sa mort.

Les Saxons et les Anglais subjuguent la Grande-Bretagne.

Nous avons vu la Grande-Bretagne abandonnée par les Romains, qui ne pouvoient la défendre. En vain les Bretons implorèrent plusieurs fois leur secours contre les Pictes et les Ecossois. Aétius lui-même, ce grand général, n'ayant

pas cru pouvoir se rendre à leurs vœux, ils s'adressèrent aux Saxons, établis à l'embouchure de l'Elbe, qui avec les Angles ou Anglais, subjuguèrent bientôt le pays qu'ils étoient venus délivrer. Leur heptarchie se forma sur les ruines de la liberté des insulaires. Ces sept royaumes ne furent réunis en un seul que par Egbert, contemporain de Charlemagne. J'en parlerai dans l'histoire moderne.

Genséric attire Attila sur la Gaule.

On pouvoit se consoler de la perte d'une province fertile, dont l'éloignement ne permettoit plus alors d'en tirer les mêmes avantages qu'autrefois. Mais Attila menaçoit le cœur de l'empire. Après avoir balancé s'il attaqueroit l'Orient ou l'Occident, il se décida contre la partie la plus foible, déjà entamée par tant d'endroits. Genséric, brouillé avec Théodoric roi des Visigoths, et voulant lui susciter des affaires, invitoit le roi des Huns à pénétrer dans la Gaule. Celui-ci trouva aisément un prétexte d'invasion.

Demandes du roi Hun à Valentinien III.

Honoria, fille de l'impératrice Placidie, qu'on réduisoit à l'état de vierge, avoit eu une secrète

correspondance avec Attila ; lui avoit même envoyé un anneau, pour gage de la résolution où elle étoit de l'épouser, et de lui transmettre ses prétentions à la couronne. Il fit demander cette princesse, et la moitié de l'empire, dont il la supposoit héritière. Valentinien répondit qu'Honoria étoit déjà mariée ; que d'ailleurs elle n'avoit aucun droit à l'empire, qui appartenoit aux hommes seuls. En négociant tout-à-la-fois et avec les Romains et avec les Visigoths, Attila couvrit son dessein de les écraser les uns et les autres. Malgré ses forces, il savoit employer les ruses de la politique.

451. La Gaule ravagée par les Huns.

A la tête d'une armée de cinq cents mille hommes, où se trouvoit une infinité de peuples conduits par leurs rois, Gépides, Rugs, Turcilinges, Ostrogoths, etc. il cotoya le Danube et passa le Rhin. On ne peut dépeindre les ravages qu'essuya la Gaule entre le Rhin, la Seine, la Marne et la Moselle. Tout ce pays fut saccagé, les villes détruites par le feu, les campagnes couvertes de cadavres.

Le général Aétius s'étoit rendu à Arles avec une petite armée. Il persuada heureusement au roi Visigoth, que le péril devenoit commun aux deux peuples, qu'Attila cherchoit à les diviser pour les anéantir. Théodoric se joint aux Romains; Mérovée, roi des Francs, les Bourguignons, les Armoriques et d'autres peuples grossissent l'armée d'Aétius. Il précipite sa marche; il surprend Attila qui s'emparoit d'Orleans, il le force à se retirer vers la Belgique.

Aétius les fait reculer.

Furieux de cet affront, résolu d'en tirer vengeance par une bataille, Attila s'arrête dans les plaines de Champagne, (dans le diocèse de Troyes, selon les uns, ou de Châlons, suivant les autres.) C'est-là que les deux armées en vinrent aux mains avec une égale fureur. On compte au moins cent soixante mille hommes tués dans l'action; Jornandès en met deux cents cinquante-deux mille. Théodoric périt. Attila courut risque de la vie, et fit sonner la retraite.

Sanglante bataille en Champagne.

Les chariots de l'armée formoient une espèce de rempart autour de son camp : c'étoit la mé-

Dangers et retraite d'Attila.

thode des barbares. Il y plaça des troupes de tous côtés. Les ennemis exposés en l'attaquant, à une grêle de flèches, se proposèrent enfin de le réduire par famine. On raconte qu'il fit dresser un bûcher des selles de ses chevaux, pour se brûler lui-même en cas qu'il fût réduit au désespoir. Mais Aétius, craignant peut-être que la défaite des Huns ne rendît les Visigoths et les Francs trop redoutables, engagea les chefs de ces nations à se retirer. Attila se mit aussi-tôt en marche; et quoique poursuivi par les Romains, il regagna la Pannonie, et ensuite ses états. Cette sanglante bataille et les pertes précédentes, car il produiguoit le sang de ses troupes, avoient détruit en grande partie son armée.

452. Il ravage bientôt l'Italie.

Cependant, à peine commençoit-on à respirer, qu'il vient fondre sur l'Italie, avec de nouvelles forces. L'alarme se répand partout. Aétius, au lieu de défendre les Alpes, conseille à Valentinien de prendre la fuite, et veut en donner l'exemple. On abandonne cet honteux projet. L'empereur, renfermé dans Rome, laisse tout

le pays au-delà du Pô sans défense; espérant que les barbares se contenteront de cette proie. Déjà les Huns ont pillé la capitale des Vindéliciens (aujourd'hui Augsbourg.) Ils franchissent les Alpes Juliennes, assiégent et prennent d'assaut Aquilée, renversent tout en Vénétie et en Ligurie. Attila trouva à Milan un tableau, où l'empereur étoit peint sur un trône d'or, avec une multitude de Huns tués à ses pieds. Il fait effacer ce tableau; et se fait peindre lui-même sur un trône, devant lequel étoit l'empereur chargé d'un sac plein d'or, et le répandant à ses pieds.

Ce qu'il fait à Milan.

Pendant ces ravages, les habitans de la Vénétie et de l'Emilie, réfugiés dans les îles du golfe, y construisirent des cabanes, dont se forma la ville de Venise, qui deviendra célèbre dans l'histoire moderne.

Commencemens de Venise.

Aëtius, avec des secours de Marcien, tailloit en pièces les détachemens de Huns qu'il pouvoit surprendre; mais ces petits avantages ne dissipant guère la terreur, Valentinien envoie demander la paix à Attila. Saint Léon, pontife

Attila épargne Rome.

respectable par ses talens, ainsi que par ses vertus, accompagné de deux autres députés, adoucit cette ame cruelle. On convint d'une trève et d'un tribut. Le vainqueur se retire, en menaçant de revenir en Italie, si on ne lui envoie Honoria, et ce qui appartenoit à la princesse. Attila mourut l'année suivante. On l'a appellé le *fléau de Dieu* : les Romains méritoient ce fléau.

453. Sa mort.

Ruine de son empire.

Il laissoit plusieurs fils, dont les discordes ruinèrent sa vaste puissance : c'est la suite ordinaire des grandes conquêtes. Le roi des Gépides et après lui les autres vassaux se révoltèrent. Des guerres sanglantes affoiblirent ces barbares. Ils formèrent plusieurs établissemens dans l'Illyrie, la Mésie, la Dacie, la petite Scythie, (aux embouchures du Danube;) et devinrent confédérés de l'empire qu'ils déchiroient. Les Ostrogoths, sujets d'Attila, gagnèrent plus que les autres à la révolution. Marcien leur accorda la Pannonie entière, depuis la haute Mésie jusqu'au Norique, et depuis la Dalmatie jusqu'au Danube. Nous

Les Ostrogoths établis en Pannonie.

les verrons dominer glorieusement en Italie.

Les vices de Valentinien III ne lui furent pas moins funestes que les armes des barbares. Livré à une stupide indolence et à la débauche, il avoit violé la femme de Maxime, personnage illustre et puissant, qui ne respiroit que la vengeance de cet affront. Aétius pouvoit seul sauver le prince et l'état. Maxime, par le moyen de l'eunuque Héraclius, le rendit suspect de révolte. L'empereur le tua de sa propre main. Il demanda ensuite à un de ses officiers, s'il n'avoit pas bien fait de s'en délivrer. *Il ne m'appartient point de juger de vos actions*, répondit l'officier, *mais je pense que vous vous êtes coupé la main droite avec la main gauche.* Quelques crimes que l'ambition ait inspirés à ce général, on éprouva bientôt en effet que sans lui l'empire étoit perdu.

354. Vices de Valentinien.

Il tue le brave Aétius.

Rien n'arrêtant plus Maxime, il fait assassiner l'empereur, et se fait proclamer lui-même. Le poids de la souveraineté l'accable d'abord. Tout le dégoûte et l'épou-

455. Maxime fait assassiner l'empereur et lui succède.

vante. Son règne devoit passer comme un songe. Il avoit forcé Eudoxie, veuve de Valentinien, de l'épouser. Pour gagner son cœur, il lui protesta que l'amour étoit la cause du meurtre qu'il avoit commis. La princesse frémit d'indignation, et invita secretement Genséric à venir la délivrer, lui promettant de l'introduire dans Rome par la main.

Il est lui-même assassiné.

Le roi vandale embarque ses troupes. Maxime est assassiné en prenant la fuite. Genséric arrive, et Rome est livrée au pillage. Il emporte des richesses immenses: les vases sacrés qu'Alaric avoit respectés religieusement; la moitié de la couverture précieuse du temple de Jupiter Capitolin, qui étoit de bronze doré; une infinité de statues; beaucoup d'illustres captifs, parmi lesquels se trouva Eudoxie elle-même avec ses deux filles. Marcien redemanda les princesses, et essuya un refus; tant Genséric craignoit peu l'empire même de Constantinople.

Pillage de Rome par Genséric.

Avitus prend la pourpre; et Ricimer

Maxime n'avoit regné que trois mois. Avitus, Gaulois d'origine, fort estimé dans l'état de particu-

lier, prit la pourpre, et ne régna guère qu'un an. Le comte Ricimer, fils d'un prince suève, méprisa ce nouvel empereur, que ses désordres rendoient méprisable. Il excita contre lui des séditions; il l'attaqua et le prit aux environs de Plaisance; il le fit sacrer évêque. (Ce fut une manière assez commune de punir ceux qu'on détrônoit, ou de les rendre incapables de nouvelles entreprises. La coutume de les faire moines, établies ensuite chez les barbares, paroît meilleure : elle ne compromettoit point l'épiscopat.) Avitus, craignant d'être mis à-mort, voulut se sauver dans sa patrie, et mourut en chemin. Le trône resta vacant plusieurs mois. Pouvoit-on y aspirer avec une ambition raisonnable?

Le détrône.

Depuis Théodose, Marcien seul s'étoit montré digne de gouverner un état, quoique trop ignorant pour ne pas faire des fautes. Il mourut dans la septième année de son règne. Pulchérie étoit morte quatre ans avant lui. L'église grecque célèbre leur fête.

457. Mort de Marcien et de Pulchérie.

Le concile général de Chalcédoi-

Réglemens du concile de Chalcédoine.

ne, convoqué par le zèle de Marcien et de Pulchérie, en 451, après avoir condamné la doctrine d'Eutychès, comme nous l'avons déjà rapporté, fit des réglemens qu'il importe d'observer ici. Il soumit les moines à la jurisdiction de l'ordinaire, et leur défendit de se mêler d'affaires, soit ecclésiastiques, soit séculières, à moins que l'évêque ne les en chargeat expressément dans les cas de nécessité. Il défendit, sous peine d'excommunication, aux clercs d'une église de passer au service d'une autre. Il donna au siége de Constantinople le premier rang après celui de Rome. (Les Grecs voulurent dans la suite que tout fût parfaitement égal entre les deux siéges, puisque Constantinople étoit la capitale de l'Orient, ainsi que Rome de l'Occident.) Saint Léon rejeta constamment le décret, et soutint qu'Alexandrie et Antioche devoient conserver leur prééminence. Le titre de patriarche a été donné, depuis ce concile, aux églises de Rome, d'Alexandrie, d'Antioche, de Constantinople et de Jérusalem.

Le siége de Constantinople déclaré le premier après Rome.

Valentinien III, au sujet de saint Hilaire d'Arles, condamné par saint Léon, déclara, en 446, qu'aucun évêque ne pourroit rien innover, sans l'autorité du pape; que toutes les ordonnances du siége de Rome seroient une loi pour tous les évêques; enfin, que si un prélat, cité par l'évêque de Rome, refusoit de comparoître à son tribunal, il y seroit contraint par le gouverneur de la province. Léon, en obtenant cet édit, augmenta considérablement son autorité. Les appels à Rome étoient inconnus avant le concile de Sardique, en 347; et ce concile ordonne seulement que, si un évêque condamné veut être jugé de nouveau dans un concile, ceux qui ont examiné la cause s'adresseront à l'évêque de Rome, lequel nommera des juges, s'il trouve à propos de renouveler le jugement. Plus les papes acquerront de crédit, plus on doit s'attendre à les voir étendre leurs prérogatives. Tous n'en seront pas dignes comme saint Léon.

Loi de Valentinien III, en faveur des papes, obtenue par saint Léon.

Appels à Rome.

Le même empereur en 452, fatigué de plaintes fréquentes contre les jugemens des évêques, défen-

Autre loi pour restreindre la jurisdic-

tion ecclésiastique.

dit aux ecclésiastiques de se mêler d'aucune cause, excepté celles de religion; permettant néanmoins de prendre l'évêque pour arbitre, si les deux parties en convenoient; mais déclarant qu'un demandeur laïque, en matière civile ou criminelle, peut poursuivre un clerc devant les juges séculiers. Baronius taxe d'impiété cette loi; comme si Jesus-Christ étoit venu soustraire une grande partie des citoyens à la jurisdiction des tribunaux. Il est étrange qu'on juge des choses, non par leur nature, mais par ce qu'elles ont été accidentellement, contre leur nature.

Défense de détruire les tombeaux.

Valentinien défendit par une loi très-rigoureuse de détruire les tombeaux où l'avarice alloit chercher des trésors, sous prétexte de poursuivre l'idolâtrie.

SUCCESSEURS

DE VALENTINIEN III et de MARCIEN jusqu'à ATHANASE.

CHAPITRE PREMIER.

Jusqu'à l'établissement du royaume d'Italie par Odoacre.

L'HISTOIRE devient plus obscure, moins intéressante, à mesure que la barbarie fait du ravage, et que les mœurs, l'humanité, les sciences, la raison, disparoissent ensevelies sous les ruines de l'empire. Il suffit d'avoir une idée générale des principaux traits. Les détails superflus seroient également inutiles et ennuyeux ; ce qui ne mérite point d'être su, mérite aussi peu d'être écrit.

L'histoire devient moins intéressante

Aspar, général des troupes d'Orient, Alain de naissance et attaché à l'arianisme, vouloit régner sous le nom d'un autre, n'espé-

Le général Aspar.

457. Léon, empereur d'Orient. rant pas réunir les suffrages en sa faveur. Il fit élire Léon, simple tribun, que le patriarche de Constantinople couronna : (c'est le premier souverain couronné par un évêque.) Léon avoit promis au général de nommer césar un de ses enfans, et n'exécutoit point sa promesse. *Convient-il à un empereur*, lui dit un jour Aspar, *de manquer à sa parole ?* — *Il lui convient encore moins*, répondit Léon, *de recevoir la loi comme un esclave.*

Majorien proclamé en Occident. En Occident, Ricimer, qui avoit détrôné Avitus, fit aussi un empereur qu'il se flattoit de gouverner, et se trompa aussi dans son choix. Majorien (c'est le nom de cet empereur) ne fut pas plutôt proclamé, qu'on le vit capable du gouvernement. Il commença par des lois pour rétablir le bon ordre. Il accorda une remise de tout ce qui étoit dû au fisc. Il voulut que les gouverneurs des provinces levassent les impôts, à la place des officiers du fisc, dont les exactions étoient pire que les impôts mêmes.

Ses lois sur les impôts.

Comme les monastères devenoient

noient des prisons, où l'avarice et les vues ambitieuses de plusieurs parens renfermoient dès l'enfance les filles, souvent les moins propres à honorer la vie religieuse; il défendit de donner le voile avant l'âge de quarante ans, et condamna les parens à perdre le tiers de leurs biens, s'ils commettoient cette violence, qu'il traite de parricide. Le pape saint Léon fit un réglement pareil. Le successeur de Majorien l'abrogea, ainsi qu'une autre loi par laquelle les veuves au dessous de quarante ans devoient se remarier dans l'espace de cinq ans après la mort de leur mari, ou céder la moitié de leurs biens à leurs héritiers naturels. De tems en tems on a voulu remettre en vigueur la première loi concernant les monastères. Mais combien d'obstacles s'y opposoient!

Pour empêcher de faire des religieuses avant quarante ans.

Pour le mariage des veuves.

L'empire avoit besoin d'un prince guerrier encore plus que d'un législateur, car les lois étoient impuissantes au milieu des convulsions que lui causoient les barbares. Les côtes de la Campanie furent attaquées par les Vandales et les Maures. On les défit à Sinues-

Il reprime les Visigothsdans la Gaule.

se, et Majorien résolut de porter la guerre chez eux. Il falloit d'abord rétablir le calme dans la Gaule, où Théodoric II, roi des Visigoths, soulevoit les peuples, attaquoit le centre des provinces, étoit même devenu maître de Lyon. Egidius qui, par une espèce de phénomène, réunissoit la qualité de roi des Francs avec celle de général des Romains, remporta de grands avantages sur Théodoric. L'empereur arriva quelque tems après. Ayant battu les Visigoths, il conclut un traité, par lequel ils s'engagèrent à le secourir contre les Vandales. Il passa ensuite les Pyrénées; il devoit s'embarquer à Carthagène. Mais Genséric, qui avoit des intelligences sur sa flotte, vint à bout de la détruire, et l'expédition n'étant plus possible, on fit la paix, que les Vandales rompirent bientôt.

Il passe inutilement les Pyrénées.

461. Ricimer se défait de Majorien

Ricimer, mécontent d'un empereur qui ne le laissoit pas dominer, forma un complot contre sa vie. Majorien en fut la victime. On lui substitua Sévère, homme inconnu, que l'histoire ne nomme qu'une fois. Ce fantôme ayant dis-

paru quatre ans après, sans qu'on sache comment, Ricimer gouverna un an et demi avec une autorité absolue. Nous supprimons plusieurs guerres des barbares, soit entre eux, soit avec les Romains, parce qu'elles n'offrent rien d'intéressant. Il suffira de remarquer qu'Egidius, étant devenu odieux par sa tyrannie, les Francs le chassèrent, et rappelèrent leur roi Childéric, dont ils lui avoient donné la couronne.

467. Anthémius empereur.

Quelque avilis que fussent les Romains, ils ne purent supporter long-tems la tyrannie d'un Suève. Ils s'adressèrent à Léon pour avoir un empereur. Ce prince leur donna Anthémius, petit fils de celui qui gouvernoit sous Théodose le Jeune. Le comte Ricimer épousa une de ses filles, et lui laissa le titre de souverain, jusqu'à ce qu'il eût un motif de l'en dépouiller.

Belle maxime de Léon, démentie par sa conduite.

Léon manquoit de génie et de politique, comme les foibles princes à qui l'on doit attribuer la décadence de l'empire. Une de ses lois renferme à la vérité cette maxime admirable : *La justice étant le plus noble partage de la*

majesté souveraine, les princes ne doivent se croire permis que ce qui l'est aux particuliers. Mais depuis long-tems on s'en tenoit aux belles maximes, sans y joindre l'essentiel, une conduite juste et prudente. Léon commanda le baptême sous peine d'exil; et défendit sous peine de mort la pratique de l'idolâtrie à ceux qui l'auroient reçu. Un baptême forcé peut-il donc faire des chrétiens? Enfin, l'empereur fonda des églises, mais il ne sut point gouverner.

Il commande le baptême.

Il fait un armement ruineux contre Genséric.

Voyant que les flottes de Genséric insultoient la Grèce, il s'épuisa en préparatifs de guerre contre ce terrible ennemi. L'armement lui coûta cent trente mille livres pesant d'or. Il mit à la tête Basilisque, son beau-frère, qui n'avoit ni courage, ni talent, et qui se laissa corrompre par les promesses des ariens, et par l'argent des barbares. Sa flotte fût brûlée près de Carthage; les Romains furent taillés en pièces. Genséric triomphant, resta tranquille jusqu'à la fin de son règne, sans que l'on osât jamais l'attaquer. Les barbares avoient fondé leur puissance

avec les armes : ils savoient joindre les armes à la politique pour la soutenir.

Après ce désastre, tout devient suspect à Léon. Il cherche un appui chez les Isaures, montagnards brigands, qui avoient souvent ravagé les provinces de l'Asie. Il attire Zénon, distingué parmi eux par sa naissance, mais dépourvu de toute espèce de mérite. Il lui donne une de ses filles en mariage; il le fait général d'armée, ensuite consul; excitant par là contre lui la jalousie du fier Aspar. Zénon s'enfuit bientôt à Sardique, pour échapper à un complot. Aspar pressoit l'empereur de donner à un de ses fils la qualité de césar; comme il s'y étoit engagé en prenant le diadême, Léon y consent malgré lui, et se décide en faveur de Patricius, le puîné. Il fait assassiner ensuite Aspar; et l'aîné de ses enfans. Patricius se sauve, couvert de blessures. Ce meurtre ne pouvoit que rendre le gouvernement plus méprisable et plus odieux.

Ses fautes se multiplient.

Massacre d'Aspar et de ses fils.

Ricimer, craignant de subir en Italie le même sort qu'Aspar à Constantinople, prend les armes

472. Révolte

et mort de Ricimer. contre l'empereur Anthémius. Léon envoie Olybrius pour les réconcilier. Celui-ci, au lieu de remplir sa commission, se laisse proclamer par les rebelles. Ricimer gagne une bataille, prend Rome, la livre au pillage, voit Anthémius égorgé, et meurt peu de tems après d'une maladie violente. Il avoit disposé de l'empire quatre fois, traitant les souverains comme des esclaves, dont la désobéissance étoit un crime capital à ses yeux.

Olybrius et Glycérius. Olybrius lui survécut à peine trois mois. Il eut pour successeur Glycérius, qui n'est connu que de nom. L'empire d'Occident se réduisoit à l'Italie, la Dalmatie, et une petite partie de la Gaule. Encore les Ostrogoths, établis dans la Pannonie, le menaçoient-ils de nouveaux démembremens. Glycérius

Népos. est détrôné par Népos, officier de l'empereur d'Orient; et devient évêque de Salone.

474. Zénon, mauvais empereur d'Orient. Sur ces entrefaites, Léon meurt, laissant un fils du même nom, qui meurt aussi, après avoir déclaré Zénon empereur. Zénon, souillé d'infamies, pillant ses sujets, et affectant une dévotion bizarre, se fait

détester, même de sa belle-mère, à laquelle il étoit redevable de sa fortune. Aussi-tôt elle forme une conspiration. Le lâche Basilisque est mis sur le trône; le lâche Zénon s'enfuit dans les montagnes d'Isaurie. Deux ans après il fut rétabli; il jura de conserver la vie à Basilisque et à ses enfans; et il crut n'être point parjure, en ordonnant qu'on les laissât mourir de faim. (477.)

Progrès des Visigoths en Espagne et dans la Gaule.

Ainsi le désordre et la confusion regnoient dans l'un et dans l'autre empire. Mais celui d'Occident touchoit au moment de sa ruine. Euric, roi des Visigoths, avoit subjugué toute l'Espagne, excepté la Galice, où les Suèves se maintinrent. Il ne lui manquoit que l'Auvergne, pour être possesseur de toute la Gaule méridionale jusqu'au Rhône. Népos fut contraint de la lui céder en 474. L'empereur, voulant mettre en sûreté le reste de la Gaule, commande au patrice Oreste de s'y rendre avec une armée. Ce patrice, ancien secrétaire d'Attila, rassemble des troupes, et les destine à détrôner l'empereur. Il mar-

Augustule dernier empereur d'Occident.

che à Ravenne; Népos s'enfuit; Oreste fait proclamer son propre fils Romulus, surnommé Auguste, qu'on appela communément Augustule, à cause de sa jeunesse, ou par mépris pour sa personne. C'est en lui que devoit finir l'empire d'Occident.

CHAPITRE II.

Odoacre détruit l'empire d'Occident. — Théodoric le détrône.

476. Conquête de l'Italie par Odoacre.

ODOACRE, dont l'origine est inconnue, à la tête de plusieurs peuples barbares, en particulier des Hérules, sortis de la Prusse, pénètre en Italie, avec le dessein de s'y établir. On prétend que ses soldats étoient au service de l'empire; qu'ils avoient demandé le tiers des terres, comme une juste récompense; que le refus d'Oreste les révolta; et qu'alors ils choisirent pour chef Odoacre, simple soldat de la garde impériale, homme de basse naissance, mais né pour de grandes choses. Il attaque Pavie, où Oreste s'étoit renfermé; il prend la ville d'assaut, et fait

trancher la tête au patrice; de-là, il vole à Ravenne; Augustule ayant de lui-même quitté la pourpre, il le relègue dans un château avec une pension considérable; il subjugue l'Italie entière; et prend le titre de roi. Genséric lui céda la Sicile, à l'exception de Lilybée, se réservant les droits de souveraineté et un tribut annuel. Un habile conquérant n'avoit qu'à paroître : cette révolution rapide étoit devenue inévitable.

Observation sur la chûte de l'empire.

Telle fut la fin de l'empire d'Occident, douze cents vingt-neuf ans après la fondation de Rome. « Rome s'étoit agrandie; dit Montesquieu, parce qu'elle n'avoit » eu que des guerres successives, » chaque nation, par un bonheur » inconcevable, ne l'attaquant que » quand l'autre avoit été ruinée. » Rome fut détruite, parce que » toutes les nations l'attaquèrent » à la fois et pénétrèrent par-tout.» Nous avons observé en plusieurs endroits les causes particulières qui préparoient de loin sa chûte.

Odoacre gouverne avec sagesse.

Les peuples gagnèrent au changement de maître. Odoacre leur procura l'abondance et la paix. Il

conserva les lois, les magistratures, la forme du gouvernement; il diminua les impôts. Quoique arien, il honora de saints évêques, et ne causa aucune inquiétude aux catholiques. C'est un spectacle intéressant de voir les barbares faire chérir leur domination, après que tant de Romains ont regné ou en barbares ou en imbécilles. Le conquérant eut même la politique de renvoyer à Zénon les ornemens impériaux, et de lui demander la dignité de patrice, comme ayant été choisi par le sénat pour défendre l'Occident. Par-là il pouvoit plus facilement gagner les cœurs du peuple vaincu. L'empereur répondit aux députés d'Odoacre de s'adresser à Népos, légitime souverain; et cependant il donna le titre de patrice à Odoacre, dans une lettre qu'il lui écrivit. Il le craignoit sans doute, en quoi il avoit raison.

Il demande le titre de patrice à Zénon.

Ce lâche empereur, autant par ses perfidies que par sa stupidité et sa foiblesse, s'attira la haine et le mépris des Ostrogoths, établis soit en Pannonie, soit en Thrace: dangereux confédérés, toujours

Zénon s'attire la haine et le mépris des Ostrogoths.

ennemis, dès qu'on leur fournissoit quelque prétexte de révolte. Ils avoient pour rois deux Théodorics; le premier, surnommé le Louche, le second, l'Amale. Celui-ci étoit un jeune prince d'un rare mérite, qui deviendra bientôt maître et législateur de l'Italie. Il avoit été élevé à Constantinople, où il fut envoyé en ôtage presque au sortir du berceau. Fidèle à Zénon, il avoit reçu de lui de grands honneurs, le rang de patrice, de général, la qualité même de son fils d'armes, espèce d'adoption, par laquelle le père et le fils d'armes s'obligeoient à se secourir mutuellement dans la guerre. Cette coutume des barbares est peut-être l'origine de l'ancienne chevalerie militaire.

Commencemens du fameux Théodoric.

Adoption d'armes.

Zénon arma les deux Théodorics l'un contre l'autre; les trahit, les irrita contre lui-même. Les provinces furent ravagées jusqu'aux portes de la capitale. Il acheta toujours la paix, et ne sut jamais la maintenir. Après la mort du Louche, il s'efforça de gagner l'Amale, en lui conférant de nouveaux titres, en lui érigeant une

Les deux Théodorics contre l'empereur.

statue, et en lui cédant des terres. C'eût été le plus grand bien, si l'on avoit su le conserver.

Hénotique de Zénon pour concilier les théologiens.

Dans le même tems, Zénon voulut pacifier les théologiens, et ne fit qu'attiser le feu des disputes. Le concile de Chalcédoine étant attaqué par une foule d'enthousiastes, ainsi que le concile d'Ephèse, il publia un édit d'union, appelé l'*Hénotique*, pour établir l'uniformité de croyance, chose plus difficile encore que de se défendre contre les barbares. Par cet édit, il anathématisa Nestorius et Eutychès; il proposa un formulaire de foi, auquel on devoit se conformer. Mais quoique le formulaire fût catholique, les orthodoxes se récrièrent presque généralement. Ils étoient indignés de ce que le prince prononçoit sur des matières de foi, de ce qu'il revenoit sur les décisions de Chalcédoine. Les querelles continuèrent, produisant toujours les mêmes effets.

Cabales et révoltes.

Le reste du règne de Zénon n'est qu'une suite perpétuelle de troubles et d'horreurs. Sa belle-mère et sa femme conjurent la perte

d'Illus, maître des offices, qui l'avoit rétabli sur le trône. Illus se révolte, donne le titre d'empereur à Léontius. Théodoric, envoyé contre les rebelles, remporte la victoire, et ils ont la tête tranchée. Le roi Ostrogoth repoussa ensuite les Bulgares, établis anciennement aux bords du Wolga : ils s'avançoient vers le Danube, et ils deviendront célèbres dans la suite. L'empereur se brouilla bientôt avec son libérateur.

Théodoric demande à conquérir l'Italie.

Théodoric ayant pris les armes contre lui, menaça de près Constantinople. On lui proposa une entrevue. Il y demanda la permission de conquérir l'Italie. *Si je réussis*, dit-il à Zénon, *je tiendrai de vous mon nouveau domaine : si je péris, vous y gagnerez la pension que vous êtes obligé de nous payer.* L'empereur lui céda ses droits. Les Goths ont toujours regardé cette cession comme absolue et perpétuelle, quoique les Romains prétendissent le contraire. Il est certain que le royaume d'Italie sembla reconnoître la souveraineté de l'empire d'Orient ; mais ce fut sans aucune dépen-

dance réelle. Zénon, qui n'avoit fait que du mal, mourut misérablement en 491, avant la fin de la conquête de Théodoric.

Il bat trois fois Odoacre.

Ce conquérant, digne d'être mis au nombre des plus grands rois, suivi de presque toute sa nation, vieillards, femmes et enfans avec les soldats, après avoir défait les Gépides, qui lui disputèrent le passage, remporta une première victoire sur Odoacre entre Aquilée et les Alpes Juliennes, une seconde à Vérone, et une troisième au bord de l'Adda. Odoacre ne démentit point sa valeur. Voyant ses efforts inutiles, il s'enferma dans Ravenne sa capitale; il y fut bientôt assiégé. Le siége dura deux ans et demi. Le port étoit fermé; une famine affreuse réduisoit les habitans à manger les cuirs. Il falloit périr ou se rendre.

Siége de Ravenne.

On entre en négociation. Odoacre cède Ravenne et toute l'Italie à Théodoric, se réservant les honneurs de la royauté; mais le vainqueur le tue de sa propre main quelques jours après. Ceux qui tâchent de justifier Théodoric, prétendent qu'il avoit découvert un

494. Théodoric tue Odoacre; mais il règne en grand homme.

complot contre sa personne. Des auteurs sans prévention lui laissent toute la tâche d'une perfidie. Elle fut du moins effacée par un règne éternellement mémorable. Dans toute l'histoire des empereurs, il y a peu de modèles de gouvernement aussi parfait que celui de Théodoric, et nous ne pouvons que gagner beaucoup à en recueillir quelques traits.

CHAPITRE III.

Théodoric le Grand établi en Italie.

On ne peut croire Théodoric ignorant, comme quelques-uns le disent.

Si Théodoric, comme un ancien auteur anonyme l'assure contre toute vraisemblance, ne savoit ni lire ni écrire; c'est un prodige de jugement et de sagesse, qu'il ait su gouverner en homme parfaitement instruit. Selon Procope, il ne vouloit pas que les enfans goths étudiassent, sous prétexte qu'*après avoir eu peur d'une férule, ils trembleroient à la vue d'une épée.* Mais ces récits sont plus que douteux. Outre qu'il avoit passé dix

ans de sa jeunesse à Constantinople, où son génie ne pouvoit guère manquer de prendre une teinture des lettres; il témoigna trop d'estime aux savans, il leur accorda trop de faveur, pour être soupçonné d'une grossière ignorance. Les premières places furent remplies par Boëce, Cassiodore, et d'autres habiles personnages. Les lettres de Théodoric renferment les plus grands éloges des connoissances humaines. Cassiodore, son secrétaire, l'auroit-il exposé au ridicule de louer avec affectation ce qu'il ignoroit? On observe d'ailleurs que Dion Cassius, dans une histoire des Goths qu'il avoit écrite, les supposoit aussi éclairés que les Grecs; ce qui prouve au moins qu'ils l'étoient beaucoup plus que le reste des peuples barbares.

Boëce, Cassiodore et autres.

L'Italie, heureuse sous Odoacre, le fut davantage sous le nouveau roi. Les Goths n'eurent que le tiers des terres, dont la distribution se fit de la manière la plus douce. Ils furent soumis aux taxes comme les Romains. *Ce n'est pas la force qui doit régner*, disoit Théodoric à ses sujets en général; *c'est*

Il fait le bonheur de l'Italie.

Égalité entre les Goths et les Romains.

la justice : vous vivez dans le même empire, vivez amis : que les Goths chérissent les Romains comme leurs voisins et leurs frères ; que les Romains chérissent les Goths comme leurs défenseurs.

Économie et abondance.

Une sage économie remplit le trésor, et fournit à de grandes entreprises, qui ne furent point à charge au peuple. L'abondance fut telle, que soixante sacs de blé se donnoient communément pour une pièce d'or, évaluée à treize ou quatorze livres de notre monnoie. La sûreté publique permit de voyager sans crainte le jour et la nuit.

Législation et justice.

Enfin, la police, les coutumes, les lois romaines subsistèrent. Les Goths y étoient assujettis pour les objets essentiels, en conservant du reste leurs usages. Ils étoient jugés par un comte goth, qui prenoit un assesseur romain, si quelque Romain étoit partie dans le procès. Deux plaideurs romains avoient pour juges les magistrats de leur nation. *Que les autres conquérans*, dit Théodoric dans une de ses lettres, *pillent ou dé-*

truisent les villes de leur conquête : pour nous, nous voulons faire regretter aux vaincus de ne l'avoir pas été plus tôt. Il avoit si fort à cœur l'administration de la justice, qu'il fit trancher la tête à des juges, pour avoir différé trois ans le jugement d'un procès.

Le duel défendu.

Presque toutes les nations barbares décidoient les différends par le duel. Théodoric proscrit cet usage, le traitant d'abominable. Il veut que dans les Goths, on reconnoisse l'humanité romaine, jointe à la valeur gothique. Il dit *que ce n'est pas perdre, quoiqu'il en coûte, quand on gagne la vie d'un homme.* Jamais les Romains avoient-ils eu tant d'humanité?

Tolérance pour la religion.

Sa conduite, à l'égard de la religion, fut toujours réglée par cette maxime, qu'on trouve dans ses lettres : *Nous n'avons aucun empire sur la religion, parce que la croyance doit être libre.* Partisan de l'arianisme, il honore les catholiques vertueux, il maintient l'ordre et la paix. Symmaque et Laurent se disputoient à main armée le siége de Rome. Il décide

d'abord que l'on doit tenir pour évêque légitime celui qui a été élu le premier, et qui a réuni le plus de suffrages. Le schisme continuant, il assemble des conciles pour juger l'affaire; et il emploie son autorité pour l'exécution du jugement en faveur de Symmaque.

Théodoric juge qui est le vrai pape.

Dans un de ces conciles, le pape se purgea par serment des accusations qu'on lui intentoit, et fit passer en décret un écrit du diacre Ennodius, portant : *Que le saint siége rend impeccables ceux qui l'occupent, ou plutôt, que Dieu ne permet d'y monter que ceux qu'il a prédestinés à être saints.* Preuve frappante de l'empire que prenoient déjà les préjugés les moins raisonnables. Ce décret servira dans la suite de fondement à quelques-unes des prétentions de Grégoire VII.

Symmaque se justifie, et fait déclarer par un concile le pape impeccable.

Peu de politiques ont égalé Théodoric dans l'art de ménager les intérêts d'un royaume, d'en affermir les fondemens, et de prévenir les entreprises de ses voisins. Sans tirer l'épée depuis la mort d'Odoacre, il jouit de sa conquête comme d'un héritage paisi-

Politique et alliances de Théodoric.

ble. Il s'unit par des alliances aux barbares dont il étoit environné. Il épousa la sœur de Clovis, qui, en 486, avoit anéanti la puissance romaine dans la Gaule par la défaite de Syagrius. Il donna une de ses filles en mariage au roi des Visigoths, Alaric; une autre au fils de Gondebaud, roi des Bourguignons; et sa sœur à Trasamond roi des Vandales. Loin de fomenter les querelles de ces princes pour les affoiblir l'un par l'autre, et pour s'agrandir à leurs dépens, il s'efforça de leur inspirer la paix, la concorde, l'humanité. Mais l'ambitieux Clovis, malgré ses conseils et ses instances, ayant défait Alarie, et subjugué une grande partie de ses états, il envoya une armée au secours des Visigoths; il sauva les débris de leur monarchie, moins pour se l'approprier que pour mettre des bornes à l'ambition de ce conquérant.

Il secourt les Visigothscontre Clovis

C'est surtout par le talent de discerner la vrai mérite, par le soin de le récompenser et de l'employer, que ce grand roi assura le succès de ses entreprises. Il eut

Il emploie des hommes d'un rare mérite.

un favori dans Artémidore, Grec illustre, avec qui il s'étoit lié à Constantinople ; mais un favori sans intrigue, sans flatterie, dont le crédit fut uniquement consacré au bien des sujets. Libérius, inviolablement attaché à Odoacre jusqu'à la révolution, devenu ensuite préfet du prétoire, servit le nouveau souverain comme il avoit servi le premier ; administra les finances avec une intégrité et une économie admirables ; soumit les barbares au joug de la discipline ; présida au partage des terres, et unit étroitement les deux nations, par une équité dont il y a très-peu d'exemples. Ibas, Tolonic, et les autres généraux, revinrent toujours de leurs expéditions avec la victoire.

Artémidore et Libérius.

Enfin, Cassiodore, revêtu de toutes les dignités ; questeur, (c'étoit alors ce que nous appelons chancelier,) maître des offices, (c'est aujourd'hui grand-maître,) prince, consul, préfet du prétoire, et même général d'armée : Cassiodore, dis-je, signala dans toutes les fonctions sa capacité et sa vertu. *Si la main du secrétaire*

Cassiodore.

Ses let-

tres sous le nom de Théodoric.

se montre trop souvent dans les lettres qu'il écrivit pour Théodoric, *S'il prête à un grand roi un ton de déclamateur qui le dépare*, comme l'observe M. le Beau, c'est une suite de la corruption du goût, dont les génies du premier ordre ne se garantissent point. Mais on n'en doit que plus admirer les principes de cette politique vertueuse, qui dirigeoit le prince goth, et qui s'exprimoit par l'organe de son ministre. Depuis long-tems la plupart des lois impériales n'étoient, ou que les caprices d'un despotisme dur, avide, superstitieux et insensé, ou que les fausses expressions d'une sagesse idéale, jamais réduite en pratique : les unes faisoient le malheur des peuples, et les autres ne leur offroient que des mots pour soulagement. Il falloit qu'un Goth rétablît ou réalisât les idées de bonne législation et de gouvernement équitable!

Revenons à l'histoire de l'empire. Elle nous intéressera peu désormais, et nous la réduirons à quelques idées générales jusqu'à Justinien.

ANASTASE.

LONGIN, frère de Zénon, aussi méprisable et odieux que cet empereur, se flatta en vain de lui succéder. L'impératrice Ariadne aimoit Anastase, silentiaire du palais, officier subalterne, et d'une naissance fort obscure. Elle vint à bout de le faire proclamer. Le patriarche Euphémius, qui le haïssoit comme Eutychien, l'avoit autrefois chassé de l'église; il l'avoit menacé même de lui couper les cheveux, et de l'exposer à la risée du peuple. Ce prélat ne consentit à le couronner qu'après lui avoir fait signer une profession de foi, et une promesse de soutenir le concile de Chalcédoine. Peu de tems après, Euphémius se rendit suspect de favoriser les Isaures, qui étoient alors disgraciés et rebelles. Anastase les ayant vaincus, lui envoya dire : *Vos prières en faveur de vos amis n'ont pas été exaucées.* Ensuite il assembla les évêques, l'accusa devant eux, et

491. Anastase, empereur d'Orient, brouillé avec le patriarche Euphémius.

l'exila, quand on eut prononcé contre lui la sentence de déposition.

Il prend parti dans les factions du cirque.

Ces préludes annonçoient de nouveaux troubles au sujet des matières ecclésiastiques, dont les empereurs se mêloient avec trop peu de jugement. Une faute encore plus insigne étoit de prendre parti pour une des factions, que la fureur des spectacles avoit produites. Les *verts*, les *bleus*, les *rouges*, (on distinguoit par les couleurs les cochers du cirque et leurs partisans) s'acharnoient les uns contre les autres, comme autrefois les partis de Marius et de Sylla, lorsqu'il s'agissoit de la liberté romaine et de l'empire du monde. Anastase, au lieu d'étouffer avec sagesse des haines aussi funestes qu'extravagantes, favorisa une des factions, et les rendit par conséquent plus furieuses. Il y eut d'horribles massacres; dans l'un desquels périrent plus de trois mille hommes. La folie des Athéniens en ce genre n'avoit pas été sanguinaire.

Traits de sagesse et

On dépeint ordinairement Anastase comme un mauvais prince, dévot

dévot hypocrite, injuste, avare, persécuteur. Son règne offre néanmoins des traits fort louables. Appliqué aux affaires, sans passion pour les plaisirs, économe et bienfaisant, il chassa tous les délateurs de Constantinople, il défendit aux juges de suivre les rescrits particuliers du prince, qui seroient contraires au bien public et au droit reçu; il abolit les combats inhumains des hommes contre les bêtes, et la vénalité des charges, que l'avarice avoit introduite contre les lois; il supprima le *chrysargyre*, ce détestable impôt qu'on levoit avec rigueur sur toute sorte de trafic, dont la mendicité même n'exemptoit point, et dont le fisc tiroit des trésors. On établit à Edesse une fête pour célébrer l'abolition du chrysargyre.

de bonté d'Anastase.

L'empereur avoit dompté et puni les Isaures. Il fut moins heureux contre les Perses. Depuis l'expédition malheureuse de Crassus, la haine subsistoit entre ce peuple et les Romains, sans qu'aucun traité pût l'éteindre. Pérose, roi de Perse, venoit de mourir dans une guerre contre les Huns Nephtali-

Cabadès, roi de Perse, chassé et rétabli.

tes, qu'il avoit irrités par une lâche perfidie. Son fils Cabadès avoit été détrôné, parce qu'il abolissoit les coutumes de la nation, et qu'il troubloit l'ordre de la société, jusqu'à rendre les femmes communes. Il trouva un asyle dans la générosité des Huns; car ce peuple étoit capable de sentimens vertueux. Il fut rétabli; et profitant de sa disgrace, il prit un meilleur système de gouvernement. Les Arméniens, qu'on vouloit soumettre, quoique chrétiens, au culte des Perses et à l'adoration du feu, s'étoient révoltés : Cabadès les pacifie, en leur rendant la liberté de religion. Son activité guerrière se tourna contre les Romains.

Guerre avec les Perses, suivie d'une paix honteuse.

Anastase ayant refusé une somme qu'il exigeoit, le roi prit les armes, et força la fameuse ville d'Amide, contre laquelle Sapor avoit échoué. Il y entra par une tour que des moines ivrognes gardoient, ou plutôt devoient garder: selon quelques auteurs, les moines lui en ouvrirent l'entrée par trahison. L'empereur envoya contre lui des généraux, dont la mésintelligence devint une source nou-

velle de disgraces. Amide fut assiégée sans succès. On acheta enfin la paix pour une grosse somme d'argent. Le traité fut conclu en 505, après trois années de guerre. Les ennemis rendirent Amide ; elle n'avoit plus de subsistance que pour sept jours, lorsque les Romains qui l'assiégeoient achetèrent cette paix honteuse *.

505. Les Ostrogoths s'emparent de la Pannonie.

La même année, l'empire essuya un malheur non moins humiliant. Théodoric lui enleva la Pannonie. Pitzia, un de ses généraux, avec deux mille cinq cents hommes, remporta une victoire complette sur les troupes d'Anastase. La harangue qu'il fit à ses soldats avant la bataille, mérite d'autant mieux d'être rapportée, qu'elle ne ressemble point aux harangues étudiées des historiens. C'est l'expression forte et naïve du sentiment. *Camarades*, leur dit-il, *vous connoissez votre roi ; nos ennemis le*

Harangue de leur général.

* Le nom de *Romains* se donne communement aux Orientaux, jusqu'au tems de Charlemagne, tems où le nom d'empire Grec fut en usage.

connoissent aussi : ils l'ont vu combattre. Montrez-leur que vous lui ressemblez. Il vous voit, quoique absent ; aucune des belles actions que vous allez faire ne lui sera inconnue. Ce général défendit d'enlever les dépouilles, et laissa les morts avec leurs armes, pour prouver que la gloire seule excitoit le courage de la nation gothique. Les Goths paroissent ici des Spartiates.

Muraille d'Anastase, pour garantir Constantinople.

Tant de victoires des barbares, qu'on avoit vus plusieurs fois aux portes de Constantinople, faisant craindre de nouveaux ravages, l'empereur exécuta le projet d'une muraille qui pût arrêter leurs incursions. Elle s'étendoit du Pont-Euxin à la Propontide, dans un espace de quatre cent vingt stades, ou dix-huit lieues, éloignées d'environ treize lieues de Constantinople, large par-tout de vingt pieds, et flanquée de tours. Un si grand ouvrage ne remplaçoit pas l'ancienne valeur : par-tout où il s'en est fait de pareils, à la Chine en particulier, ces immenses remparts, trop difficiles à garder, n'ont pu arrêter les invasions. Anastase

se vengea foiblement de Théodoric, en envoyant une flotte insulter les côtes d'Italie, et en décorant Clovis du titre de patrice, ou, selon quelques auteurs, de consul. Clovis ne combattit pas pour les Romains ; Théodoric équipa une flotte qui arrêta leurs pirateries.

La premiere guerre de religion va s'allumer sous ce prince.

Les querelles théologiques avoient ensanglanté plusieurs fois l'église, ennemie du sang ; mais on ne connoissoit pas encore les guerres de religion. Cet horrible fléau, que tant de bouches chrétiennes ont déploré avec éloquence, devoit naître du fanatisme des sectes et de l'entêtement des partis, des préjugés les plus contraires à l'évangile, et des passions les plus funestes à la société. Nous en allons voir le premier exemple. Anastase favorisoit les eutychiens, et irritoit les catholiques, dont le zèle n'étoit pas toujours sans aigreur. Les papes avoient excommunié Acace, ancien patriarche de Constantinople, qui avoit communiqué avec des prélats hérétiques, ou suspects d'hérésie. La condamnation d'Acace étoit devenue une preuve né-

Il s'étoit brouillé avec le pape en refusant de souscrire à la condamnation d'Acace.

cessaire de catholicité, comme autrefois la condamnation de saint Athanase étoit censée une preuve certaine d'arianisme. Anastase se trouvoit brouillé avec le saint-siége, parce qu'il refusoit d'y souscrire, et d'abandonner l'*hénotique* de Zénon. Il vouloit qu'on n'inquiétât personne au sujet du concile de Chalcédoine; mais on respectoit peu sa volonté. Moins on la respectoit, plus il s'exposa par des coups d'autorité absolue.

Grande sédition occasionnée par le patriarche Macédonius.

Un jour, il envoie demander au patriarche Macédonius l'acte par lequel, en montant sur le trône, il s'étoit obligé à maintenir la foi du concile; acte qu'il disoit flétrir la majesté impériale. Macédonius refuse de le rendre. L'empereur dissimule quelque tems; et enfin transfère aux eutychiens le droit d'asyle, dont jouissoit l'église de Macédonius. Alors s'enflamme l'esprit de sédition. Deux cents moines de Syrie viennent exprès pour chasser le patriarche. Une autre légion de moines accourt de la Palestine pour le défendre. On s'insulte jusques dans le sanctuaire.

Légions de moines

Anastase fait enlever les actes du concile de Chalcédoine, qu'on refusoit de lui remettre : il les déchire et les jette au feu. Macédonius, accusé de crimes infâmes par deux imposteurs, se justifie en prouvant qu'il est eunuque. On l'envoya cependant en exil, où il mourut.

Les séditions deviennent plus violentes de jour en jour. L'empereur est insulté publiquement, comme hérétique; ses statues sont renversées; un moine et une religieuse qui avoit sa confiance, sont poignardés l'un et l'autre, et leurs cadavres traînés par les rues. Des coups de rigueur augmentent la rage populaire. Enfin Vitalien, petit-fils du fameux Aspar, s'annonce pour le vengeur de la foi, en levant contre le prince une armée de soixante mille hommes. Il force la grande muraille, et campe aux portes de Constantinople.

514. Anastase est insulté comme hérétique.

Guerre ouverte.

Proclus, physicien d'Athènes, (différent du philosophe platonicien dont les ouvrages subsistent,) étoit venu servir Anastase. On raconte qu'il brûla la flotte enne-

Proclus sauve Constantinople.

mie, ou avec des miroirs ardens, ou avec une poudre inflammable composée de soufre. Il est certain que la flotte fut brûlée; que Vitalien fit de nouveaux préparatifs; qu'Anastase lui promit de réformer tout ce qu'il avoit fait contre la catholicité, et qu'ayant obtenu la paix à ce prix, il éluda ses promesses.

Mort de l'empereur.

Ce prince, mourut trois ans après, en 518, presque nonagénaire. Les uns disent qu'il fut tué d'un coup de foudre; les autres, qu'il tomba en démence par punition divine. Son nom fut effacé des diptyques *; et Nicolas I, dans une de ses lettres, le compare aux Nérons et aux Dioclétiens, quoiqu'il ait été plutôt aveugle que sanguinaire.

Maux que produisirent les hérésies.

Nous ne pouvons trop l'observer : l'ignorance des princes en

* Les diptyques étoient une espèce de registres publics. Il y en avoit de profanes et de sacrés : dans les premiers, on inscrivoit les noms des consuls et des magistrats : dans les autres, ceux des personnes considérables pour qui l'on devoit prier au sacrifice.

matière de religion leur faisoit commettre des fautes énormes et fatales, mais d'autant moins étonnantes que la division agitoit l'épiscopat. Sans cette division qui jetoit l'incertitude dans les esprits, et qui enflammant l'ardeur de la controverse, détournoit nécessairement de l'étude et de l'exercice de la morale, on auroit recueilli en paix les fruits divins du christianisme. Quelle idée sublime et consolante il donnoit de la divinité! quelle confiance en sa justice et sa miséricorde infinies! quel encouragement aux plus admirables vertus! la religion n'inspiroit que mépris des vanités terrestres, et ardeur pour les devoirs de l'humanité; que haine des vices, et indulgence pour la foiblesse du prochain; que patience invincible dans le malheur, et bonté compatissante pour les malheureux; en un mot, que tendre charité et courage héroïque. Elle devoit tout perfectionner, tout sanctifier jusques dans la vie commune et sociale. Pourquoi donc tant d'excès et d'égaremens sous prétexte de religion? c'est que l'hérésie, repro-

duite sous mille formes diverses, ne cessant d'alarmer la foi par ses subtilités et ses sophismes, absorba dans la dispute presque toute l'énergie des ames. La dispute engendra les haines; des haines nâquirent les excès : plus on s'épuisa en paroles et en cabales, moins les vertus eurent de force et d'action. L'exemple des saints évêques n'étoit point suivi de la multitude. Les princes, les peuples furent saisis d'un vertige presque général : l'église fut déchirée; l'état plein de dissentions intestines. Et voilà une des principales causes des calamités, que l'histoire mettra continuellement sous nos yeux.

JUSTIN.

Fin du règne du grand Théodoric.

JUSTIN, successeur d'Anastase, étoit un soldat de fortune, né en Thrace dans la misère, qui ne savoit ni lire ni écrire; mais zélé catholique, et assez habile intriguant pour supplanter ses rivaux. Il distribua en son propre nom l'argent qu'il s'étoit chargé de distribuer pour un autre. Il fit sacrer évêque un homme obscur, que des factieux avoient revêtu de la pourpre. Trois neveux d'Anastase furent totalement oubliés.

518. Justin, homme de néant, parvient à l'empire.

Des affaires de religion remplissent ce règne. Justin se déclare d'abord pour les orthodoxes, qui dominoient à Constantinople. Le peuple exige par des cris, qu'on flétrisse la mémoire des manichéens, et même qu'on exhume leurs cadavres; (l'imputation de manichéisme tomboit sur Anastase lui-même;) qu'on établisse une fête

Le peuple fait la loi aux évêques.

en l'honneur du concile de Chalcédoine, (elle se solennise encore dans l'église grecque;) qu'on rappelle des évêques exilés; qu'on inscrive les noms de quelques autres dans les diptyques, etc. Le patriarche ne peut commencer le sacrifice qu'après avoir obéi au peuple; et quarante évêques confirment tout ce que le peuple a ordonné. Tant les affaires les plus sérieuses dépendoient alors de la multitude.

Justin, zélé catholique.

Justin commande à son tour la soumission au concile de Chalcédoine; il exclut par une loi les hérétiques de toute charge, et même du service militaire; il réconcilie l'église d'Orient avec l'église romaine, dont elle étoit séparée depuis trente-quatre ans, c'est-à-dire, depuis que le pape Félix avoit condamné Acace. Le pape Hormisdas fait effacer des diptyques les noms des patriarches Euphémius et Macédonius, ardens catholiques, à qui l'on reprochoit de n'avoir pas voulu flétrir Acace leur prédécesseur.

Loi contre les hé-

Un nouvel édit condamne au bannissement les manichéens; et

porte que ceux qu'on découvrira dans la suite auront la tête tranchée. Il confirme aussi la loi précédente contre les hérétiques en général, auxquels il associe les païens, les Juifs, les Samaritains; oubliant que leur secours pouvoit devenir nécessaire. Un Sarrasin chrétien, dit, en ce tems là, à un prince de sa nation, qui persécutoit le christianisme : *Pense que nous étions chrétiens avant que d'être tes sujets. Je ne connois personne assez puissant, pour me forcer à croire ce que je ne crois point, ni à déguiser ce que je crois, et s'il en faut venir aux coups, mon épée est aussi longue qu'une autre.* Cette audacieuse menace fait sentir à quoi s'exposoient les princes, par des violences que Constantin lui-même avoit sagement évitées.

rétiques, Juifs, etc. qu'on exclut même du service militaire.

Mot remarquable d'un Sarrasin.

Quoique Justin eût excepté de son édit les Goths, qu'il craignoit sans doute, Théodoric fut indigné de ce qu'on refusoit aux ariens la tolérance qu'il accordoit aux catholiques. Il représenta fortement par lettres à l'empereur, que les princes n'ont aucun droit sur les

524. Théodoric se plaint de l'intolérance.

esprits ; que leur puissance est bornée à la police extérieure ; qu'ils ne peuvent punir que les perturbateurs de l'ordre public. Justin répondit que, sans gêner les consciences, il pouvoit employer à son service ceux qu'il jugeoit à propos ; que l'ordre public exigeoit l'uniformité du culte ; que par conséquent ceux qui ne s'accordoient point avec lui dans la croyance, il avoit droit de leur fermer les églises.

Il envoie le pape Jean menacer Justin.

Théodoric mande à Ravenne le pape Jean. Il lui ordonne d'aller à Constantinople, et de déclarer à Justin que, s'il ne remet pas les ariens en possession de leurs églises, et qu'il leur refuse une entière liberté de religion, les catholiques seront traités en Italie selon le droit de représailles. Quelque dure que soit la commission pour le pape, il obéit en apparence. Mais arrivé à Constantinople, où il fut accueilli avec les plus grands honneurs, (c'étoit le premier pontife romain qu'on y avoit vu,) il s'y occupa beaucoup des prérogatives de son siége ; et loin de faire restituer aux ariens leurs égli-

Le pape remplit mal sa commission, et en est puni.

ses, il les consacra lui-même pour les catholiques. Théodoric, à son retour, le punit par la prison. Il y mourut, et on l'honore comme martyr. Selon Fleury *, il s'étoit acquitté fidellement de sa commission : « car, dit-il, ayant repré-» senté à l'empereur Justin le pé-» ril auquel étoit exposée l'Italie, » il obtint ce qu'il demandoit ; » c'est-à-dire, que les ariens de-» meureroient en liberté ». Ce récit paroît peu exact **.

Théodoric devient ombrageux contre les catholiques.

Pendant la négociation de Constantinople ; Théodoric, âgé de soixante-huit ans, offensé des murmures des catholiques ; soupçonnant des projets contraires à sa couronne, devint ombrageux, et se laissa surprendre par la calomnie. Le patrice Albin fut accusé d'intelligences criminelles avec l'empereur. Boëce, philosophe chrétien, illustre par ses dignités et par sa conduite, ne doutant point de l'innocence du patrice, dit tout

Boëce et Symmaque sont mis à mort

---

* *Hist. Ecclésiast. l.* 32.

** Voyez *l'Abrégé chronologique de l'histoire d'Italie.*

haut : *Si Albin est coupable, je le suis moi-même avec le sénat.* Les ennemis du philosophe eurent soin d'interpréter ces paroles, comme une preuve de conjuration. Trois témoins subornés déposèrent contre lui. Enfermé dans un château, il y composa la *Consolation de la philosophie*, ouvrage pieux où Théodoric est quelquefois maltraité, et qui pouvoit rendre suspecte la fidélité de l'auteur. La conduite du pape ambassadeur augmenta la défiance du roi. Boëce et son beau-père Symmaque, tous deux consulaires furent mis à mort.

Tristes effets des haines de religion.

Il est affreux de voir les dernières années du règne de Théodoric troublées par de cruels soupçons, et ternies par des exécutions peut-être injustes. Effet déplorable des dissentions religieuses! Les catholiques partageoient avec les ariens tous les avantages d'un bon gouvernement. Ils se livrent néanmoins à l'inquiétude; ils donnent des sujets de défiance; et un roi si sage tombe dans les pièges des délateurs! et un roi si modéré finit par faire punir deux hommes

illustres qu'il honoroit de son estime et de ses bienfaits.

526. Mort de Théodoric.

On ne peut guère douter que Théodoric ne les crût coupables. Cependant un repentir profond lui serra le cœur ; et il tomba dans une noire mélancolie, dont il mourut âgé de soixante et quatorze ans. Athalaric, son petit-fils, né de sa fille Amalasonte, lui succéda. C'étoit un enfant ; mais Amalasonte pouvoit gouverner en grand roi ; princesse éclairée, savante, vertueuse, capable de toutes les affaires, aussi digne d'amour que de respect. Tant qu'elle tint les rênes de l'état, on crut voir encore Théodoric sur le trône. Elle prit un soin particulier de l'éducation de son fils. *Ce qui distingue*, disoit-elle, *les nations policées des barbares, c'est l'estime des lettres et de ceux qui les cultivent et les enseignent.* Si les gens de lettres ne méritent pas tous cette estime, la honte des uns doit relever la gloire des autres.

Sa fille Amalasonte.

Pour ne point mêler des choses disparates, nous avons différé le récit d'un petit nombre de faits intéressans, que présente le règne

Cabadès veut faire adopter par Justin son fils Chosroès.

de Justin. Zathius, roi des Lazes, dans l'ancienne Colchide, étoit venu se faire couronner à Constantinople, quoique le roi de Perse prétendît avoir sur lui des droits de souveraineté. Cabadès fut sur le point de recommencer la guerre à ce sujet. Il changea de résolution; il voulut faire adopter par l'empereur Chosroès, son troisième fils, auquel il destinoit la couronne. Cette étrange proposition inspira de justes inquiétudes. On craignit qu'un Perse ne devînt héritier de l'empire. On répondit que l'usage ne permettoit d'adopter les étrangers que par les armes, cérémonie qui ne donnoit aucun droit à la succession. Chosroès étoit en marche pour Constantinople, quand cette réponse imprévue irrita les Perses. La guerre commença; les ennemis s'emparèrent de l'Ibérie, à l'orient de la Lazique, dont le roi s'étoit mis sous la protection de Justin. Celui-ci mourut sur ces entrefaites en 527.

Le refus de l'empereur cause une guerre.

Justin meurt.

Il venoit de déclarer auguste Justinien, son neveu, qui dès le commencement de ce règne, avoit

Justinien, son neveu, dé-

assassiné Vitalien, après lui avoir juré une amitié fraternelle; et qui, en favorisant la faction bleue, lui avoit inspiré l'audace de braver les lois, de commettre en plein jour les plus grands crimes, et de se faire un jeu de l'assassinat. Ces premières actions de Justinien n'annonçoient rien moins qu'un sage législateur. Cependant il est célèbre surtout par ses lois; et les éloges des jurisconsultes enthousiastes l'auroient, pour ainsi dire, déifié, si dans ses lois mêmes et dans tout son gouvernement, on ne voyoit des marques fréquentes de foiblesse, d'imprudence, d'injustice et de tyrannie. La grandeur romaine va paroître sortir de ses ruines : deux généraux la releveront par leurs victoires; mais ce sont les derniers efforts d'un mourant, qui retombera bientôt sans vie, épuisé par ses efforts; comme par un long dépérissement.

claré auguste.

JUSTINIEN.

CHAPITRE PREMIER.

Jusqu'à la conquête de l'Afrique sur les Vandales.

527. Bonnes et mauvaises qualités de Justinien.

JUSTINIEN, d'une origine vraisemblablement aussi basse que celle de son oncle, avoit sur lui l'avantage de l'éducation. Agé de quarante ans, lorsqu'il parvint à l'empire, instruit des matières de jurisprudence, aimant l'étude et le travail, ayant le goût de la réforme ; mais avec beaucoup de préjugés, beaucoup de penchant au despotisme, beaucoup de foiblesse dans le caractère ; plein de vanité, et connoissant peu la véritable gloire ; plus jaloux de dominer sur les esprits que de faire le bonheur des hommes : c'étoit un de ces princes en qui le bien et le mal sont singuliérement mélangés ; et qui sans être grands par eux-mêmes, peuvent le paroître

par les grandes choses qu'exécutent leurs ministres ou leurs généraux. Le succès des entreprises ne couvrira pas toujours la petitesse d'esprit de Justinien, ni les fautes de son gouvernement.

Un prince supérieur épousera-t-il jamais une fille de théâtre, souillée de vices, et joignant la hauteur à l'infamie? C'est ce que fit Justinien pour Théodora, *la très-respectable épouse que Dieu lui a donnée*, dit-il dans une de ses lois. Justin avoit laissé trois cents vingt mille livres pesant d'or, qui se perdirent bientôt par les dissipations de son successeur.

Son mariage honteux avec Théodora.

Dissipation de finance.

Il se piquoit de théologie, et ce fut un nouveau malheur pour l'état. On ne peut lui savoir gré du zèle qu'il exerça d'abord contre les hérétiques, puisqu'il finit par tomber dans l'hérésie et par persécuter les orthodoxes. La jalousie de l'opinion l'animoit plus que l'amour de la vérité. Aux lois de ses prédécesseurs, il avoit ajouté la peine de mort pour ceux qui ne seroient pas soumis aux dogmes. Païens, Juifs, hérétiques, fuyoient de toutes parts, en le

Zèle violent de Justinien.

Maux qui en résultent.

maudissant; d'autres plus furieux se donnoient la mort; des montanistes en Phrygie mirent le feu à leurs églises, et s'y brûlèrent; les Samaritains se révoltèrent au nombre de cinquante mille, pillant, massacrant tout, jusqu'à ce qu'ils furent massacrés. La dépopulation des provinces, la haine pour l'empereur et pour le christianisme, étoient la suite de ses vexations.

L'intérêt y avoit part.

En confisquant à son profit les biens de ceux qui refusoient de se faire baptiser avec leurs familles, Justinien donnoit lieu de croire qu'il avoit eu son intérêt autant à cœur, que la propagation de la foi chrétienne.

Goths massacrés dans une église.

Les Goths seuls (car on se souvenoit de Théodoric) furent exceptés de la rigueur de ces lois. L'empereur rebâtit même une église aux ariens; mais la première fois qu'ils s'y assemblèrent, une troupe de fanatiques les y attaqua, et les égorgea pour la plupart. La conduite du prince n'étoit que trop favorable au fanatisme.

Lois sévères pour réformer les mœurs

Sa sévérité poursuivoit en même tems les crimes contre les mœurs, d'une manière moins propre à ré-

former les mœurs qu'à multiplier les scandales. Deux évêques, des prêtres, des sénateurs, convaincus de monstrueuses débauches, furent mutilés dans la place publique. Cet exemple n'ayant rien produit, l'empereur, long-tems après, en 554, menaça les coupables par une loi publiée dans le carême, des peines les plus rigoureuses; s'ils ne faisoient pénitence à Pâques. Comment compter sur une pareille pénitence? Il punit le blasphême aussi sévérement que le crime contre nature; il défendit les jeux de hasard, comme une occasion de blasphême. Il bannit ceux qui faisoient trafic de prostitution, et établit la peine de mort pour ceux qu'on découvriroit dans la suite.

Inutilité de ces lois

Un législateur prudent auroit d'abord examiné si toutes ces lois pouvoient s'exécuter; si elles pouvoient réformer les mœurs d'une nation corrompue; si elles appliquoient aux désordres le remède convenable; et il auroit craint de faire du mal en cherchant à faire du bien. Effectivement les désordres allèrent toujours croissant;

ce qui ne manque jamais d'arriver, quand les loisirritent les passions, sans leur opposer une barrière suffisante. Ne suffisoit-il pas de voir une comédienne sur le trône, pour que les vices publics insultassent au prince réformateur ?

Guerre de Perse.

Cependant la guerre de Perse inquiétoit Justinien, quoique les Romains eussent remporté quelques avantages sur l'ennemi. Il envoya un ambassadeur chargé de présens et de propositions de paix. Cabadès lui répondit par une lettre arrogante, où il se qualifioit *roi des rois*, *fils du Soleil*, *souverain de l'Orient*; ne donnant à l'empereur que le titre de *fils de la Lune*, et de *souverain de l'Occident*. Bélisaire, né en Dardanie, déjà connu par ses talens et par son courage; battit les Perses près de Dara, en 530. Mais l'année suivante, il perdit la bataille de Callinique, la veille de Pâques. Le jeune avoit affoibli les troupes. Il ne vouloit point combattre; il pouvoit repousser l'ennemi sans rien hasarder. L'ardeur téméraire des soldats, qui accusoient de lâcheté

Bélisaire battu à Callinique par la faute de ses soldats.

cheté sa prudence, et qui s'emportoient jusqu'à la sédition, le força d'en venir aux mains. Les Perses eurent la gloire de vaincre une armée beaucoup plus nombreuse que la leur, et le plus grand général de l'empire. Bélisaire fut rappelé. Trop vertueux pour être un bas courtisan, il devoit éprouver plus d'une fois que de grands services et des triomphes sont des titres de disgrace, quand l'intrigue domine à la cour. Il est rappelé.

Les armes romaines furent heureuses en Arménie, et ailleurs. Cabadès mourut, extrêmement affligé de ses pertes. Chosroès, son successeur, étoit bien capable de les réparer; prince décrié par la haine des Grecs, mais que les Orientaux élèvent au dessus même de Cyrus. Il fit bientôt connoître ses sentimens héroïques. Justinien ayant renoué les négociations, il déclara que, pour mettre bas les armes, il vouloit qu'on lui payât onze mille livres d'or; qu'on lui remît des forteresses, et que le commandant des troupes de Mésopotamie résidât à Constantinople, non dans cette province. L'em-

531. Chosroès succede à Cabadès.

Condition qu'il impose à Justinien.

pereur promit tout, envoya ensuite un contre-ordre, et fut obligé en 533 de conclure un traité humiliant.

532. Révolte de la faction verte

Il avoit toujours l'imprudence d'animer les factions du cirque, en prenant parti pour les bleus, contre les verts que l'impératrice Théodora favorisoit. Constantinople étoit partagé entre ces deux factions, auxquelles s'étoient réunies les autres. Leurs sanglantes querelles allumoient par-tout la discorde, jusques dans l'intérieur des familles, même entre les maris et les femmes : elles produisirent enfin une des plus terribles révoltes qu'on ait vues. Un jour, dans les jeux du cirque, les verts irrités contre l'empereur l'accablent d'injures. Le supplice des auteurs de ce tumulte allume la rage du peuple. Les séditieux demandent qu'on leur livre des ministres détestés, en particulier Tribonien qui vendoit la justice, et qui fut depuis l'organe de la législation. Justinien éloigne ces ministres, sans que sa foiblesse désarme une multitude effrénée. Déjà il se préparoit à la fuite. Théodora plus

L'empereur cède et tremble

courageuse le retient. *Il n'est pas nécessaire de vivre*, lui dit-elle; *il l'est de ne pas survivre à son honneur. Un souverain traînant une vie honteuse en exil ne vaut pas un homme mort. Le trône est un glorieux tombeau.* Cette femme si décriée avoit du moins une certaine élévation dans l'ame.

Il s'humilie d'une façon singulière.

Le bruit s'étant répandu que l'empereur avoit pris la fuite avec sa femme, le peuple court à la maison d'Hypace, neveu d'Anastase; l'enlève malgré lui, le proclame auguste. Justinien se montre tout-à-coup, escorté de ses gardes, le livre des évangiles à la main; et prenant un ton dévot, il dit qu'il est le seul coupable; que ses péchés lui ont attiré ce malheur; qu'il pardonne les offenses, et que personne ne sera puni, si l'on rentre dans le devoir. Le mépris alors irrite davantage la haine. Il se dérobe aux violences en rentrant dans son palais.

Bélisaire accable les séditieux.

Tout étoit désespéré, si Bélisaire, suivi des principaux officiers avec leurs soldats, n'eût attaqué brusquement les séditieux. Le massacre fut horrible; trente mille

Massacre horrible.

hommes y périrent. Les flammes mirent le comble aux horreurs de cette journée : l'église de Sainte-Sophie et plusieurs autres, des palais entiers, la salle du sénat, le dépôt des archives, etc. devinrent un tas de ruines et de cendres. Hypace et Pompée son frère, furent étranglés en prison; et l'empereur fit publier sa victoire dans tout l'empire. Déplorable sujet de vanité!

CHAPITRE II.

Conquêtes de l'Afrique, par Bélisaire.

Les Vandales corrompus en Afrique.

SOUS un prince sérieusement occupé des folies du cirque, et qui n'échappe au danger d'en être la victime, que par le massacre de ses sujets; on voit éclore et s'exécuter de très-grandes entreprises, parce que le hasard met autour de lui quelques grands hommes. Telle fut la conquête de l'Afrique par Bélisaire. Les Vandales, depuis Genséric, avoient totalement dégénéré. Ce n'étoit plus

ce peuple intrépide, infatigable, sobre, chaste, sorti du Nord pour écraser tout ce qui se rencontroit devant lui: c'étoit une nation amollie, dans un climat aussi fertile que brûlant, où les attraits de la débauche se multiploient au sein du luxe et des richesses.

Fautes qu'avoit faites Genséric, suivies de discordes.

Deux fautes de Genséric les avoit exposés à une révolution, dès que les mœurs seroient corrompues. Il avoit démantelé toutes les places fortes, excepté Carthage; de peur qu'en cas de guerre, les Romains ne s'établissent dans quelques-unes. Il avoit réglé que la couronne passeroit toujours au plus âgé de sa race, sans égard à la primogéniture des branches; ce qui pouvoit occasionner des troubles et des crimes affreux. Son vaste royaume, comprenant la Corse et la Sardaigne, avec toutes les contrées depuis le détroit de Cadix jusqu'à la Cyrénaïque, ne fut après lui qu'un théâtre de dissolutions et de discordes.

Gélimer usurpateur.

Hunéric, qui lui succéda, fit massacrer ses propres frères et ses neveux, pour assurer la couronne à son fils. Hildéric, successeur

d'Hunéric, fut détrôné par Gélimer, arrière petit-fils du conquérant. Justinien, lié avec Hildéric, écrivit en sa faveur à Gélimer, qui méprisa et les avis et les menaces de l'empereur. Alors on se hâta de conclure la paix avec les Perses ; on résolut de porter la guerre en Afrique, et Bélisaire fut chargé de l'expédition.

533. Conquête de l'Afrique par Bélisaire.

Cet illustre général, n'ayant que dix milles hommes de pied et six mille chevaux, s'embarque au mois de Juin ; il aborde en Afrique le troisième mois après le départ. L'exacte discipline qu'il maintient dans son armée, le fait regarder moins comme un ennemi que comme un libérateur. Il approche de Carthage, sans trouver presque de résistance. Il rencontre enfin Gélimer, le bat, le met en fuite ; il arrive le lendemain aux portes de la ville, où les rues étoient illuminées pour le recevoir ; il ne veut point y entrer d'abord, de peur que les ténèbres ne favorisent la licence du soldat. Le jour suivant, il fait son entrée comme dans une place romaine, sans tumulte, sans la moindre violence,

sans que le commerce soit seulement interrompu. Carthage appartenoit aux Vandales depuis quatre-vingt-quinze ans.

Ambassade de Gélimer en Espagne.

Gélimer avoit envoyé en Espagne demander du secours à Theudis ; roi des Visigoths. Ses ambassadeurs, ignorant tout ce qui s'étoit passé, assuroient qu'il alloit écraser une poignée de brigands romains. *Retournez à Carthage*, leur dit Theudis mieux instruit, *et informez vous de l'état de vos affaires.* Ainsi renvoyés, ils arrivent dans le port, où ils ne s'attendoient point à rencontrer les ennemis. On les conduit à Bélisaire : ils en sont quittes pour la peur, et lui revèlent leur secret.

Tous ses efforts inutiles.

Cependant le roi Vandale rassembloit des troupes, en même tems que ses émissaires travailloient à corrompre les Huns de l'armée romaine. Mécontens d'une discipline rigoureuse, et craignant d'être retenus en Afrique, les Huns promirent de se révolter à la première occasion. Le général découvrit le complot, gagna ces barbares à force de caresses et de vin, leur fit avouer leur perfidie et

promettre de la réparer. Il défit à Tricamare une armée de cent mille hommes, dix fois plus nombreuse que la sienne. Gélimer se réfugia sur une montagne inaccessible, à l'extrémité de la Numidie. Réduit à une vie sauvage, (car le pays ne produisoit que de l'orge et du seigle, et les Maures ne savoient ni moudre ni cuire les grains,) il se rendit après trois mois de souffrances. Bélisaire le reçut à Carthage, et le fit garder en attendant les ordres de Justinien.

Il est forcé de se rendre.

534. Bélisaire imprudemment soupçonné.

Si la prudence avoit présidé aux conseils de l'empereur, il auroit senti la nécessité de laisser en Afrique, pour affermir sa conquête, le grand homme qui, dans l'espace de trois mois, venoit de détruire la domination des Vandales. Mais l'envie ne s'endormoit point à Constantinople. Des officiers même du héros servoient la méchanceté des courtisans. On l'accusoit de projets de rebellion. Il ne l'ignoroit pas; et Justinien lui ayant laissé le choix de demeurer ou de revenir, il partit inces-

samment pour dissiper la calomnie.

On lui décerne le triomphe.

On lui décerna le triomphe ; honneur sans exemple jusqu'alors dans l'empire d'Orient. Après lui marcha Gélimer à la tête des prisonniers. Le malheureux prince répéta souvent ces paroles si convenables à sa fortune : *Vanité des vanités, tout est vanité.* Justinien lui donna des terres en Galatie, où il passa le reste de ses jours. Ce prince fit mettre sur le revers de ses monnoies l'effigie du conquérant de l'Afrique, avec ces mots : *Bélisaire la gloire des humains.* Nulle récompense ne pouvoit paroître plus glorieuse : mais il falloit donc se fier à celui qui la méritoit.

L'Afrique est mal gouvernée.

Les Maures se soulevèrent dès que Bélisaire fut embarqué. Les autres généraux ne rétablirent le calme qu'après quatorze années de guerre. L'Afrique, horriblement dépeuplée, resta soumise à l'empire, jusqu'à l'invasion des Sarasins, c'est-à-dire, environ cent ans; et le nom même de Vandales y fut pour jamais anéanti. Justinien la divisa en sept provinces, la

Tingitane, la Mauritanie, la Numidie, la Carthaginoise, la Byzacène, la Tripolitaine et la Sardaigne, parce que cette île fait partie du royaume des Vandales. Il y traita les ariens, comme il traitoit par-tout les hérétiques : il parut d'abord ménager les peuples, mais ses officiers de finance les eurent bientôt ruinés.

Chosroès brave l'empereur.

Chosroès lui envoya une ambassade pour le féliciter, ou plutôt pour le braver, en lui demandant sa part du butin : « car, dit-il, les Romains n'auroient » pas vaincu les Vandales, sans » la paix faite avec les Perses. » De peur d'une rupture, on lui fit de magnifiques présens.

Faste, profusion et audace de Théodora.

Toutes les richesses que Genséric avoit enlevées de Rome, étoient une grande ressource pour l'empereur, s'il avoit su les employer pour le bien public. Mais le faste seul de Théodora absorboit des trésors immenses. Allant prendre les bains en Bithynie, elle traîna une suite de quatre mille hommes. Elle exerçoit un empire si absolu, que jalouse du crédit et choquée de la hauteur de

Priscus, secrétaire de Justinien, après avoir tenté inutilement de le perdre par des calomnies, elle osa le faire enlever, et le força de recevoir la prêtrise dans la retraite où on le transplanta, sans que l'empereur parût savoir ce qu'il étoit devenu. Elle prodiguoit l'argent aux églises, aux monastères, tandis qu'elle outrageoit la religion par ses crimes. La piété de son époux n'étoit guère plus éclairée. Observons ici en général un point important, dont les preuves se trouvent, pour ainsi dire, à chaque pas. La vraie piété, qui éclaire et ennoblit l'ame, ne peut produire que des effets aussi avantageux que sublimes. Au contraire, la superstition, mise à sa place, avilit, tourmente ou dépravel'homme : elle accable de son joug, et quelquefois traine au tombeau des victimes aveugles, mais innocentes; elle endurcit les pervers, par la persuasion que les œuvres extérieures suppléent aux vertus; ou du moins elle attache le plus grand mérite à ce qui n'est rien en comparaison des devoirs.

Fausse piété.

CHAPITRE III.

Première expédition de Bélisaire en Italie.

Amalasonte exposée en Italie à ces cabales.

C'EST un phénomène rare, que de voir de grandes entreprises exécutées sous un gouvernement foible. Mais les conjonctures se trouvoient si favorables, que la conquête de l'Afrique amena celle de l'Italie. La reine Amalasonte (elle avoit pris ce titre dans sa régence,) après avoir gouverné avec une sagesse admirable le royaume de son fils Atalaric, vit ce jeune prince entraîné au vice par ses courtisans. Ils vouloient la dépouiller elle-même d'un pouvoir, dont elle faisoit trop bon usage, pour ne pas s'attirer leur haine. Elle fit périr les principaux chefs de la cabale, après avoir eu parole de Justinien, qu'elle trouveroit en cas de besoin un asyle à Constantinople.

Théodat, qu'elle a fait roi, la fait mourir.

Amalasonte avoit un ennemi plus dangereux dans la personne de Théodat, neveu de son père

Théodoric, préfet de Toscane, dont elle avoit réprimé et puni les concussions. Ce furieux promit secrètement à l'empereur de lui livrer la Toscane, pour une somme d'argent, et pour une place de sénateur de Constantinople. Atalaric meurt épuisé par ses débauches. Amalasonte, se flattant que les bienfaits lui attacheront Théodat, seul reste de la maison royale, lui procure la couronne, et se réserve l'autorité. Il s'étoit engagé avec serment à faire ce qu'elle voudroit. Bientôt il la fit enfermer dans une forteresse, où on l'étrangla. Cassiodore, qui continua ses services auprès de ce prince, parle de lui avec admiration. Le platonisme que Théodat affectoit, et quelques apparences de justice, charmèrent peut-être le vieux ministre, naturellement déclamateur. Est-il étonnant qu'un écrivain, d'ailleurs respectable, prenne quelquefois à la cour le ton de la flatterie ?

Cassiodore loue ce prince.

535. Entreprise de Justinien sur l'Italie.

Justinien saisit avidemment le prétexte que lui fournissoit la mort d'Amalasonte, pour exécuter ses desseins sur l'Italie. Bélisaire s'em-

pare de la Sicile, tandis que Mondon, autre général distingué, envahit la Dalmatie et s'empare de Salone. Le timide Théodat offre de céder son royaume, pour un revenu de douze cents livres pesant d'or, en fonds de terre. Il envoie même le pape Agapet II solliciter la paix à Constantinople. Mais Mondon ayant été tué dans un combat inégal, Théodat manque à sa parole, et se précipite à sa perte.

536. Les Goths mettent Vitigès à la place de Théodat.

Bélisaire force Naples après un siége meurtrier de vingt jours. Les Goths, indignés de ce que leur roi ne marche point contre l'ennemi, proclament Vitigès, officier d'une valeur éprouvée. Théodat prend la fuite, on le poursuit, on l'égorge. Vitigès ayant reçu le serment de fidélité du pape Silvère, du sénat et du peuple romain, va rassembler ses troupes à Ravenne.

Bélisaire, maître de Rome.

Bientôt on voit Bélisaire aux portes de Rome. Le pape exhorte les Romains à ne pas courir les risques d'une résistance téméraire. Ils se soumettent avant d'être attaqués; et Rome, détachée de l'empire depuis soixante ans, rentre

d'elle-même sous la domination des empereurs.

Avec une armée de cinq mille hommes, Bélisaire entreprend de soutenir un siége, dans cette ville immense, contre les Ostrogoths, qui l'attaquent au nombre de plus de cent mille. Il comptoit sur la valeur et la discipline de ses troupes. De petites armées furent toujours les instrumens de ses victoires. D'ailleurs les ennemis ne connoissoient que la guerre de campagne; et ils employoient sans doute pour les siéges, des ingénieurs italiens peu dévoués à leur service. Ce siége, un des plus mémorables de l'histoire, dura un an et neufs jours. Procope en donne une description intéressante, dont les détails ont quelque chose de merveilleux. Vitigés s'étant emparé de Porto, à l'embouchure du Tibre, où il n'y avoit point de garnison, les assiégés se trouvèrent dans une extrême disette. Mais les assiégeans ne furent point à l'abri des maladies contagieuses. Bélisaire avoit reçu quelques renforts. On convint d'une trève de trois mois : on la viola

537. Il soutient un siége fameux.

de part et d'autre. Enfin Vitigés leva le siége, craignant qu'une trahison ne lui fît perdre Ravenne.

Trait singulier de dévotion.

Voici une particularité, qui tient aux mœurs et aux opinions du siècle. Les murailles de Rome étoient ouvertes, du côté de l'église de Saint-Pierre. Bélisaire voulant réparer la brèche, les Romains s'y opposèrent; parce que, disoient-ils, Saint-Pierre avoit promis de la défendre. Les Ostrogoths, très-religieux malgré leur arianisme, n'attaquèrent point ce côté-là. Le miracle parut si certain, qu'on se fit long-tems un scrupule de rétablir la muraille.

Despotisme théologique de Justinien.

Tandis que les généraux étoient occupés de vastes conquêtes, les matières de religion exerçoient toujours la vanité plutôt que le zèle de l'empereur. Il composoit des livres de théologie; il décidoit en docteur de l'église, et le despotisme donnoit du poids à ses jugemens. *Soyez de mon avis*, dit-il un jour au pape Agapet, qui étoit à Constantinople, *ou je vous reléguerai, aux extrémités de l'empire.* La plupart des évêques se soumettoient d'autant plus volon-

tiers à ses sentimens, qu'il étendoit leur autorité sur les peuples.

Il donne un tribunal aux évêques.

C'est lui qui le premier leur donna un tribunal, comme l'observe M. le Beau, mais sans force coactive. Il voulut que, dans les affaires civiles, les clercs et les moines fussent d'abord cités devant l'évêque; et qu'en matière de crime, on pût s'adresser ou à l'évêque ou au juge séculier; que la sentence d'un juge séculier contre un clerc ne pût s'exécuter sans la permission de l'évêque; en cas de refus, on devoit s'adresser au prince. Les évêques et les religieuses furent affranchis des tribunaux laïques, pour quelque cause que ce fût. Il paroît bien que cet empereur ne méritoit pas d'être le législateur de l'univers, quoiqu'il l'ait été en grande partie.

Eglise superbe de Sainte Sophie.

La superbe église de Sainte-Sophie seroit un monument glorieux à sa mémoire, si elle n'avoit épuisé le trésor public. Quand il en fit la dédicace, joignant aux louanges de Dieu son propre éloge, il dit: *Salomon, je t'ai vaincu.* La voûte étoit récouverte de longues tables de marbre, sans char-

pente, pour éviter les incendies : (cette église avoit été consumée dans la sédition de 532.) Le sanctuaire étoit incrusté d'argent : on fait monter le poids du métal à quarante mille livres. Six piliers d'or massif soutenoient l'autel, tout brillant de pierreries. Tant de richesses devoient être un jour la proie des Turcs, et cette superbe basilique devenir une mosquée ! Le nombre des clercs de Sainte-Sophie, fixé par Justinien à quatre cents quatre-vingt-cinq, outre quarante diaconesses, augmenta dans la suite jusqu'au nombre de huit cents. Quelles dépenses pour leur entretien ! Parmi beaucoup de moyens honteux que le besoin d'argent suggéroit, (car les constructions mettoient le comble aux maux publics,) on en prit un tout propre à conduire à l'ignorance sans procurer une véritable ressource : on retrancha les pensions des professeurs.

539. Bélisaire assiége Ravenne.

Comme les détails de guerre ne doivent point nous arrêter, suivons rapidement Bélisaire au terme de son expédition d'Italie. Il assiégeoit enfin Ravenne où Vitigès

étoit renfermé avec ses dernières ressources. Les Français offrent à ce prince une armée de cinq cents mille hommes, s'il veut leur céder une partie de ses états. Il les avoit trouvés perfides peu de tems auparavant, lorsque Théodebert, un de leurs rois, s'étoit montré en Italie. Il aima mieux traiter avec les Romains. L'empereur consentit que Vitigès gardât tout le pays au-delà du Pô. Mais Bélisaire, déjà maître de ce pays, et à la veille de tout réduire sous l'obéissance, refusa de signer le traité.

Il refuse la royauté

Sur ces entrefaites, le feu prend aux magasins de Ravenne. Les Goths, craignant de mourir de faim, envoient proposer secrètement à Bélisaire de le reconnoître pour roi. C'étoit le fruit de l'admiration qu'il leur avoit inspirée. » Je suis sujet de l'empereur, ré- » pondit-il, et je ne puis accep- » ter une telle offre sans son aveu. »

Il s'assure de la personne de Vitigès.

Vitigès, informé de la démarche des Goths, lui fait proposer à son tour de lui céder la couronne. Alors ce grand général saisit l'occasion de finir la guerre. Il promet sûreté entière aux ennemis,

pour leurs personnes et pour leurs biens, sans s'expliquer sur le reste. On le reçoit dans Ravenne; on ne doute pas qu'il n'accepte la royauté. Ses vues secrètes se découvrirent enfin. Il acquitta sa parole, en traitant les Goths comme des Romains; mais par une politique difficile à justifier, il s'assura de la personne du roi, et il l'emmena à Constantinople. La jalousie de l'empereur, excitée par la méchanceté des courtisans, le rappeloit lui-même, sous prétexte de l'opposer à Chosroës, qui préparoit de nouvelles hostilités. Vitigès devint patrice.

Grandeur d'ame du général Romain.

Rien n'eût été plus facile à Bélisaire, que de s'approprier la couronne d'Italie. Ildebal, que les Ostrogoths revêtirent de la pourpre, (car ils conservoient Pavie et Véronne,) le fit encore solliciter de la prendre : il la refusa de nouveau, incapable de trahir pour un royaume un prince ombrageux, dont il pouvoit craindre l'ingratitude. Tout en lui étoit héroïque, la grandeur d'ame, les vertus, encore plus que les qualités militaires. Une nation eût été

heureuse de l'avoir pour maître, puisque les ennemis même, tant de fois vaincus par ses armes, désiroient de vivre sous ses lois. Les laboureurs étoient en sûreté dans les campagnes, quand il faisoit trembler les monarques. *Une armée*, disoit-il, *doit protéger les campagnes, non les ravager.* Dans un siècle de corruption et de bassesse, il sembloit faire revivre les héros de l'ancienne Rome.

Sa bonté et ses vertus.

Mais de vils intriguans étoient plus forts que lui à la cour; et mieux il servoit l'état, plus ils s'acharnoient à sa perte. Ils triompheront un jour de ce grand homme. Tel est souvent le malheur des princes, qu'obsédés de trompeurs avides et jaloux, qu'ils croient attachés à leur personne et qui n'aiment que la fortune, le mérite disparoît bientôt à leur yeux, et la vertu même leur devient suspecte. Mais les services de Bélisaire ne parloient-il pas pour lui? Sa fidélité n'avoit-elle pas soutenu assez d'épreuves éclatantes? Et si Justinien avoit eu l'ame grande et l'esprit juste, auroit-il pu ne pas discerner les ma-

Intrigues contre lui

nèges de l'intrigue d'avec les nobles démarches du zèle héroïque? Il employera presque toujours Bélisaire dans le besoin; il le trouvera toujours digne de sa confiance : toujours il le récompensera par des disgraces.

CHAPITRE IV.

Guerre de Perse. — Totila rétablit le royaume des Goths en Italie.

Foiblesse de l'empire.

UNE infinité de villes et de forteresses que Justinien fit réparer ou construire, et qui épuisoient les finances, sans augmenter les forces réelles de l'empire, ne pouvoient suppléer au défaut de discipline, de courage et de sentimens patriotiques. Quand les armées n'eurent plus à leur tête des généraux excellens, tout se sentit de la caducité. Après le départ de Bélisaire, les Goths, comme nous le verrons ailleurs, se rendirent formidables, tandis que Chosroès répandoit la terreur dans l'Orient.

Ce prince guerrier ne pouvoit voir sans inquiétude les conquêtes de l'empereur. Quelque ardeur qu'eût Justinien à lui inspirer la paix, il reprit les armes, pénétra en Syrie, s'empara d'Hiéraple et de Bérée, aujourd'hui Alep, villes fortes où il ne trouva point de résistance. Il assiégea Antioche, la rivale de Rome et de Constantinople; il y entra par escalade, l'abandonna au pillage, et la réduisit en cendres. Les habitans l'avoient insulté du haut des remparts.

540. Chosroès pénètre en Syrie et prend Antioche.

Des envoyés de Justinien, chargés de nouvelles propositions, lui représentent d'abord l'injustice de cette guerre, entreprise contre la foi des traités. Il répond que Justinien les a violés le premier; il le prouve par des lettres écrites aux barbares pour les exciter contre les Perses. Il exige enfin de l'argent comptant et des sommes annuelles. *Quoi, les Romains seroient tributaires des Perses*? disent les ambassadeurs. *Non*, réplique Chosroès; *vous nous payerez une pension, comme vous faites aux Huns et aux Sarrasins.*

Les Romains soumis au tribut.

pour défendre vos frontières. On convint de lui donner cinq mille livres pesant d'or, et de plus cinq cent chaque année.

Bélisaire arrête les Perses.

Le traité, à peine conclu, fut violé de part et d'autre. Justinien envoya Bélisaire contre les Perses. Chosroès, avant que d'être attaqué, se rendit aux vœux des Lazes, qui opprimés par l'avarice d'un commandant romain, l'invitoient à les délivrer de la tyrannie, et à les recevoir pour ses sujets. La forte ville de Pétra ne put résister; les Romains perdirent la Lazique. Quelques tems après, le roi de Perse voulant envahir la Palestine, Bélisaire, presque sans troupes, lui persuade par un stratagème qu'il a une puissante armée, l'intimide et l'oblige de repasser l'Euphrate. Mais ce général est rappelé pour la guerre d'Italie; et Martin, son successeur, avec trente mille hommes, est mis en fuite par quatre mille Perses. Ainsi, où ne commandoit pas Bélisaire, on n'éprouvoit que disgraces et humiliations.

Il est rappelé; les Perses sont vainqueurs.

L'Italie foulée par

Déjà l'Italie étoit sur le point d'être enlevée à l'empire. Les généraux

raux pensoient plus à la piller qu'à la défendre. Un logothète, ou surintendant des finances, que Justinien y avoit envoyé comme gouverneur, révoltoit les peuples et les soldats, par toutes les vexations d'un financier sans ame et sans probité. Le roi des Ostrogoths, Ildibald; n'ayant d'abord que mille hommes à sa suite, forma bientôt une armée nombreuse, et s'empara de tout le pays au-delà du Pô. Il commit quelques injustices : on l'assassina. Son successeur Evaric fut assassiné de même, parce qu'il parut indigne du trône. les Romains.

Totila, neveu d'Ildibald, jeune prince comparable à Théodoric, proclamé en 541, releva les espérances de la nation. Il battit les Romains deux fois. Il traita ses prisonniers avec tant d'humanité, qu'ils devinrent des sujets fidèles. Il répandit l'alarme jusques dans Rome et dans Ravenne. La Lucanie, l'Apulie, la Calabre, Naples même, furent bientôt en sa puissance. Les troupes d'Italie ne recevoient plus de paye, ne vivoient que de brigandages, comptoient pour rien les ordres de leurs gé- Totila relève les espérances des Goths.

néraux. Celles de Totila observoient une exacte discipline.

Son zèle pour la justice.

Ce héros, plein de douceur envers les vaincus, ne voulut jamais faire grace à un de ses meilleurs soldats, convaincu d'avoir violé la fille d'un Romain. *Le malheur de mes sujets*, dit-il, *me pénètre jusqu'au fond du cœur; mais je leur ferois moi-même le plus grand mal, en laissant les crimes impunis.* Voilà ce que les empereurs auroient dû sentir et pratiquer.

544. Justinien envoie Bélisaire en Italie, presque sans troupes.

Dans ces tristes conjonctures, les généraux écrivant que l'Italie étoit perdue, si l'on ne se hâtoit de la secourir, Justinien y envoya Bélisaire, mais avec si peu de troupes, que le vaillant général fut obligé de se tenir à Ravenne. Il écrivit à l'empereur : « Je suis venu dans ce pays sans » hommes, sans armes et presque » sans argent. Les troupes que j'y » ai trouvées, souvent vaincues » par l'ennemi, le craignent, et » sont accoutumées à mépriser les » ordres de leurs chefs : elles re- » fusent de m'obéir. On leur doit » plusieurs années de paye ; ce » qui nous empêche d'employer

» sur elles toute notre autorité.
» Si vous n'avez voulu qu'envoyer
» Bélisaire en Italie, Bélisaire est
» au milieu de l'Italie. Si votre
» dessein est qu'il subjugue vos
» ennemis, envoyez lui les se-
» cours absolument nécessaires ».

Siège de Rome.

Cependant Rome est assiégée par Totila. Les Goths prennent une flotte qui amenoit des provisions de Sicile. La famine met les assiégés au désespoir. Deux commandans avides, loin de chercher les moyens de soulager leur misère, en profitent cruellement pour vendre à un prix excessif le blé qu'ils cachoient dans des souterrains. Un boisseau se vend jusqu'à sept pièces d'or, environ cent livres de notre monnoie. En vain Bélisaire, qui avoit reçu quelques secours, s'efforce de faire entrer un convoi dans Rome. Ses ordres sont mal exécutés; le convoi tombe entre les mains de l'ennemi, et Rome se voit sans ressources.

546. Totila prend Rome, et épargne les Romains.

Des Isaures, sortis de la ville, procurent au roi goth la facilité de s'emparer d'une porte. Il entre; la garnison prend la fuite; il défend de tuer aucun Romain.

Vingt-six soldats et soixante autres personnes seulement avoient déjà perdu la vie : tout le reste fut sauvé. Totila manda les sénateurs, et leur reprocha d'avoir trahi une nation, dont ils n'avoient reçu que des bienfaits. Il leur mit devant les yeux le sage gouvernement de Théodoric et d'Amalasonte, comparé aux dernières vexations. *Vous avez été*, leur dit-il, *bien payés de votre perfide ingratitude : un nouveau maître vous a écrasés d'impôts, malgré les horreurs de la guerre, et ses financiers vous ont plus fait de mal que vos ennemis.* Ces raisons étoient sans réplique. Mais les Romains voudront encore changer de maître, et auront encore lieu de s'en repentir. Tel est l'aveuglement des peuples.

Justes reproches qu'il leur fait.

Il renonce au projet de la détruire.

Ne pouvant conserver Rome, parce qu'il avoit besoin de ses troupes pour d'autres expéditions, Totila vouloit la détruire. Bélisaire lui représenta par lettre qu'il ternitoit l'éclat de sa renommée, en ruinant la plus superbe ville du monde. *On s'immortalise, on sert la société, en fondant des*

villes, lui marquoit le général : *en les détruisant, on sa déclare l'ennemi des hommes, on se déshonore à jamais.* Le roi le remercia de ses avis, lui promit d'y avoir égard, et sortit de Rome, après en avoir dispersé les habitans. Bientôt Bélisaire s'en remit en possession. Les Goths l'y attaquèrent. Quoique les murailles fussent très-mal réparées, il eut la gloire de défendre la ville contre Totila, et de le repousser, malgré de vigoureuses attaques. Ce prince battit d'autres généraux, et prit d'autres places, en particulier Pérouse, qui soutint un siége de sept mois.

Bélisaire y rentre, et s'y défend.

548. Manquant de secours, il retourne à Constantinople.

Bélisaire avoit quitté l'Italie, après y avoir été cinq ans abandonné à lui-même, témoin des succès de l'ennemi, hors d'état de soutenir son ancienne réputation. Justinien ruinoit l'empire en bâtimens inutiles, et croyoit faire beaucoup en accordant une poignée de soldats au général. De mauvais officiers, des troupes sans paye, sans munitions, étoient les seuls instrumens avec lesquels il falloit vaincre un jeune roi intrépide, pru-

dent, actif, adoré, et dont les forces croissoient à proportion de ses victoires. Si Bélisaire n'avoit pas obtenu la permission de retourner à Constantinople, il risquoit d'être bientôt écrasé par Totila. Il remporta d'Italie de grandes richesses, fruit des contributions exigées dans le pays. Sa mémoire ne peut se laver de cette tâche, qu'en supposant, ce qui est peu vraisemblable, que dans l'extrême besoin où le laissoit Justinien, il s'étoit cru obligé d'amasser de toute main pour le service du prince.

Richesses qu'on lui reproche d'avoir amassées.

Depuis douze ans, les Goths avoient cédé aux Français leurs possessions dans la Gaule; elles s'étendoient depuis les Alpes jusqu'au Rhône, et depuis la Méditerranée jusqu'au royaume des Bourguignons. Justinien, prétendant que ces provinces appartenoient à l'empire, et voulant s'attacher une nation déjà très-puissante, confirma authentiquement la cession faite aux Français. Totila, non moins empressé à les mettre dans son parti, demanda en mariage la fille de Théodebert,

Justinien et Totila cherchent à s'attacher les Français.

roi d'Austrasie. Ce prince répondit : *Que sa fille devoit avoir un roi pour époux, et que Totila n'étoit point roi d'Italie, puisqu'il n'avoit pu conserver Rome.*

Théodebert s'empara des Alpes ; il établit ses conquêtes dans la Ligurie ; et jusques dans la Vénétie. Choqué néanmoins de ce que l'empereur prenoit le titre de *vainqueur des Français et des Allemands*, il convint avec le roi goth d'un partage. Il vouloit porter lui-même la guerre dans l'empire d'Orient ; mais une mort prématurée rompit le cours de ses entreprises.

Théodebert en Italie.

549.

Enfin Totila, sensible au reproche que lui avoit fait Théodebert, reprend Rome, la rétablit, la repeuple. De-là il passe en Sicile, et en revient chargé de riches dépouilles. En même temps la Thrace étoit menacée par les Lombards, établis dans la Pannonie et le Norique ; par les Gépides, établis à Sirmium et dans la Dacie ; par les Hérules, établis dans la Mésie ; et sur-tout par les Esclavons, qui devenoient redoutables depuis les commencemens de ce règne. C'étoit un peuple nombreux et féro-

Rome encore prise par les Goths.

ce, sorti de la Sarmatie septentrionale, répandu ensuite vers les Palus-Méotides et la Vistule et qui, s'avançant sur les traces des Vandales, s'étoit fixé entre la Vistule et le Niester. Les Antes, distingués parmi eux, que l'on a confondus avec les Bulgares ou avec les Abares, s'étoient établis vers le Danube.

Les Esclavons surtout sont redoutables.

Ces Esclavons, grands, robustes, infatigables, habitant des cabanes isolées, méprisant l'agriculture, uniquement occupés de la guerre, infiniment jaloux de la liberté, généreusement hospitaliers malgré leur caractère farouche, firent une incursion terrible en Thrace et en Illyrie. Quoique alors en petit nombre, ils inspirèrent tant de terreur par leurs ravages et leurs cruautés, que Justinien envoya Germain, son neveu, pour les combattre. La réputation du général les repoussa. Germain, qui devoit remplacer Bélisaire en Italie, et dont les vertus avoient résisté à la corruption de la cour, mourut subitement. Les Esclavons repassèrent le Danube, battirent plusieurs généraux, s'avancèrent à une journée de Constantinople,

furent contraints de se retirer; mais n'en devinrent que plus furieux.

Pour comble de maux, la guerre avec les Perses, suspendue par une trêve de quatre ans, se ralluma dans la Lazique. Les Romains d'abord vainqueurs, perdirent leur avantage. Justinien acheta une nouvelle trêve, et Chosroès lui imposa les conditions. Au lieu de payemens annuels, il donna toute la somme qu'on exigeoit pour cinq ans, afin de ne pas payer une espèce de tribut; raffinement puérile de vanité, digne du génie étroit de ce prince. Deux moines le dédommagèrent, en apportant à Constantinople des œufs de vers-à-soie, avec le secret d'en profiter. Le prix de la soie étoit énorme; et les Perses s'enrichissoient de ce commerce.

551. Justinien achète une trêve avec Chosroès.

Vers-à-soie apportés de Perse.

Du reste, on ne se méprit point sur la conduite de l'empereur: on regarda comme un tribut déshonorant les sommes qu'il donnoit aux ennemis du nom romain. On se plaignit hautement que pour onze ans et demi, il avoit payé à Chosroès quatre mille six cents livres d'or, équivalent d'un tribut

Plaintes contre l'empereur.

de quatre cents livres. On disoit en un mot, qu'il achetoit lâchement la paix, sans que la guerre discontinuât.

Il rejete les offres de Totila.

Autant il se montroit petit devant les Perses, autant se montroit-il intraitable envers les Goths. Totila demanda plusieurs fois la paix, et ne fut point écouté. Ce héros offroit au nom de son peuple de payer tribut, de renoncer à toute prétention sur la Sicile et la Dalmatie, de servir l'empereur dans toutes ses guerres. Il représentoit qu'une partie de l'Italie appartenoit aux Français, les Goths se contentoient des restes d'un pays entièrement dévasté. Vraisemblablement il eût fait repentir Justinien de ses refus orgueilleux, si Narsès n'avoit été mis à la tête d'une bonne armée pour le combattre.

CHAPITRE V.

Narsès enlève l'Italie aux Goths. — Affaire des Trois-chapitres.

NARSÈS, grand chambellan et favori de l'empereur, étoit un eunuque, fort habile, sans doute, dans les manèges de cour, puisqu'il étoit parvenu de l'esclavage au comble de la fortune; mais supérieur à sa fortune par son mérite et ses talens. Le choix d'un tel général semble ne pouvoir s'attribuer qu'à la faveur. Il ne connoissoit point la guerre; et treize ans auparavant, ayant conduit un secours en Italie, il avoit traversé les opérations de Bélisaire, par une mésintelligence inexcusable. Narsès envoyéen Italie.

Ce choix fut cependant une source de victoires. Narsès affecta de la répugnance, afin d'obtenir tout ce qu'il vouloit. On lui ouvrit le trésor; il leva une des plus fortes armées que l'empire eût mise sur pied depuis long-tems. Son extérieur de piété, joint à une saga- Moyens qu'il avoit de réussir

cité extraordinaire, à beaucoup de courage et de prudence, à une générosité inépuisable, contribua au succès de ses entreprises. Les soldats le croyoient inspiré, et se croyoient invincibles sous ses drapeaux.

552. Il défait Totila, qui meurt de ses blessures.

Les Français, maîtres de Trévise, de Vicence et de Padoue, lui ayant refusé le passage, il prend la route de Ravenne, il passe près de Rimini, sans perdre de tems à l'assiéger, et marche vers Rome. Totila s'avance contre lui. La bataille se donne dans la plaine de Lentagio, (dans le duché d'Urbin;) les Goths sont mis en fuite, et laissent six mille hommes sur la place. Leur roi, après des efforts inutiles, percé d'un coup de lance, va expirer à Capra. Un corps de Lombards servit très-utilement Narsès. On ne se doutoit pas que cette nation régneroit bientôt en Italie. Le vainqueur se rendit maître de Rome, et assiégea Cumes, la plus forte place d'Italie.

553. Siége de Cumes.

Les Goths avoient élu roi Théia, brave capitaine, qui sans avoir l'humanité de Totila, étoit digne de le remplacer dans la guerre.

Résolu de sauver Cumes, il parvient jusqu'au Vésuve. On livre une seconde bataille. Les deux armées font de prodiges de valeur. Théia, exposé à tous les traits, avoit plusieurs fois changé de bouclier. Il vouloit en changer encore, le sien étant surchargé de douze javelots; il est percé au moment qu'il se découvre la poitrine. Les Goths continuent de se battre avec le même acharnement. Epuisés enfin, ils offrent de mettre bas les armes, pourvu qu'on leur permette de sortir de l'Italie avec leurs effets; qu'on les laisse vivre sous leurs lois, et qu'on les traite en alliés de l'empire. Narsès y consent pour ne pas les réduire au désespoir.

Théia, successeur de Totila, est tué dans une bataille.

Cumes, défendue par Aligerne, frère de Totila, résistoit à un ennemi si redoutable. Une mine, pratiquée dans l'antre de la Sybille, renversa des tours et une porte, sans que les Romains pussent pénétrer. Narsès alla subjuguer la Toscane. Lucques se soumit après un long siége. Enfin Aligerne remit volontairement les clefs de Cumes; aimant mieux obéir aux Romains qu'aux Français et aux

Toute l'Italie conquise.

Allemands, dont une armée, sous prétexte de le secourir, menaçoit l'Italie entière. Bucelin et Leutharis qui les commandoient furent vaincus. Sept mille Goths réunis dans Compsa, aujourd'hui Conza, ayant été forcés de se rendre, en 554, la conquête de l'Italie fut terminée. Narsès la gouverna treize ans.

Les Italiens haïssoient les Ostrogoths par religion et eurent lieu de s'en répentir.

Ainsi tomba la monarchie fondée par Théodoric, et relevée par Totila, deux princes comparables aux plus grands hommes. La nation gothique, pour laquelle Procope affecte tant de mépris, mérite les éloges et les regrets de quiconque ne se livre point aveuglément aux préjugés. L'arianisme faisoit paroître odieux ces Ostrogoths, justes et humains, qui traitoient les catholiques comme leurs frères. Les italiens, heureux sous leur domination, s'imaginèrent que des catholiques ne devoient point obéir à des ariens. Infidèles à un gouvernement équitable, ils perdirent leur bonheur en changeant de maîtres.

Affaire des *Trois chapitres.*

Justinien, au milieu des grandes affaires de l'empire, dogmati-

soit toujours, et vouloit que ses opinions fussent des règles de foi. Depuis plusieurs années, il avoit publié un édit contre les *Trois-chapitres*. On appelle ainsi des ouvrages théologiques de trois auteurs, dont le premier, Théodore de Mopsueste, étoit mort dans la communion de l'église, et les deux autres, Théodoret et Ibas, avoient été admis au concile de Chalcédoine. L'empereur les anathématisa. Il fallut souscrire son édit, sous peine de disgrace. Le pape Vigile, qu'il invita de se rendre à Constantinople, refusa d'abord et consentit enfin de signer. Des évêques d'Occident excommunièrent le pape. Il se rétracta; il fut mis en prison, s'évada, excommunia les adversaires des Trois-chapitres. Un concile assemblé à Constantinople, et tout composé d'évêques Orientaux, condamna ce que l'empereur avoit condamné. Quiconque refusoit de souscrire étoit puni. Quoique l'Orient fut soulevé contre la décision du concile, Vigile la reçut enfin; mais une multitude d'évêques la rejetèrent pendant plus de cent cin-

Justinien les condamne, et excite de grands troubles.

Concile de Constantinople, qui juge comme l'empereur.

quante ans, sur-tout ceux d'Istrie et de Vénétie, qui formèrent le schisme d'Aquilée. Avec le tems, l'acceptation de l'église universelle a mis le concile de Constantinople au nombre des écuméniques. Le même esprit de controverse, si pernicieux par son influence dans les affaires d'état, et dans l'ordre de la société, agitera toujours l'Orient, jusqu'a la fin de l'empire. L'Occident, sous la domination des barbares, n'étoit agité que par la guerre. On peut mettre en question, si leur ignorance ne valoit pas mieux que les restes de science dont les Orientaux s'énorgueillissoient.

CHAPITRE VI.

Fin du règne de Justinien.

Tout alloit mal, parce que le gouvernement étoit mauvais.

UNE longue peste, d'horribles tremblemens de terre, des guerres continuelles, les barbares toujours armés et entreprenans, les peuples toujours vexés et malheureux : tel est le tableau que présente l'empire de Justinien, malgré le succès de ses généraux. Il

croyoit se mettre à l'abri des incursions, en payant les ennemis de son empire : l'argent qu'il leur prodiguoit lâchement, ne faisoit qu'exciter leur avarice et leur audace. Les troupes montoient avant lui à six cents quarante-cinq mille hommes ; il les avoit réduites à cent cinquante mille, dispersés de toutes parts. Cette réduction, qu'on loueroit en d'autres circonstances, doit paroître un mal, dès que les troupes ne suffisoient point contre tant d'ennemis. Encore manquoient-elles de subsistance, les sommes destinées à leur entretien étant la proie des receveurs, et l'aliment de leur luxe. On abandonnoit le service, lorsqu'il devenoit le plus nécessaire. L'empereur se flattoit de désarmer par son zèle inexorable la vengeance divine, à laquelle il attribuoit tant de malheurs. Il faisoit punir de mort les blasphémateurs et les païens. Mais la religion y gagnoit peu ; et le mécontentement augmentoit toujours.

Incursions des Abares, des Turcs et des Huns.

Deux peuples inconnus jusqu'alors, les Abares et les Turcs, s'étoient avancés de la Tartarie, jus-

qu'aux frontières de l'empire. Ils envoyèrent des ambassadeurs pour offrir leur alliance ; c'est-à-dire, pour exiger des pensions. Justinien ne manqua pas de leur apprendre, comme on avoit fait si souvent, qu'ils pouvoient gagner davantage en attaquant les Romains. L'année suivante (559) une armée de Huns inonda la Thrace. Elle franchit la longue muraille, ruinée en partie par les tremblemens de terre, et nullement gardée ; elle fit des courses même aux portes de Constantinople. Tout trembloit jusques sous les yeux de l'empereur.

Bélisaire encore employé et rappelé

Bélisaire, qu'on ne distinguoit plus à la cour depuis dix ans, paroît alors l'unique ressource de la patrie. On le charge de repousser les barbares. Il les défait, presque sans troupes. L'envie se réveille ; il est rappelé aussi-tôt. Les Huns reviennent sur leurs pas. L'empereur, selon la coutume, les paye pour s'en délivrer. Mais il anime contre eux d'autres Huns, pensionnés depuis long-tems, qui, craignant de perdre leurs pensions, font une guerre sanglante aux der-

Les Huns se détruisent eux-mêmes.

niers venus. Ces barbares se détruisent les uns les autres avec tant de fureur, que leur nom même disparoît comme leur puissance.

562. Paix avec les Perses, à des conditions honteuses

L'essentiel étoit de conclure une paix solide avec les Perses, ennemis beaucoup plus formidables, soit par les forces de leur empire, soit par les qualités supérieures de leur souverain. Après sept années de négociations, plusieurs fois interrompues, on convint d'une paix de cinquante ans, aussi honteuse que nécessaire à l'empereur. Les principales conditions furent que l'empire payeroit aux Perses une pension de trente mille pièces d'or; que Chosroès abandonneroit entièrement la Lazique; qu'il ne donneroit jamais passage aux barbares par les portes Caspiennes; et que les Romains n'approcheroient d'aucune frontière de la Perse. La tolérance fut accordée aux chrétiens; mais à condition qu'ils ne chercheroient point à faire des prosélytes.

Particularités de ce traité.

Ce traité portoit des prières à l'Etre suprême, en faveur de ceux qui l'exécuteroient fidèlement, et

des imprécations en cas d'infidélité. Ainsi le même Dieu étoit pris à témoin de part et d'autre. Les deux princes s'écrivirent mutuellement pour ratifier la paix. Parmi les titres fastueux que se donnoit le roi de Perse, celui de *géant des géans* paroît tout nouveau. Si quelque chose peut en affoiblir le ridicule, c'est que Justinien sembloit un nain devant Chosroès.

Une dame enrichit une église pour ne pas prêter son argent à Justinien.

On raconte que l'empereur, ne sachant plus où trouver de l'argent, pria une dame fort riche de lui en prêter. Anicia, (c'est le nom de la dame) demanda du tems; et changea ses richesses en lames d'or, dont elle revêtit la voûte d'une église. Cet ouvrage fini, elle eut soin de le montrer au prince. *Voilà tous mes biens*, lui dit-elle, *faites-en ce qu'il vous plaira.* Justinien loua sa piété, et se retira fort confus. Grégoire de Tours qui rapporte ce trait, avec de grands éloges de la dame, fournit par-là une preuve d'une dévotion, alors très-commune; également prodigue pour les églises et les monas-

tères, et indifférente pour les besoins publics.

La caducité du prince n'empêcha point des factieux de conspirer contre sa vie. Les assassins furent arrêtés sur le point d'exécuter leur attentat. Un crime en amena un autre. Trois fourbes subornés par les ennemis de Bélisaire, accusèrent ce héros comme auteur de la conjuration. On le tint sept mois prisonnier, dépouillé de ses charges, toujours prêt à subir le dernier suplice. Il se justifia enfin, et regagna les bonnes graces de Justinien, dont il fut bientôt privé par la mort. Baronius adopte la fable, aujourd'hui décriée, qui le représente ayant les yeux crevés et mendiant son pain.

Conspiration.

Disgrace et fin de Bélisaire.

On reproche à Bélisaire un foible extrême pour sa femme Antonine, fille d'un cocher du cirque, comparable par sa naissance, par ses dissolutions, par sa méchanceté, à l'impératrice Théodora.

Sa femme indigne de lui.

Il ne manquoit plus à la foiblesse du vieux empereur, que de tomber dans l'hérésie, après avoir

565. L'empereur de-

vient hérétique. tourmenté sans cesse les hérétiques. Sa vanité dogmatique l'y entraîna. Il devint le partisan et le promoteur de la secte des incorruptibles, qui soutenoit que le corps de Jésus-Christ, dès le moment de l'incarnation, étoit incapable d'altération et de souffrance. Il publia un édit pour établir cette chimère; il exila le patriarche Eutychius et d'autres prélats, contraires à son sentiment; il alloit violenter plus que jamais les consciences, lorsqu'il mourut dans la quatre-vingt-quatrième année de de son âge, et la trente-neuvième de son règne.

Sa mort.

Jugemens qu'on a portés de lui. Une foule d'écrivains l'appellent grand homme, éblouis peut-être par l'éclat des événemens qui l'ont illustré. Un patriarche de Constantinople le canonisa au bout de six cents ans. Mais Evagre, historien contemporain, dit qu'*ayant rempli tout l'empire de troubles et de désordres, il alla recevoir son jugement dans les enfers*. Ce n'est ni à cet auteur, ni à ce patriarche, qu'on doit s'en rapporter sur son état dans l'au-

tre monde. C'est à la saine raison à juger de l'estime ou du blâme qu'il mérite en celui-ci.

CHAPITRE VII.

Observations sur la vie et sur les lois de Justinien

L'HISTORIEN Procope, secrétaire de Bélisaire, élève quelquefois Justinien jusqu'aux nues. Il le diffame, au contraire; par son livre des *Anecdotes*. C'est une satyre sanglante, que d'habiles écrivains croient faussement attribuée à Procope. « Mais, selon » M. le Beau, quiconque entend » la langue dans laquelle il a écrit, » et connoît sa manière fort su» périeure à celle de tous les his» toriens grecs, postérieurs à Cons» tantin, ne peut le méconnoître » dans cet ouvrage ». Sans examiner ce point de critique, je ne puis mieux instruire le lecteur, qu'en citant le jugement du célèbre Montesquieu, qui ne révoque point en doute l'authenticité du livre. *Anecdotes de Procope.*

Pourquoi Montesquieu les croit véritables.

» J'avoue, dit-il, que deux choses font que je suis pour l'histoire secrète, (les Anecdotes). » La première, c'est qu'elle est » mieux liée avec l'étonnante foiblesse, où se trouva l'empire à » la fin de ce règne et dans les » suivans. L'autre est un monument qui existe encore parmi » nous : ce sont les lois de cet » empereur, où l'on voit, dans le » cours de quelques années, la » jurisprudence varier davantage » qu'elle n'a fait dans les trois cents » dernières années de notre monarchie. Ces variations sont la » plupart sur des choses de petite importance, qu'on ne voit » aucune raison qui eût dû porter » un législateur à le faire; à moins » qu'on n'explique ceci par l'histoire secrète, et qu'on ne dise » que ce prince vendoit également » ses jugemens et ses lois ». *

Si la législation de Justinien est bonne.

La législation de Justinien, malgré les éloges de ses admirateurs, est donc essentiellement défectueuse en plusieurs points ; car des

---

* *Grandeur et décadence des Romains.*

lois

lois mobiles, variables d'un jour à l'autre, capricieuses par conséquent, si j'ose le dire, règlent moins qu'elles ne troublent la société. C'est en simplifiant les lois, en les rendant claires et précises, en les réduisant aux vrais principes de l'équité, qu'on établit l'ordre et qu'on corrige les abus. Si celles de Justinien, en général, avoient ces caractères précieux, pourquoi seroient-elles multipliées à l'infini? pourquoi auroient-elles produit des bibliothèques de commentaires?

Ce prince, voulant publier un corps de droit, confia l'exécution de cette entreprise à Tribonien, courtisan jurisconsulte, qui faisoit trafic de la justice, en qui d'ailleurs on ne trouve point cette étendue de génie qu'exige un pareil ouvrage. Le *code* fut composé rapidement, et parut en 529. Il renferme les lois impériales depuis le commencement d'Adrien. Plus de deux cents institutions nouvelles de l'empereur, outre les défauts qu'on remarqua dans le premier recueil, firent publier en 534 une

Le code.

seconde édition du code, telle que nous l'avons aujourd'hui.

Le digeste

Le *digeste* (ou les *pandectes*) rédigé dans l'espace de trois ans, parut en 533; ouvrage immense où devoit être recueilli, réformé, arrangé avec méthode, tout ce qu'il y avoit d'utile dans plus de deux mille volumes des anciens jurisconsultes. L'empereur, en lui donnant force de loi, interdit tout commentaire. En cas de doute, on s'adressera au prince, qui seul a le droit de suppléer et d'interpréter les lois. Il ordonne aux juges de se conformer à celles du digeste, abrogeant toutes les autres, avec défense même de les citer. Tribonien, et les autres rédacteurs, ayant eu la liberté entière de changer, d'étendre, d'abréger les textes, soit dans le digeste, soit dans le code, on ne peut douter de l'altération de plusieurs lois ou décisions anciennes, rapportées sous le nom des anciens princes ou des anciens jurisconsultes.

Les instituts.

Les *instituts*, publiés un peu avant le digeste, avoient aussi force de loi : ils renferment les

premiers élémens de la jurisprudence. On les estime beaucoup plus que les deux autres ouvrages.

Vinrent ensuite les *novelles* de Justinien, quelquefois directement opposées à son code. Il sembla souvent ne faire des lois que pour les changer bientôt. Les novelles.

En Orient, ce grand corps de droit ne subsista que jusqu'au neuvième siècle : l'empereur Basile y substitua les *Basiliques*. En Occident, il fut d'abord anéanti par les lois Lombardes, et demeura ignoré jusques au douzième siècle, qu'on découvrit à Amalfi un exemplaire du Digeste. Ainsi le vrai triomphe de la législation de Justinien a été sur les peuples modernes, qui malheureusement l'ont connue trop tôt et trop tard; trop tard, en ce qu'elle auroit dissipé beaucoup d'erreurs, nées de la barbarie et de l'ignorance; trop tôt, parce que, faute de lumières, on y a pris indifféremment le bon et le mauvais. Cet empereur fournit lui-même une preuve bien forte contre ses lois, puisque le désordre régna par-tout sous son règne. Il faut avouer néanmoins qu'au Ce corps de lois tomba par-tout.

milieu des troubles et des périls, les lois devenoient trop impuissantes.

Jurisprudence à rectifier.

Ne seroit-il pas tems que la jurisprudence, devenue si nécessaire et si pénible faute de bonne législation, ne se perdît plus dans un chaos de ténèbres et d'incertitudes? qu'elle bannît de ses écoles la métaphysique pointilleuse et le vain étalage d'érudition, qu'une mauvaise routine y a malheureusement introduits? qu'au lieu de s'appesantir sur des minuties surannées du droit antique, elle éclaircît davantage et tâchât de perfectionner le droit moderne? que sa théorie enfin se rapportât toujours à la pratique, comme son usage doit nécessairement s'y rapporter? Si d'autres études ne produisent guère que des ronces, on peut s'en consoler lorsque ces études intéressent peu l'état civil. Mais il s'agit ici de former les juges ou les défenseurs des citoyens.

Loi bizarre concernant les maris.

Je finis par quelques observations de Montesquieu, parce qu'elles apprennent à raisonner sur des matières si essentielles. « Justinien » ordonna qu'un mari pourroit

» être répudié, sans que sa femme » perdit sa dot, si pendant deux » ans, il n'avoit pu consommer le » mariage. Il changea sa loi, et » donna trois ans. Mais dans un » cas pareil, deux ans en valent » trois, et trois n'en valent pas » plus que deux ». * Voilà un exemple sensible des bisarreries de cette législation.

Loi pour le divorce, en cas qu'on veuille entrer dans un monastère.

» La loi de Justinien, qui mit » parmi les causes du divorce le » consentement du mari et de la » femme d'entrer dans le monas- » tère, s'éloignoit entièrement du » principe des lois civiles. Il est » naturel que des causes du di- » vorce tirent leur origine de cer- » tains empêchemens, qu'on ne » devoit pas prévoir avant le ma- » riage ; mais ce désir de garder » la chasteté pouvoit être prévu, » puisqu'il est en nous. Cette loi » favorise l'inconstance dans un » état qui de sa nature est perpé- » tuel; elle choque le principe fon- » damental du divorce, qui ne » souffre la dissolution d'un ma-

* Esprit des Lois, *liv.* 26, *c.* 16.

» riage, que dans l'espérance d'un » autre, enfin, à suivre même les » idées religieuses, elle ne fait que » donner des victimes à Dieu, » sans sacrifice ». * Les idées religieuses, quoi qu'en dise l'auteur, peuvent présenter un sacrifice réel. Le raisonnement n'en est pas moins juste pour ce qui regarde le principe des lois civiles sur le divorce.

Les rescrits ne devoient pas faire loi.

« Les empereurs romains ma- » nifestoient, comme nos princes, » leurs volontés par des décrets » et des édits; mais, ce que nos » princes ne font pas, ils permi- » rent que les juges ou les par- » ticuliers, dans leurs différends, » les interrogeassent par lettres; » et leurs réponses étoient appe- » lées des rescrits.... On sent que » c'est une mauvaise sorte de lé- » gislation. Ceux qui demandent » ainsi des lois sont de mauvais » guides pour le législateur : les » faits sont toujours mal exposés... » Macrin avoit résolu d'abolir tous » ces rescrits, il ne pouvoit souf- » frir qu'on regardât comme des

---

* *Ibid. liv.* 26, c. 9.

» lois les réponses de Commode, » de Caracalla, et de tous ces autres princes pleins d'impéritie. » Justinien pensa autrement, et » il en remplit sa compilation. » * Souvent les rescrits contenoient d'excellens principes, dignes de servir de lois; mais combien n'importoit-il pas d'en faire un choix judicieux?

Loi pour enrichir l'église.

Une loi qui auroit pu exercer la critique de Montesquieu porte: « Que la condition d'avoir des » enfans, apposée à un legs ou » à quelque autre donation, est » censée accomplie par l'entrée » dans la cléricature ou dans un » monastère. » Les anciens législateurs avoient mieux senti la nécessité de favoriser le mariage; et le bien réel de l'église ne demandoit point une nouveauté si étrange.

Abolition du consulat.

Justinien abolit en 541 le consulat, devenu depuis long-tems un titre sans fonctions; il l'abolit, dis-je, en ne nommant plus à cette dignité. Sept fois l'année, les con-

* *Ibid. liv.* 29, *c.* 17.

suls marchoient en cérémonie, jetant de l'argent au peuple. Ces dépenses de vanité montoient à deux mille livres d'or; dépenses dont l'épargne étoit souvent chargée en partie, peu de consuls pouvant la supporter. Quelques empereurs ne laissèrent pourtant pas de prendre encore ce titre.

L'empire toujours plus foible.

Quand on voit un vaste empire attaqué de toutes parts, payant des pensions à ses ennemis mêmes, épuisé d'argent et encore dévoré de luxe, manquant de défenseurs et se livrant aux dissentions; il est évident que sa ruine approche, et que ses derniers succès sont de nouveaux symptômes de décadence. Ses victoires, ses conquêtes ne peuvent que l'affoiblir; un ou deux grands hommes, à qui on les doit, vont disparoître: alors ce qu'ils ont acquis à l'état, deviendra un poids de plus pour l'accabler.

SUCCESSEURS

DE JUSTINIEN, jusqu'aux conquêtes des Sarrasins.

AVANT de terminer cette partie de l'histoire, parcourons rapidement quelques faits qui acheveront de peindre la décadence de l'empire, et qui répandront du jour sur l'histoire moderne.

JUSTIN II, neveu et successeur de Justinien, imbécille voluptueux, précipite la ruine de l'état par un orgueil insensé et par des imprudences absurdes. Narsès gouvernoit depuis treize ans l'Italie, avec assez de vigueur pour contenir les barbares; mais peut-être avec trop de dureté pour faire aimer son gouvernement. Les Italiens, toujours disposés aux murmures, se plaignoient d'être asservis à un eunuque, et regrettoient la domination des Goths, dont ils avoient désiré de s'affranchir. L'impératrice Sophie haïssoit Narsès. Elle donne du poids aux calomnies des

JUSTIN II mauvais empereur.

Narsès outragé, et rappelé d'Italie.

envieux. Non contente de le perdre dans l'esprit du prince, elle l'insulte, lui envoie une quenouille et un fuseau, et lui mande de venir filer avec ses femmes. Le vieux général, répond, transporté de colère : *Je lui file une fusée qu'elle ne devidera jamais*; et il appelle en Italie les Lombards. Paul, diacre, historien de cette nation, rapporte ainsi le fait. M. le Beau préfère son autorité aux objections de plusieurs critiques, qui le rejettent sur de simples conjectures. Narsès mourut bientôt de repentir. Longin, son successeur, le premier exarque de Ravenne, étoit incapable de résister au torrent qui venoit fondre sur l'empire.

568. Conquête d'Alboin, roi des Lombards

Les Lombards, un de ces peuples germaniques dont la Scandinavie a été vraisemblablement le berceau, avoient obtenu de Justinien la Pannonie et le Norique. Leur roi Alboin méditoit la conquête de l'Italie. Voulant d'abord se délivrer des Gépides, voisins redoutables, il fit alliance avec le khan ou prince des Arabes. Il battit et tua Cunimond, roi des Gépides, dont il épousa la fille,

Ensuite il pénétra par les Alpes Juliennes, s'empara aisément de la Vénétie, qui s'étendoit jusques à l'Adda, et poussa rapidement ses conquêtes de tous côtés. Il en forma trois grands duchés, celui de Frioul, celui de Spolete, et celui de Bénévent. Pavie, soumise après un siége de trois ans, devint la capitale de son royaume.

Ce qui reste aux empereurs en Italie.

Jamais les Lombards ne se rendirent maîtres de Rome, parce qu'on les en éloigna toujours à force d'argent. L'empire ne conserva que Ravenne, les places maritimes de la Campanie, le *Brutium*, l'ancienne Calabre (où étoient Brindes, Tarente, Otrante) et la Sicile. Les *exarques*, tels que les satrapes de Perse, gouvernèrent ce pays avec le droit de souverain; mais amovibles au gré des empereurs, et obligés de leur payer une somme annuelle. On peut déjà prévoir que l'exarcat, ne pouvant se soutenir qu'avec le secours de Constantinople, tombera en des mains étrangères.

Exarques.

Mort tragique d'Alboin.

Alboin, par sa justice et sa clémence, se rendoit également cher et respectable. Les vaincus

aimoient sa domination, ce qui fait le plus bel éloge d'un conquérant; mais une mort tragique lui enleva les fruits de sa valeur et de sa sagesse. Du crâne de Cunimond, ce roi des Gépides tué de sa propre main, il avoit fait une coupe, selon la coutume des barbares du nord, pour boire dans les festins solennels. Un jour, échauffé par le vin, il présente cette coupe à la reine Rosmonde, fille de Cunimond, l'invitant à *boire avec son père*. Saisie d'horreur et de rage, elle médite une cruelle vengeance. Elle propose à Péridée, brave officier, d'en être l'instrument, et d'assassiner le roi. Ne pouvant d'abord l'y résoudre, elle emploie le plus étrange artifice. L'officier avoit un commerce de galanterie avec une des femmes de la reine. Rosmonde prend une nuit la place de cette femme; et se faisant connoître après qu'il eut satisfait ses desirs : *Choisis*, lui dit-elle, *entre tuer Alboin, ou mourir victime de sa colère*. Péridée craignit le supplice, et assassina le roi en présence de Rosmonde.

Clef, successeur d'Alboin, se rendit odieux par son avarice et sa cruauté. Il fut égorgé par un de ses domestiques, après un règne de dix-huit mois. Les seigneurs Lombards s'affranchirent alors de l'autorité royale. Trente-six ducs gouvernèrent en tyrans, chacun leurs sujets, pendant l'espace de dix années. Ils élurent ensuite Autharic, fils de Clef, qui augmenta les conquêtes de sa nation. Si les ducs ne s'étoient pas donné un roi, l'anarchie eût bientôt entraîné la ruine des Lombards.

Clef assassiné.

Les trente six ducs.

En même tems que l'empereur Justin perdoit l'Italie, sa folle présomption provoquoit les armes des Perses, malgré la paix de cinquante ans, que Justinien avoit jugée si nécessaire. Il envoya des ambassadeurs au khan des Turcs, résidant au mont Altaï près de la source de l'Irtis, pour conclure avec lui une alliance. Il jura de défendre les Perfarméniens et les Ibériens, révoltés contre Chosroès, parce qu'il les pressoit de renoncer au christianisme. Chosroès lui ayant fait demander les pensions

Justin se brouille avec les Perses.

qu'on lui devoit, il répondit arrogamment qu'il ne les payeroit point; que si le roi de Perse vouloit être son ami, l'amitié ne permettoit pas d'exiger des sommes; qu'il comptoit rabattre son orgueil, et délivrer la Perse d'un tyran persécuteur des chrétiens.

Il est malheureux, et tombe en démence.

La guerre se rallume donc en 573. Les troupes romaines assiégent Nisibe. Les habitans ne daignent pas fermer les portes, et ce siége est bientôt levé. Chosroès s'empare de Dara, le boulevard de l'empire dans la Mésopotamie; et la Syrie est ravagée par un de ses généraux. Justin, accablé de tant de malheurs, tombe en démence. Tibère qu'il avoit créé césar, homme de fortune, mais digne du trône, prend de sages mesures pour arrêter les progrès des Perses. Le fier Chosroès est vaincu à Mélitine, dans la petite Arménie, en 576. Il voit son royaume ravagé. Il meurt. Son successeur Hormisdas continua la guerre, qui se prolongea sous plusieurs règnes, jusqu'au tems où les Sarrasins commencèrent leurs conquêtes. Ainsi

Fin de Chosroès

l'empire chancelant recevoit de nouvelles secousses de toutes parts.

Justin mourut en 578. Il avoit abrogé par la Novelle 140 les lois de Justinien contre les répudiations faites d'un commun consentement; il avoit permis aux époux de se quitter comme auparavant, quand ils ne se conviendroient pas, et de contracter un second mariage. « Le mariage, dit-il, se » contractant par le consentement » mutuel, doit aussi se rompre » lorsque les volontés sont chan» gées. » Il ajoute qu'il avoit accordé cette loi aux instances d'un grand nombre de personnes, pour prévenir des empoisonnemens, et mettre fin à des haines irréconciliables. Tant les mœurs étoient corrompues! tant les principes de la religion sur la sainteté et l'indissolubilité du mariage avoient peine à triompher des vices et des coutumes!

Mort de Justin.

Loi sur le divorce.

578. Règne de TIBÈRE.

Après la mort de Justin, TIBÈRE, dont le sage gouvernement faisoit déjà respecter le nom romain, se trouva en possession de toute l'autorité. Bienfaisant, juste, laborieux, il s'occupoit unique-

ment du bonheur de ses sujets. Trop foible cependant contre les barbares, ou plutôt cédant à la nécessité des conjonctures, il fût contraint d'abandonner aux Abares Sirmium, ville importante, la seule que l'on conservât en Pannonie. Leur khan voulut même être payé sur l'heure, de trente années de pensions qu'on lui devoit, à quatre-vingt mille pièces d'or par an. Il fallut le satisfaire pour avoir la paix. Une victoire que le général Maurice remporta sur les Perses, qui l'avoient battu auparavant, ne compensoit pas cet affront. Tibère nomma Maurice son successeur, et mourut après un règne trop court. Il faisoit consister, dit Théophilacte, son trésor et sa gloire dans l'abondance et la prospérité de ses sujets; il haissoit le faste de la royauté, et désiroit d'être appelé le père de ses peuples, plutôt que leur maître.

Règne de MAURICE.

Quoique MAURICE mérităt la réputation de grand capitaine, et qu'il eût des vertus de bon prince, son règne (commencé en 582) ne rétablit point les affaires. Les

Lombards se soutinrent, sous leurs rois Autharic et Agilulf, les Abares firent augmenter leurs pensions. Après une longue suite d'hostilités, le khan vainqueur offrit de rendre les prisonniers pour une pièce d'or par tête, ensuite pour beaucoup moins. Maurice refusa. Les prisonniers, au nombre de douze mille furent massacrés; ce qui n'empêcha point de faire la paix avec les Abares, et d'ajouter vingt mille pièces d'or au tribut qu'on leur payoit. Les uns accusent ici l'empereur d'une avarice honteuse; les autres disent qu'il ne refusa la rançon que par vengeance, ayant sujet d'être mécontent de ces prisonniers. Quoi qu'il en soit, les murmures éclatèrent, et la haine devint générale.

Douze mille Romains massacrés parcequ'il a refusé leur rançon.

Deux ans après, le séditieux Phocas, Cappadocien de naissance obscure, se rendit à Constantinople, à la tête d'une armée de rebelles. Proclamé empereur, il fit trancher la tête aux cinq fils du malheureux Maurice, qui témoin de l'exécution, s'écrioit à chaque coup: *Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugemens sont équitables.*

PHOCAS le détrône très cruellement.

Le supplice du père termina cette scène atroce, dont il n'y avoit pas encore eu d'exemple, parmi tant d'autres atrocités.

603. Saint Grégoire obtient ce qu'il demande.

Quoique PHOCAS fût un monstre sans aucune espèce de mérite, le pape saint Grégoire lui écrivit en termes honorables, dictés sans doute par la cérémonie, ou par l'intérêt du saint siége. Ce fameux pontife, dont le zèle et la charité faisoient honneur au pontificat, étoit brouillé avec Maurice, à l'occasion du titre de patriarche écuménique, qu'affectoient les évêques de Constantinople. Justinien leur avoit donné ce titre. Jean le Jeûneur, vénérable par ses austérités et par ses aumônes, voulut le soutenir, malgré les vives oppositions du pape. Celui-ci obtint de Phocas une déclaration favorable aux droits de l'église romaine, mais à laquelle les Grecs n'eurent point d'égard.

Son autorité.

Grégoire prenoit l'humble qualité de *Serviteur des serviteurs de Dieu*. C'étoit en lui l'expression d'une modestie sincère, qui augmentoit le respect pour sa dignité et sa personne. Il avoit à Rome

tant de crédit, qu'il eût pu s'y rendre indépendant, s'il eût été moins vertueux. C'est apparemment la raison pourquoi Phocas le menageoit : ce fut aussi une des causes du progrès de la puissance pontificale.

Sabinien veut faire brûler ses ouvrages.

Il est singulier que Sabinien, successeur de saint Grégoire, essuyant les murmures du peuple, parce qu'il n'imitoit point sa charité, ait entrepris de faire brûler ses ouvrages. Une assemblée nombreuse y consentoit, lorsque le diacre Pierre qui avoit été l'ami de l'auteur, jura qu'il avoit vu souvent une colombe se reposer sur l'épaule de Grégoire, et s'approcher de son oreille : d'où l'on devoit conclure que le saint pontife écrivoit par inspiration. Son témoignage sauva ces écrits, et augmenta prodigieusement leur autorité : les critiques modernes conviennent cependant que les *Dialogues* de saint Grégoire sont trop remplis de merveilleux. Il suivoit le goût de son siècle, comme l'observe Fleury ; et son intention étoit pure : c'étoit *de confirmer la*

foi des foibles sur l'immortalité de l'ame.

Les Perses prennent la ville d'Edesse, et s'avancent jusqu'a Chalcédoine.

Tous les genres de malheurs accablèrent l'empire sous le règne d'un tyran. Le roi de Perse, Chosroès II, que Maurice avoit soutenu contre un rebelle, devint l'ennemi implacable de Phocas. Les Perses forcèrent toutes les barrières. Ils s'emparèrent d'Edesse même, qui prétendoit avoir une promesse authentique de Jesus-Christ, de n'être jamais prise. Ils ravagèrent toute l'Asie, depuis le Tigre jusqu'au Bosphore. Chalcédoine les vit à ses portes, et Chalcédoine n'étoit séparée de Constantinople que par le détroit.

Conspiration contre le tyran Phocas.

Les cruautés du tyran, plus encore que les désastres publics, faisoient éclore sans cesse des conspirations. Une dévotion barbare augmentoit l'horreur de ses barbaries : il ordonna que tous les Juifs fussent baptisés malgré eux. Enfin Priscus, son gendre, qu'il soupçonnoit, invite au nom du sénat l'exarque d'Afrique, Héraclius, à venir au secours de la patrie.

HÉRACLIUS le fait exé-

Héraclius envoie son fils avec une flotte. Le port de Constanti-

nople est forcé. On saisit Phocas; on le traîne, les mains liées derrière le dos, devant le vainqueur. Celui-ci s'écriant avec indignation: *Malheureux, voilà donc comme tu as gouverné l'empire!* Il répondit, *gouverne-le mieux.* A ces mots le jeune Héraclius se jette sur lui, le foule aux pieds, le fait mutiler cruellement. On lui tranche la tête à la vue de tout le peuple. Il avoit regné près de huit ans, et il eut pour successeur ce même HÉRACLIUS, le fils de l'exarque. cuter et lui succède.

311. Progrès des barbares de tous côtés.

Avec de la valeur et des talens militaires, l'empereur s'endormit d'abord dans l'inaction, soit que l'état déplorable de l'empire ne lui permit pas encore de former des entreprises; soit que le goût des plaisirs, joint à la séduction des grandeurs, étouffât en lui l'amour de la gloire. Les Visigoths enlevèrent aux Romains le peu qui leur restoit en Espagne. Les Lombards firent craindre pour Ravenne, où l'injustice des exarques devenoit de jour en jour plus odieuse. Les Perses prirent Jérusalem et dévastèrent l'Egypte. Les Abares, ayant réparé leurs pertes par plu-

sieurs années de repos, se remirent en mouvement, et firent de nouveau acheter la paix.

Distributions du pain suspendues à Constantinople.

On se rappelle que Constantin avoit établi, avec peu de prudence, des distributions de pain à Constantinople. Théodose les avoit considérablement augmentées. Elles ne pouvoient plus se faire faute d'argent, quoiqu'Héraclius eût exigé un droit pour chaque pain. La ville éclatant en murmures, il voulut se retirer en Afrique. On l'empêcha de partir.

621. Héraclius, vainqueur des Perses

Enfin les insultes de Chosroès II, et les triomphes des Perses, réveillèrent son courage. Il tourna toutes ses vues, il porta toutes ses forces de ce côté-là; il se mit à la tête des armées, et pendant six campagnes consécutives, il eut les plus grands succès. Le pillage du palais de Dastagerd, où Chosroès avoit transféré sa résidence, parce que les astrologues lui faisoient craindre Ctesiphon, sa capitale, procura des sommes prodigieuses. Selon un auteur oriental, exagérateur à la manière des orientaux, le trésor du roi de Perse recevoit tous les ans plus de cinq

Trésor dont il s'empare.

milliards de notre monnoie. Les pierreries seules remplissoient mille coffres, etc.

Chosroès, vaincu par les Romains, fut détrôné par son fils Siroès. Cet usurpateur, après avoir eu la barbarie de le faire mourir de faim, conclut la paix avec Héraclius en 628. Les deux états conservèrent leurs anciennes limites; les prisonniers furent rendus de part et d'autre; et l'empereur remporta en triomphe la fameuse croix, que les Perses avoient enlevée de Jérusalem.

Il fait la paix avec Siroès.

A peine a-t-il fini cette guerre, qu'on le voit retomber tout-à-coup dans la première inertie. Ce n'est plus un héros; c'est un prince efféminé, indolent, un petit esprit occupé de subtiles controverses, tandis qu'il va perdre la plus grande partie de ses états. Le monothélisme rouvrit les plaies, que tant d'hérésies avoient faites au monde chrétien. C'étoit toujours la démence des Grecs, indociles aux dogmes, de sophistiquer sur des mystères incompréhensibles; de les rendre plus obscurs en les voulant éclaircir, et de réveiller

Il trouble l'état en favorisant le monothélisme.

perpétuellement les disputes les plus dangereuses. L'arianisme avoit rejeté la divinité du Verbe, pour soutenir l'unité de Dieu; le nestorianisme avoit donné deux personnes à Jesus-Christ, pour maintenir la duplicité de nature; l'eutychianisme pour défendre l'unité de personne, avoit confondu les deux natures en une seule : enfin, le monothélisme supposa une volonté unique, ne pouvant concevoir deux volontés dans une seule personne. Cette hérésie, qu'on croyoit propre à concilier les partis, trouva beaucoup de sectateurs. Héraclius, uni aux patriarches d'Alexandrie et de Constantinople, publia en sa faveur le fameux édit nommé *Ecthèse*, que le pape Jean IV proscrivit en 639. Le pape Honorius, trompé par les apparences, avoit négligé la nouvelle opinion comme indifférente à la foi; il l'avoit renvoyée aux grammairiens, déclarant que l'on devoit *rejeter ces mots nouveaux qui scandalisoient les églises* : mais on vit bientôt qu'elle touchoit à la susbtance même du dogme, et que loin de concilier les esprits, elle

L'Ecthèse.

elle devoit les diviser et les aigrir davantage.

Tandis que l'*ecthèse* excitoit des troubles funestes, le christianisme et l'empire étoient menacés d'une terrible et prochaine révolution. Mahomet, né à la Mecque, en Arabie, d'une famille illustre, qui avoit dominé dans ce pays; accoutumé aux armes dès sa jeunesse, en escortant les caravanes, ce qui étoit une fonction de guerre encore plus que de commerce; élevé au sein de l'ignorance, mais brûlant de rétablir le culte primitif des Arabes, que les superstitions de l'idolâtrie avoient corrompu; Mahomet, après de fréquentes retraites dans une caverne, où il se livroit à la contemplation et à la piété, s'érigea d'abord en réformateur du culte, et passa ensuite aux grands projets d'ambition, que l'on verra changer la face de l'univers. Aussi habile imposteur qu'audacieux enthousiaste, après avoir préparé adroitement les esprits, il commença en 614, âgé de plus de quarante ans, à se donner pour prophète. « Dieu » l'envoyoit, disoit-il, rétablir dans

Mahomet et sa religion.

» sa pureté la religion d'Abraham « et d'Ismaël ». *Abraham*, selon sa doctrine; *n'étoit ni juif, ni chrétien*; *il étoit vrai croyant, et non de ceux qui associent au vrai Dieu de fausses divinités.* Les dogmes fondamentaux de Mahomet se réduisoient à cette profession de foi: *Il n'y a point d'autre dieu que Dieu, et Mahomet est son envoyé.* Sa religion, où l'on croit trouver un mélange de christianisme et de judaïsme; également ennemie des chrétiens, des juifs et des idolâtres; respectable par le dogme de l'unité de dieu, et par le précepte de l'aumône; asservie d'ailleurs à beaucoup de pratiques superstitieuses, devint très-propre à inspirer cet invincible enthousiasme, qui se joue des périls et de la mort.*

Deux dogmes favorables à

Deux dogmes du mahométisme tendent à ce but: l'un, que le paradis est la récompense du cro-

* J'ai corrigé cet article d'après un mémoire de M. de Brequigny, imprimé dans le recueil de l'académie des Belles-Lettres, et qui me paroît fort supérieur à tout ce que l'on avoit écrit auparavant sur la personne et la religion de Mahomet.

yant, victime de la guerre; l'autre, que les décrets de dieu règlent tellement la durée de la vie humaine, qu'il est inutile de prendre des précautions pour la conserver. l'enthousiasme.

Le nouveau prophète rencontra des contradicteurs dans sa patrie. Comme on lui demandoit des miracles en preuve de sa mission, il répondoit que l'évidence des anciennes vérités qu'il annonçoit, n'avoit pas besoin d'être soutenue par des prodiges. On refusa de le croire; on le persécuta. Obligé de s'enfuir de la Mecque, il trouva un asyle à Médine, où la persécution même donna plus de poids à ses paroles. Son fanatisme se communiqua rapidemment. Ses talens et ses exploits réunirent enfin sous son obéissance toutes les tribus arabes, jusqu'alors divisées et indépendantes; il devint leur roi et leur pontife. Fuite et succès de Mahomet.

L'*hégire* ou la fuite de Mahomet tombe en 622, époque fameuse des mahométans. Leurs années sont lunaires, de trois cents cinquante-quatre jours, huit heures, quarante-huit minutes. On les réduit par approximation au calcul Hégire des Musulmans.

des nôtres. Si l'on en retranche une sur trente-trois des leurs, la différence alors n'est que de six jours, retranchés de trop.

Commencemen de guerre entre les Arabes et les Romains.

Avec son *alcoran* *, prêché le sabre à la main, Mahomet jeta les fondemens d'un vaste empire. Il envoyoit inviter les princes et les peuples à recevoir l'*islamisme*; c'est ainsi qu'il appeloit sa religion. Ses lettres étoient scellées d'un sceau, où l'on lisoit : *Mahomet l'apôtre de dieu.* Chosroès reçut avec mépris un de ces ambassadeurs. A cette nouvelle, il dit d'un ton prophétique : *Dieu mettra en pièces ton royaume.* Les succès d'Héraclius contre les Perses préparoient à l'accomplissement de sa prophétie. Le gouverneur de Bostra, sarrasin ou arabe (ces deux mots sont synonymes,) attaché au service de l'empereur, ayant fait assassiner son envoyé, il attaqua les Romains. Caled, le plus fameux de ses guerriers, qu'il

* *Al-koran*, signifie en arabe *livre par excellence.* Ce livre contient les préceptes et les fictions de Mahomet.

appeloit l'*Epée de Dieu*, défit une armée nombreuse avec une poignée de soldats. Ce fut le commencement d'une guerre de plus de huit cents ans ; si funeste et si honteuse au nom chrétien.

632. Mort de Mahomet

Mahomet mourut en 632, dans sa soixante-troisième année, recommandant trois choses à ses amis ; de s'adonner à la prière, de chasser tous les idolâtres de l'Arabie, et de communiquer aux prosélytes tous les privilèges des Musulmans. Ces trois points furent révérés comme des ordres divins. Les moindres versets de l'alcoran lui avoient été apportés du ciel par l'ange Gabriel : il le disoit, il le persuada malgré les absurdités de ce livre. Les théologiens de la secte ont beaucoup disputé entre eux, pour savoir si c'est un ouvrage *créé* ou *incréé* L'auteur eut certainement le plus grand succès : il forma des héros qui, animés de son esprit, enthousiastes ardens, exécutèrent rapidement des entreprises prodigieuses.

Son alcoran.

Abubeker lui succède.

Il avoit désigné son gendre Ali, comme digne de la succession. Abubeker, beau-père de Maho-

Occasion deschisme

met, fut néanmoins préféré. De-là le schisme violent et les haines irréconciliables entre les Turcs et les Persans. Ceux-ci soutiennent que les trois premiers califs *, avant Ali, ont été des usurpateurs : grande controverse de religion. Si les Sarrasins s'étoient divisés entre eux sur ce point, ou sur quelque article de l'alcoran, ils auroient eu, sans doute, peu d'avantage sur les Grecs. Mais dans la première ferveur de l'enthousiasme, encore pauvres, accoutumés à une vie dure, sans aucune idée du luxe, ne respirant que les combats, unis par une religion fanatique; comme le feu du ciel, ils dévorèrent en quelque sorte tous les obstacles. *Nous vous apportons*, disoient-ils, *le paradis ou l'enfer. Il faut ou embrasser l'islamisme, ou payer tribut, ou passer sous le tranchant de nos cimeterres.* Ils tenoient parole.

Caractère des Musulmans.

---

* Le mot *calif*, signifient *lieutenant* de Mahomet. C'est sous ce titre que regnèrent ses successeurs, dont la puissance royale et sacerdonale fit tant de progrès.

Abubeker conquit en deux ans une grande partie de la Syrie. Il mourut sans biens. Sa dépense journalière ne montoit qu'à cinquante sous de notre monnoie. On admire les premières paroles de son testament : *Ceci est le testament d'Abubeker, qu'il a fait sur le point de passer en l'autre monde : dans le tems où les incrédules commencent à croire, où les impies ne doutent plus, et où les menteurs disent la vérité.* Conquêtes et testament d'Abubeker.

Omar, son successeur et son émule, acheva bientôt de soumettre la Syrie. Il se fit plus d'honneur en pardonnant à un scélérat, que Constantin, fils d'Héraclius, avoit envoyé pour l'assassiner. Il subjugua en une campagne la Mésopotamie entière, tandis qu'Amron un de ses généraux, subjuguoit l'Egypte. A sa mort en 644, presque toute la Perse appartenoit déjà aux Sarrasins. La conquête fut finie l'année suivante par son successeur Othman ; et le puissant empire des Perses, si redoutable aux Romains depuis le tems de Crassus, tomba avec son dernier roi, Isdeger III ; sous les coups d'une Omar. Conquête de la Perse. Othman.

nation méprisée avant Mahomet. Elle y ajouta le poison du luxe, qui tôt ou tard devoit la corrompre. Elle ajouta cependant l'Afrique à tant de conquêtes. Nous la verrons pénétrer en Espagne, en Gaule, en Italie; nous la verrons subjuguée ensuite elle-même par les Tartares. L'univers n'est qu'un théâtre de sanglantes révolutions.

Traits du fanatisme terrible des Sarrasins.

Mille traits frappans font sentir la supériorité des Musulmans sur ces derniers Romains, qu'ils écrasèrent dans toutes leurs campagnes. J'en citerai quelques-uns. Les Sarrasins fuyoient dans une rencontre, après avoir vu leur général fait prisonnier. *Avez-vous donc oublié*, s'écria un capitaine, *que tourner le dos à l'ennemi, c'est offenser dieu et son prophète. Qu'importe que Dérar soit prisonnier? Dieu est vivant, et vous voit.* Ils revinrent à la charge, et défirent les Romains.

Un des généraux d'Omar, lui ayant écrit que les Musulmans apprenoient en Syrie à boire du vin : *Ces prévaricateurs*, répondit le calif, *méritent d'être privés de tous les biens de la vie : au*

lieu de satisfaire leurs appétits sensuels, ils devroient observer les commandemens de dieu, croire en lui, le servir et lui rendre graces. Il ordonnoit que les coupables recevroient quatre-vingt coups de bâton sur la plante des pieds. On exécuta la sentence, et plusieurs vinrent s'accuser eux-mêmes pour recevoir ce châtiment.

Avant la bataille d'Yarmouht, qui précéda la prise de Jérusalem, un des chefs anima les troupes par cette harangue : *Musulmans, songez que le paradis est devant vous, le diable et l'enfer derrière.* Dans une bataille terrible, les Sarrasins auroient succombé, sans le courage des femmes, qui les forçoient à retourner au combat. La sœur de Dérar fut renversée d'une blessure. Une autre femme tua celui qui l'avoit blessée, et lui demanda ensuite comment elle se trouvoit. *Fort-bien*, répondit l'héroïne, *car je vais mourir.* Cependant elle ne mourut point, et dès le lendemain elle pansa les blessés, comme si elle n'avoit point eu de mal.

Caled, en attendant un renfort

de troupes, entra en négociation avec Manuel, général d'Héraclius. Il le trouva assis dans sa tente sur une estrade. Au-dessous étoient des siéges pour les Sarrasins. Mais ils s'assirent à terre; et comme on leur en demandoit la raison, Caled répondit : *Dieu a donné la terre aux musulmans pour leur servir de siége, et ce siége est plus riche que les superbes tapis des chrétiens.* Manuel témoigna qu'il commençoit à estimer les Arabes, quoiqu'on les lui eût dépeints comme des ignorans et des stupides. *Nous l'étions*, dit Caled, *avant que dieu nous eût envoyé Mahomet son prophète pour nous apprendre à discerner la vérité et l'erreur.*

Dans une conférence avec Amrou, Constantin lui demandant, quel droit il prétendoit avoir sur la Syrie? *le droit que donne le créateur*, répondit-il; *la terre appartient à dieu, il en dispose comme il lui plaît pour ses serviteurs; et le succès des armes manifeste sa volonté.*

Mahomet avoit condamné un Musulman qui chicanoit un Juif.

Le Musulman osa en appeler à Omar. Celui-ci, quand on lui eut exposé le fait, tira son sabre, abattit la tête du chicaneur, en disant : *Voilà ce que mérite la révolte contre une sentence du prophète.*

Lorsqu'Omar vint prendre Jérusalem, il portoit sur son chameau sa provision, avec une outre remplie d'eau et un plat de bois. Ayant apperçu des Sarrasins habillés de soie, (c'étoient des habits gagnés au pillage,) il ordonna de les traîner dans la boue le visage contre terre, et de mettre en pièces leurs habits.

Après la prise d'Alexandrie, Amrou vouloit sauver une partie de la bibliothèque. Omar, dont il demanda la permission, lui écrivit : *Si les livres dont tu me parles ne contiennent que ce qui est contenu dans le livre de Dieu, ils sont inutiles ; s'ils ne s'accordent pas avec lui, ils sont mauvais. Faites-les donc brûler.*

Que l'on pense au luxe et aux plaisirs de la cour de Constantinople ; aux factions du cirque toujours séditieuses, toujours proté- L'empire romain ne pouvoit leur résister.

gées l'une ou l'autre par les princes; aux querelles théologiques, qui agitoient tous les esprits; à la foiblesse des troupes, à l'épuisement des finances, à la bassesse et à l'épuisement des mœurs, on ne sera plus étonné de voir l'empire déchiré par les Musulmans. Quels hommes, comparés à leurs ennemis! C'est le fanatisme armé contre la bigoterie.

Fin du Tome quatrième.

TABLE

CHRONOLOGIQUE

De quelques faits principaux de l'Histoire ancienne.

CETTE table ne contiendra qu'un très-petit nombre d'objets. Elle m'a paru nécessaire pour fixer les rapports de tems entre diverses parties de l'Histoire. Je renvoie aux *Tablettes chronologiques* de l'abbé Langlet, ceux qui voudront rechercher les dates particulières, et les petits détails de chronologie. Comme mon but est tout différent du sien, la marche doit être aussi fort différente.

D'après le texte hébreu des livres saints, la foule des chronologistes fixe l'époque du déluge à l'an 2348 avant Jésus Christ. Mais plusieurs savans admettent une suite d'observations astronomiques faites à Babylone, qui remonte à

2234 ans avant notre ère, et une observation faite à la Chine 2155 ans avant la même ère. Il est évident que les Chaldéens et les Chinois ne pouvoient être astronomes si peu de tems après le déluge. D'autres monumens de l'histoire profane, moins contestés encore, ne sont guères plus faciles à concilier avec le texte hébreu. Aussi les meilleurs critiques préfèrent-ils le samaritain, qui leur donne environ 600 ans de plus, ou la version des Septante, qui leur en donne davantage. Leurs systèmes néanmoins restent sujets à des difficultés presque insolubles. Contentons-nous de savoir qu'à la date même de ces observations astronomiques, l'histoire profane est un tissu de fables, ou une simple liste de *rois*. La prodigieuse antiquité que certains peuples s'attribuent, est donc une supposition sans fondement.

Je suivrai d'ordinaire pour les dates la chronologie de Langlet; mais en avertissant que par rapport aux tems les plus reculés, on ne peut attendre une parfaite exactitude.

*Jusqu'au règne d'*AUGUSTE.

MÉNÉS, premier roi d'EGYPTE. Avant J.C
Les inondations du Nil ren- 2965.
doient l'Egypte inhabitable, si
les travaux de l'art n'y avoient
forcé la nature. Les Indiens et
d'autres peuples existoient donc
vraisemblablement avant les
Egyptiens, ceux-ci figurent les
premiers dans l'histoire, parce
que nous sommes très-mal ins-
truits de l'antiquité. FOHI, pre-
mier empereur de la CHINE,
remonte si haut, dans la chro-
nologie chinoise, que les auteurs
anglais de l'Histoire universelle
l'ont pris pour Noé.

BÉLUS, fondateur du royaume de 2640.
BABYLONE. On attribue à un
autre Bélus l'établissement de
l'empire d'Assyrie en 2229. NI-
NUS succède à ce Bélus, et SÉ-
MIRAMIS à Ninus. Babylone,
selon les uns, fut bâtie par cette
princesse, ou seulement embel-
lie, selon les autres. Les fables

Avant J.C

défigurent encore ici les vérités historiques.

2300. YAO, empereur de la CHINE; époque de la première observation astronomique des Chinois. M. de Mairan soutient cette antiquité, comme beaucoup d'autres savans. M. Freret place le règne d'YAO environ l'an 2145 avant J. C.

2040. MÉRIS, roi d'EGYPTE. Le fameux lac, creusé pour recevoir les eaux du Nil, rend ce règne mémorable, puisque c'est un monument certain de puissance et d'industrie. On ignore quand les pyramides ont commencé. Quelques auteurs prétendent qu'elles existoient même avant le déluge.

2009. OURANUS, père de SATURNE et des autres TITANS. Cette race régna dans la Grèce sur des peuples encore sauvages. JUPITER, fils de Saturne, fut roi de Thessalie. INACHUS, son cousin-germain, fut roi d'ARGOS. On conjecture que les Titans

venoient d'Egypte. Les Grecs en ont fait leurs dieux, sur le modèle des divinités égyptiennes. Avant J.C

Sésostris, le plus célèbre roi d'Egypte par ses conquêtes, par ses lois et par ses ouvrages. (Le P. Tournemine place le commencement de son règne en 1659.) Joseph étoit alors en Egypte. On ne voit cependant rien dans la Genèse, qui désigne un monarque dont les auteurs profanes parlent tant. Si les Chinois étoient une colonie égyptienne; selon le système de M. de Guignes, (dont l'idée se trouve aussi dans les Lettres de M. de Mairan au P. Parrenin,) c'est à Sésostris, qu'il faut attribuer l'établissement de la colonie. 1722.

Cécrops en Grèce. C'est le fondateur d'Athénes, appelée d'abord Cécropie. Il étoit Egyptien. La Grèce doit tout aux étrangers qui s'y établirent. Cadmus, phénicien, y arriva en 1519, fonda Thèbes dans la Béotie, et enseigna l'écriture. 1582.

Avant J.C 1432. MINOS, roi et législateur en Crète, dont les lois servirent de modèle à Lycurgue. Les marbres d'Arundel placent ici la découverte du fer, occasionnée par un embrâsement du mont Ida. Cette découverte mérite de faire époque, ainsi que la législation. Mais elle étoit ancienne ailleurs, quoique l'on ait su travailler les autres métaux avant de savoir travailler le fer. Peu de tems après, CÉRÈS et TRIPTOLÉME apportèrent en Grèce l'agriculture.

1260. THÉSÉE, roi d'Athènes. Cette ville devint alors considérable; par la réuniou de douze bourgs de l'Attique, sous un même gouvernement.

1209. Prise de TROIE. Les mœurs barbares de ces tems héroïques, peintes par Homère, qui vivoit environ trois siècles après, forment un tableau très-intéressant.

1202. Les HÉRACLIDES, ou descendans d'HERCULE, rentrent dans le Péloponnèse, d'où ils avoient

été contraints de s'enfuir. Ils y répandent la terreur. C'est l'époque de l'établissement de plusieurs colonies grecques, surtout dans l'Asie mineure.

ARCHONTES perpétuels à Athènes, après la mort de CODRUS. Les Athéniens furent toujours prêts à changer de gouvernement. 1095.

HÉSIODE. Ce poëte et HOMÈRE sur-tout, un peu moins ancien, annoncent les progrès étonnans du génie parmi les Grecs. SALOMON avoit presque été leur contemporain, puisqu'il mourut en 980. 944.

CARTHAGE, fondée ou augmentée par DIDON, sœur de Pygmalion, roi de Tyr. L'industrie des Phéniciens, le plus célèbre des anciens peuples par la navigation et le commerce, devint commune aux Carthaginois, et éleva en peu de tems leur puissance. 888.

LYCURGUE, ou législation de LACÉDÉMONE. C'est l'époque de 885.

Avant J.C plusieurs siècles de prodiges en fait de vertus républicaines.

776. OLYMPIADES. Les jeux Olympiques avoient été établis depuis long-tems, et renouvelés en 884. Cependant les Olympiades, espace de quatre années, qui fixent la chronologie grecque, ne commencent qu'en 776.

753. ROME fondée. Ce n'est d'abord qu'un asyle de brigands, mais d'où sortiront les oppresseurs des empires les plus célèbres.

747. Ere de NABONASSAR. Là, commencèrent les observations incontestables des Chaldéens. On dispute sur celles que Callisthène envoya, selon Porphyre, à Aristote, et qui remontoient à 1907.

594. SOLON, ou législation d'ATHÈNES. Le législateur étoit philosophe. Ses lois eussent été meilleures, si les Athéniens avoient été moins difficiles à gouverner. De son vivant, PISISTRATE se rendit maître de la ville. Il en fut chassé, et ensuite y régna tranquil-

lement. Les lettres, les sciences et les arts, qu'il favorisoit, fleurirent déjà sous son règne, et servirent à sa domination. Avant J.C

Règne de CYRUS. On sait que ce conquérant s'empara de Babylone, et fonda un empire immense. Les particularités de son histoire n'en sont pas moins incertaines. L'Histoire sainte le célèbre, parce qu'il rendit la liberté aux Juifs, captifs depuis 70 ans. 560.

PYTHAGORE se fait connoître. Il est probable qu'il avoit puisé le fond de sa philosophie à l'école des Brachmanes. Les Indiens semblent avoir été les précepteurs des nations, quoique peu connus dans l'Histoire ancienne. 532.

Vers le même tems CONFUCIUS, le plus respectable des philosophes, enseignoit la sagesse aux Chinois. Nul monarque ne mérite autant que lui de faire époque. ZOROASTRE réformoit aussi la religion des Perses.

Avant J.C 509. BRUTUS. Rome délivrée de la tyrannie de TARQUIN, auroit passé sous le joug de l'aristocratie, beaucoup plus pesant, si les TRIBUNS du peuple n'avoient été établis quelque tems après, (en 493). Athènes secoua le joug des PISISTRATIDES, une année avant l'expulsion de Tarquin.

490. Bataille de MARATHON. Les Athéniens, commandés par MILTIADE, y triomphent des forces de l'Asie. Leur histoire devient alors un tissu de faits héroïques. Dix ans après, XERXÈS fut défait à SALAMINE. C'est alors qu'ARISTIDE et THÉMISTOCLE se signaloient.

ANAXAGORE commençoit à enseigner; HÉRODOTE écrivoit; SOPHOCLE se formoit; EURIPIDE naissoit. La philosophie, les belles-lettres, les beaux arts, paroissent suivre les progrès de l'héroïsme.

443. PÉRICLÉS gouverne ATHÉNES. Malheureusement il la corrompt, autant qu'il l'embellit par les tra-

vaux de PHIDIAS; et ce peuple brillant; mais frivole, va être écrasé par les Spartiates dans la GUERRE DU PÉLOPONNÈSE, qui commence en 431. La rivalité des deux républiques, auparavant unies par l'intérêt commun de la Grèce, fut également fatale à toutes les deux. Avant J.C

Les DÉCEMVIRS, établis à Rome en 451 pour faire des lois, avoient été en chercher dans la Grèce. C'est de là que les Romains ont tiré toutes leurs lumières, comme les Grecs avoient tiré de l'Egypte leurs premières connoissances.

LYSANDRE prend ATHÈNES, et y établit les trente tyrans. Tel fut le fruit de la politique ambitieuse de Périclès et de la guerre du Péloponnèse. ALCIBIADE, qui avoit fait entreprendre le malheureux siége de SYRACUSE, étoit exilé. En 403. Athènes fut délivrée par THRASIBULE. 404.

Supplice de SOCRATE, en 400. Son crime fut d'être sage, religieux

Avant J. C

sans superstition, et zélé pour le bien public. Philosophe modeste, il méprisoit la vaine science, et tournoit la philosophie au profit des mœurs. Sa mort mérite de faire époque dans l'histoire de l'esprit humain, plus intéressante que l'histoire militaire.

390. ROME prise par les GAULOIS, et délivrée par CAMILLE. Si les Gaulois avoient eu la discipline des Romains, ils auroient anéanti cette puissance, qui subjugua bientôt après l'Italie.

371. ÉPAMINONDAS défait les Lacédémoniens à LEUCTRES. Thèbes, sa patrie, eut quelque tems la supériorité dans la Grèce. Sparte et Athènes s'étoient perdues par leurs dissentions mutuelles. PÉLOPIDAS seconda glorieusement Épaminondas. Après ces grands hommes, Thèbes retomba dans l'obscurité.

338. PHILIPPE, roi de Macédoine, vainqueur des Thébains et des Athéniens à CHÉRONÉE. Cette victoire

toire couronna sa politique ambitieuse, et le rendit l'arbitre de la Gréce, malgré les invectives de DEMOSTHÉNE. La philosophie étoit assez en honneur, pour que Philippe se fit gloire de choisir ARISTOTE pour précepteur de son fils Alexandre. Avant J.C

ALEXANDRE monte sur le trône de Macédoine. Il passa en Asie l'année suivante, et le grand empire des Perses fut détruit en 331 par la bataille d'ARBELLES. Ce conquérant mourut en 324. Ses états devinrent la proie de ses capitaines. Les royaumes de SYRIE et d'EGYPTE furent séparés de la Macédoine. Quelques peuples secouèrent le joug et formèrent d'autres royaumes en Asie. 335.

SÉLEUCUS, un des capitaines d'Alexandre, se rend maître de Babylone. Il fonde le grand royaume de Syrie, dont Antioche devient la capitale. PTOLÉMÉE régnoit en Egypte, où les sciences et les arts de la Grèce fleurirent bientôt. Les Egyptiens ne 312.

Avant J.C

furent que les disciples de ceux dont ils avoient été autrefois les précepteurs.

264. PREMIÈRE GUERRE PUNIQUE. Les Romains, toujours en guerre avec leurs voisins. Les ayant domptés par la constance, la discipline et la politique; s'étant agrandis peu à peu; ayant chassé d'Italie PYRRHUS, roi d'Epire, et devenant plus ambitieux à proportion de leurs succès; font la guerre aux Carthaginois pour s'emparer de la Sicile. Ils se rendent tout-à-coup formidables même sur mer. Ils passent en Afrique. Malgré la défaite de RÉGULUS, et plusieurs autres désastres, ils imposèrent les conditions de paix, en 241.

202. ANNIBAL vaincu par SCIPION. La seconde guerre Punique, commencée en 218, avoit réduit les Romains à l'extrémité, surtout par la défaite de CANNES en 216. Fabius et Marcellus les relevèrent. Mais la victoire de Scipion à Zama ouvrit à leur ambition une carrière immense.

Tout le monde connu est menacé de l'esclavage. — Avant J.C

Paix avec PHILIPPE, roi de Macédoine. Les Romains victorieux rendent la liberté à la Grèce : fausse modération, qui ne tend qu'à l'assujettir. — 196.

ANTIOCHUS, roi de Syrie, vaincu par Scipion l'Asiatique. Rome, en lui accordant la paix, se fait céder tout le pays en-deçà du mont Taurus. La voilà dominante en Asie : elle en prendra les mœurs efféminées, avec les richesses. — 190.

PAUL-ÉMILE défait PERSÉE, roi de Macédoine. Ce royaume devient province romaine. Rome y étoit à peine connue du tems d'Alexandre. — 168.

CARTHAGE et CORINTHE détruites. Rome avoit besoin d'une rivale. La ruine de Carthage lui sera funeste : les passions n'auront plus de frein. Avec Corinthe, fut anéantie la liberté de la Grèce, dont la ligue des — 146.

Avant J.C

Achéens étoit un reste précieux. NUMANCE détruite aussi en Espagne douze ans après.

PLAUTE et TÉRENCE avoient déjà paru. Le dernier fut lié avec Scipion Emilien, qui détruisit Carthage. Le goût et l'urbanité se formoient parmi ces destructeurs des nations.

133. TIBÉRIUS GRACCHUS est tué par complot des sénateurs. Son frère, CAÏUS GRACCHUS, le fut de même huit ans après. C'étoient les défenseurs du peuple dans le tribunat, mais avec plus de zèle que de prudence. Les grands, corrompus par les richesses, vont devenir les oppresseurs de la patrie. Jusqu'au meurtre de Tibérius Gracchus, les séditions n'avoient point fait couler de sang : circonstance très-remarquable.

121. LA GAULE NARBONNOISE réduite en province. Dès que les Romains pénètrent dans un pays, on doit prévoir qu'ils le subjugueront un jour,

Victoire de MARIUS sur les CIMBRES. Ce peuple venoit des bords de la mer Baltique, de ce pays d'où sortiront tant de barbares conquérans. Rome dut son salut à la discipline encore en vigueur, mais que les vices ne pouvoient qu'énerver de jour en jour. Marius s'étoit fait nommer consul pendant la guerre de JUGURTHA, dont les crimes avoient été souvent impunis : parce que son or lui achetoit l'indulgence des sénateurs. — Avant J.C 102.

Guerre civile de SYLLA et MARIUS. Voilà où devoit conduire l'ambition effrénée ; des massacres, des proscriptions affreuses. La vertu est presque bannie : la république sera déchirée et détruite par ses propres citoyens. En 82, Sylla est nommé dictateur perpétuel ; et les Romains se donnent un maître : il abdiqua. — 88.

Défaite de SPARTACUS par CRASSUS. Ce chef d'esclaves révoltés avoit remporté plusieurs victoires sur les Romains. Tel étoit — 71.

Avant J.C déjà l'avilissement de ce peuple; mais il lui restoit de grands généraux.

66. MITHRIDATE défait par POMPÉE. Ce fameux roi de Pont avoit signalé, dans une longue guerre, la haine qu'inspiroit le joug des Romains. Pompée ne fit qu'achever l'ouvrage de LUCULLUS. Il s'empara aisément de la Cappadoce, de la Phénicie et du royaume de Syrie.

La même année, CONJURATION de CATILINA découverte par CICÉRON. La république n'avoit rien tant à craindre que les crimes de ses citoyens.

60. TRIUMVIRAT DE POMPÉE, CÉSAR et CRASSUS, qui partagent entre eux le pouvoir suprême. Chacun ne pensoit qu'à sa propre fortune : on lui sacrifioit les droits de l'état.

53. CRASSUS, vaincu et tué par les PARTHES. Enfin l'Asie trouve des vengeurs. Ces Parthes étoient

un peuple assez belliqueux pour ébranler l'empire romain. Avant J. C.

CÉSAR fait la guerre à POMPÉE. 49.
Il venoit de conquérir la Gaule. Il ne vouloit personne au-dessus de lui; et Pompée ne vouloit point d'égal. La rivalité de ces deux hommes entraîne la ruine de l'état. Vainqueur à PHARSALE en 48, César achève d'abattre le parti républicain. On lui donna la dictature perpétuelle en 45. Il est assassiné l'année suivante. Mais il étoit digne de régner, et Rome ne pouvoit plus se passer de maître.

TRIUMVIRAT d'ANTOINE, LÉPIDUS et OCTAVIUS. Ce dernier, petit-neveu et fils adoptif de César, suppléoit à la valeur par une profonde politique. Les triumvirs, souillés de proscriptions, poursuivent les partisans de la liberté. Elle périt avec BRUTUS et CASSIUS, à la bataille de PHILIPPES, en 42. 43.

Bataille d'ACTIUM. Antoine et Octavius étoient devenus ennemis. 31.

Avant J.C. Le premier perd la bataille, entraîné par la fuite de Cléopâtre, reine d'Egypte, sa maîtresse. Octavius règne sous le nom d'AUGUSTE, avec le titre d'empereur. La république n'est plus qu'un fantôme.

EMPEREURS ROMAINS.

Jusqu'à l'établissement des barbares dans l'empire.

L'ÈRE vulgaire chrétienne commence à l'an de Rome 753, quoique les plus savans chronologistes fassent naître Jesus-Christ quelques années plus tôt. Leur opinion est douteuse ; celle des autres l'est davantage. Peu importe. Nous suivrons désormais l'ère chrétienne.

An de J.C. AUGUSTE. Son règne date de la bataille d'Actium, l'an 31 avant Jesus-Christ ; et finit l'an 14 de notre ère. Cet habile usurpateur fit oublier ses barbaries et ses crimes, par un gouvernement modéré et pacifique. Les gens

de lettres, qu'il favorisa, l'ont immortalisé; mais leurs éloges sont suspects de flatterie. An de J. C.

TIBÈRE; tyran habile, fourbe et cruel. Les GERMAINS, vainqueurs de Varus sous le dernier règne, sont réprimés par GERMANICUS. Ce peuple indomptable ne cessera d'inquiéter l'empire. La mort violente de Germanicus fut regardée comme un des crimes de Tibère, dont les derniers excès, dans sa retraite de Caprée, mirent le comble à la tyrannie; le préfet du prétoire le fit étouffer. 14.

CAÏUS CALIGULA, pire que Tibère, assassiné. 37.

CLAUDE; célèbre par son imbécillité, et par les débauches de sa femme MESSALINE; empoisonné par Agrippine, qu'il avoit épousée en quatrièmes noces. La Mauritanie et la Grande-Bretagne furent mises, sous ce règne au nombre des provinces romaines. 41.

An de J.C.

NÉRON; monstre de vices et de
54. tyrannie; meurtrier de sa mère, de son gouverneur, de son précepteur, etc. condamné à mort par le sénat, après une révolte.

58, 69. GALBA, OTHON, VITELLIUS; proclamés par différens corps de troupes, parce que l'empire dépend des soldats : ils sont tués ou se tuent.

69. VESPASIEN; proclamé par les légions d'Orient : il détrôna Vitellius, et se montra digne de l'empire. Son fils Titus prit Jérusalem, l'an 70 : les Juifs s'étoient attiré, par leurs révoltes, une vengeance, à laquelle ils mirent le comble par leurs affreuses dissentions.

TITUS; les délices de Rome par sa bonté. Éruption du Vésuve, qui ensevelit Herculane et Pompéïes.

81. DOMITIEN; tyran féroce; assassiné. Sous ce règne, AGRICOLA soumit la Grande-Bretagne.

	An de J. C.
NERVA; bon prince, dont la meilleure action fut d'adopter Trajan.	96.
TRAJAN; juste, vertueux, mais qui n'auroit pas dû reculer les bornes de l'empire par des conquêtes. Il passa le golfe Persique et pénétra jusqu'à l'Océan; mais tout ce qu'il avoit enlevé aux Parthes fut d'abord perdu.	98.
ADRIEN; habile empereur, non sans reproche. Les Juifs furent exterminés et dispersés, pour prix de leurs séditions. L'empire fut tranquille et heureux, parce que le prince sacrifia les conquêtes aux soins du gouvernement.	117.
ANTONIN; vrai philosophe sur le trône. Son règne de vingt-deux ans ne fournit presque rien à l'histoire : c'est peut-être une des meilleures preuves de sa sagesse.	138.
MARC-AURÈLE; parfait modèle des princes, s'il n'avoit été quelquefois trop indulgent. Vainqueur des barbares en Panno-	161.

An de J. C. nie, il n'eut pas la force d'empêcher les excès de son fils.

180. COMMODE; odieux et détestable, quoique fils de Marc-Aurèle; assassiné.

193. PERTINAX; un des plus grands hommes qui soit parvenu à l'empire. Les soldats le tuent d'abord, parce qu'il ne les flatte point : ils vendent l'empire à DIDIUS, que le sénat fait exécuter deux mois après, Septime-Sévère, son rival étant maître de Rome.

194. SÉVÈRE, cruel, mais avec de grandes qualités; vainqueur des Parthes et des Bretons, sans que ces victoires fussent utiles.

210. CARACALLA; meurtrier de son frère GÉTA, tyran de ses sujets; massacré par ordre de Macrin, préfet du prétoire.

217, 218. MACRIN; tué par les soldats, ainsi qu'HÉLIOGABALE, son successeur, un des princes les plus insensés et les plus odieux.

	An de J.C.
ALEXANDRE ; prince sage et courageux ; assassiné par des soldats mécontens de son économie. Il fit la guerre à Artaxerxès qui avoit détruit l'empire des PARTHES, et relevé sur ses ruines celui des PERSES.	222.
MAXIMIN ; de race gothique. Le sénat reconnoît d'autres empereurs : les soldats tuent Maximin et les autres.	235.
GORDIEN ; vainqueur des Perses ; assassiné par PHILIPPE (245), qui lui succède, et que les soldats tuent bientôt.	238.
DECE. Les soldats le firent empereur. Il fut tué par les Goths, qui avoient passé le Danube.	249.
GALLUS ; assassiné en combattant EMILIEN, que les soldats assassinèrent de même.	252.
VALERIEN. Les incursions des barbares deviennent plus terribles. Trébizonde, Chalcédoine, et d'autres villes, tombent entre les mains des Scythes ou Goths.	254.

An de J.C. Valérien meurt prisonnier de Sapor, roi de Perse.

260. GALLIEN ; mauvais prince et sans ame. L'empire est déchiré plus que jamais. On voit des usurpateurs en Pannonie, en Egypte, dans la Gaule : on en compte jusqu'à trente. Aussi la Grèce est elle ravagée par les Goths, ainsi que l'Asie. Gallien est assassiné avec son frère, près de Milan.

268. CLAUDE II. Il défait les Goths dans une grande bataille, vers le Danube. Son règne fut malheureusement trop court.

270. AURÉLIEN ; soldat de fortune ; célèbre par sa victoire sur ZENOBIE, veuve d'Odénat, roi de Palmyre, laquelle affectoit l'empire d'Orient. Il avoit chassé d'Italie les barbares, qui la ravageoient. Des conspirateurs l'assassinèrent, malgré ses grandes actions.

275. TACITE ; élu par le sénat et digne du trône ; assassiné cependant.

	An de J. C.
PROBUS ; originaire de Pannonie, élu par les troupes. Ses expéditions dans la Gaule, en Illyrie contre les Gètes, en Asie contre les Perses, en Egypte, en Thrace, relevoient la gloire du nom romain. Les soldats, qu'il faisoit sagement travailler pendant la paix, le tuèrent.	276.
CARUS ; CARIN et NUMERIEN : règnes d'un moment.	282.
DIOCLÉTIEN, Dalmate, affranchi d'un sénateur ; mais ayant des qualités de grand prince. Pour faire face aux barbares qui attaquoient l'empire de tous côtés, il s'associe MAXIMIEN ; et les deux augustes nomment chacun un césar. Ils abdiquent l'un et l'autre en 304. Les césars, CONSTANCE-CHLORE et GALERIUS, leur succèdent. Dioclétien, heureux dans sa retraite, ne voulut jamais reprendre l'empire. Maximien ne l'imita point.	284.
CONSTANTIN ; fils de Constance-Chlore ; qui avoit gouverné la Gaule avec sagesse. Il vainquit	306.

An de J. C.

l'usurpateur MAXENCE en 312. Il dépouilla et fit périr l'empereur LICINIUS. Il transféra le siége de l'empire à BYZANCE, qu'il nomma CONSTANTINOPLE. Il favorisa et embrassa le christianisme; mais les chrétiens commencèrent alors à se diviser avec éclat. Le schisme des Donatistes, les querelles de l'arianisme, causèrent des maux infinis, auxquels Constantin ne sut pas trouver le remède. Premier concile général tenu à Nicée en 325. La divinité de Jesus-Christ y fut reconnue; les ariens qui la combattoient se multiplièrent tous les jours.

337. CONSTANTIN II, CONSTANCE ou CONSTANTIUS et CONSTANT, fils de Constantin, partagent l'empire. Constantius règne seul en 350. En favorisant les ariens, il rendit les disputes de religion plus dangereuses. Les Germains fondoient sur la Gaule. JULIEN, créé césar, les repousse et gouverne ce pays avec sagesse. Les soldats le proclament auguste.

Constantius meurt en venant lui faire la guerre. An de J. C.

JULIEN. Sa haine contre le christianisme a obscurci la gloire de ses talens et de ses vertus : une philosophie outrée l'égara. Il mourut en héros dans une malheureuse expédition contre les Perses. 361.

JOVIEN. Il releva le christianisme avec prudence. 363.

VALENTINIEN I, élu par les soldats, s'associa son frère VALENS. Celui-ci fut le persécuteur des catholiques. GRATIEN succéda en 367 à Valentinien, son père. Les Goths s'établissent dans la Thrace ; et menacent bientôt Constantinople. Valens, défait par ces barbares, meurt en 378. 364.

THÉODOSE. Gratien, l'ayant fait auguste, lui donna l'Orient à gouverner. Son zèle pour la religion éclata bientôt. Les barbares sont réprimés sous ce règne. Après la mort de VALENTINIEN II, empereur d'Occi- 379.

An de J.C.

dent, assassiné en 393, Théodose réunit tout l'empire.

395. ARCADIUS en Orient, et HONORIUS en Occident. Sous ces deux fils de Théodose, princes foibles et sans génie, tout tombe en décadence. Les disputes de religion font oublier la patrie, et les barbares en profitent. Mêmes malheurs sous THÉODOSE II, VALENTINIEN III, etc.

Etablissement des barbares dans l'empire.

Les VANDALES, les ALAINS et les SUÈVES, après avoir dévasté la Gaule, s'emparent de l'Espagne en 409.

Rome est prise l'année suivante, par ALARIC, roi des GOTHS, grand homme, qui auroit pu regner en Italie, s'il avoit voulu.

Les BOURGUIGNONS s'établissent dans la Gaule en 413; les FRANCS quelques années après.

ATTILA, roi de HUNS, ravage

l'Orient et l'Occident, tandis que GENSÉRIC, roi des Vandales, jouit de la conquête de l'Afrique.

Les SAXONS et les ANGLAIS subjugent la Grande-Bretagne, vers le milieu du cinquième siècle.

ODOACRE, roi des HÉRULES, détruit l'empire d'Occident en 476, sous le règne d'AUGUSTULE.

THÉODORIC, roi des OSTROGOTHS, détrône Odoacre, et règne glorieusement en Italie.

Les VISIGOTHS possédoient l'Espagne et une partie de la Gaule, où ils s'étoient établis peu de tems après Alaric.

En 458, CLOVIS pose et affermit les fondemens de la monarchie française.

Les généraux de Justinien reprirent l'Italie et l'Afrique; mais déjà, sous Justin II, son successeur, ALBOIN, rois des LOM-

BARDS, fit la conquête de l'Italie en 568.

Les conquêtes des ARABES, subjugués par MAHOMET, démembrèrent encore l'empire romain, avec une rapidité incroyable, depuis sa mort en 632.

Fin de la Table chronologique.

ÉVALUATION

DES MONNOIES GRECQUES.

M. Goguet, dont j'emprunte cette évaluation, a porté l'exactitude jusqu'à des fractions de deniers, que je supprime.

Le talent attique,	4159 liv.	4 s.	8 d.
La mine,	70	18	8
La drachme,		14	2
L'obole *,		2	4

* Dans la double édition *in*-4°. et *in*-12. de M. Goguet, l'obole est évaluée 2 livres. C'est une faute énorme d'impression, qu'il est nécessaire de corriger. L'obole étoit la sixième partie de la drachme.

ÉVALUATION

DES MONNOIES ROMAINES.

M. le chevalier de Jaucourt, dans l'*Encyclopédie*, art. SESTERCE, fait des observations sur cet objet, dont voici le résultat.

Le sesterce (*sestertius*) étoit le quart du denier, et vaudroit aujourd'hui un peu moins de 4 sous.

On comptoit quelquefois par grand sesterce (*sestertium*), qui en valoit mille petits, environ 187 livres.

Le denier romain valoit quatre sesterces, ou dix as.

Ainsi il y avoit deux as et demi dans le sesterce; et l'as valoit moins de deux sous de notre monnoie, et moins que l'obole, selon l'évaluation de M. Goguet.

TABLE
DES MATIÈRES
CONTENUES
DANS CE QUATRIÈME VOLUME.

SUITE
DE L'HISTOIRE ROMAINE.

ONZIÈME ÉPOQUE.
CONSTANTIN.
LE SIÉGE DE L'EMPIRE TRANSFERÉ A CONSTANTINOPLE, ET LE CHRISTIANISME ÉTABLI.

CHAPITRE PREMIER.

COMMENCEMENT du règne de Constantin. — Sa conversion. — Défaite de Maxence. Page 3

DOUTES sur la naissance de Constantin, et

sur Hélène sa mère. Idée générale de son siècle. Discordes entre les princes romains. Maximien reprend le titre d'empereur. Il veut déposer son fils Maxence, qui le chasse. Il trahit Constantin, son gendre, qui le force à se tuer. Mort de Galérius. Tyrannie de Maxence. Constantin se prépare à la guerre contre lui. Il embrasse le christianisme. Apparition de la croix. Motifs que Zosime attribue à Constantin. Avantages du christianisme. Abus qu'en feront les hommes.

CHAPITRE II.

CONSTANTIN, maître de Rome. — Ses premières lois, 12

CONSTANTIN, vainqueur de Maxence, est maître de Rome. Il joint la fermeté à la douceur. Il ne persécute point les païens, comme des auteurs l'ont supposé. Il accepte le titre de souverain pontife. Il accorda seulement aux chrétiens l'exercice de leur religion, avec plusieurs graces. Exemption des clercs, limitée. Bonnes lois civiles, en faveur de la liberté et de l'équité naturelle, et contre les vexations des financiers. Cruauté de Constantin, après une expédition contre les Francs.

CHAPITRE III.

MAXIMIN défait par Licinius. — Licinius détrôné par Constantin, 18

MAXIMIN veut régner seul. Il périt dans son entreprise. Brouillerie et guerre entre Constantin et Licinius. Le premier fait césars ses trois fils, par ambition. Il publie de nouvelles lois de religion. Célibat favorisé. Donations à l'église, permises. Les aruspices gênés. Constantin veut dépouiller son collégue. La religion sert de prétexte. Il bat Licinius. Il le fait mourir, lui ayant promis la vie. Rivalité de religion.

CHAPITRE IV.

AFFAIRES de religion, 24

CONSTANTIN inquiéte les idolâtres, et exhorte néanmoins à la tolérance. Malgré ses lois, les abus sont très-communs. Disputes théologiques très-dangereuses. Le christianisme ne respiroit que la charité. Les premiers chrétiens avoient été aussi paisibles que vertueux. Mais les passions avoient altéré l'ancienne vertu. Esprit de sophisme et de rigorisme; double principe de sectes. Les sectes chrétiennes devoient être plus turbulentes que celles des philosophes. Constantin n'eut pas la prudence d'en prévenir les effets. Schisme des donatistes. Circoncellions. Héresie d'Arius. Constantin le traite de vaine dispute, et invective contre les ariens. Ceux-ci s'emportent contre lui. Concile de Nicée. Défense sous peine de mort de garder les livres d'Arius; quoique seulement exilé. Dispute sur la pâque.

CHAPITRE V.

FONDATION de Constantinople. — Fin du règne de Constantin., 54

CONSTANTIN fait mourir, sans examen, son fils et sa femme. Il quitte Rome étant détesté. Il se fixe à Byzance, et lui donne son nom. Priviléges funestes accordés à cette ville. Vanité de son fondateur. Impôts odieux. Rome dépeuplée et appauvrie. Constantinople ruina l'empire. Le sénat de cette ville, sans autorité dans le gouvernement. Deux empires, ainsi que deux capitales. Quatre préfectures et leurs diocèses. Ducs et comtes. Bénéfices. Maîtres de la milice. patrices. Le nouveau gouvernement, trop compliqué, étoit sujet à mille abus. Troupes des frontières, mises en garnison dans les villes. Titres multipliés à l'infini. Petitesse d'esprit qui en résulte. Faste de Constantin. Les Goths vaincus, et admis aux dignités. Fer imprudemment fourni aux Perses. Sopater, philosophe, injustement mis à mort. Ariens protégés. Constantin meurt en Asie. Jugement sur ce prince. Eusèbe, son panégyriste, est fort suspect. Les satires des païens le sont aussi. On suppose qu'il établit les évêques juges sans appel.

CONSTANTIUS ou CONSTANCE, ET SES DEUX FRÈRES.

CHAPITRE PREMIER.

JUSQU'AU tems où Julien fut créé César, 47

MASSACRE des neveux et des frères de Constantin. Partage entre ses trois fils, Constantin, Constantius et Constant. Lois contre les délations. Constantin et Constant se font la guerre. Mort du premier. Le second est assassiné. Troubles continuels au sujet de l'arianisme. Double concile de Sardique. Le mot *consubstantiel* et la cause de saint Athanase, réunis. Sapor II, roi de Perse, est la terreur des Romains. Pourquoi il persécute les chrétiens. Constantius en guerre avec l'usurpateur Magnence. Vétranion, ligué avec Magnence, se laisse tromper. Bataille de Murse, gagnée sur Magnence. Lâcheté de Constantius, et fourberie d'un évêque arien. Fureur et mort de Magnence. Constantius se livre aux eunuques et tyrannise ses sujets. L'eunuque Paul, célèbre par ses injustices. Gallus, devenu césar, tyrannise aussi l'Orient. Constantius veut le perdre, et y réussit. Les songes deviennent des crimes. Fausses louanges données à Constantius et à Gallus. Le sophiste Thé-

mistius. Politique de cour, pour perdre deux grands généraux l'un par l'autre. Les provinces en proie aux barbares. Constantius occupé d'affaires théologiques.

CHAPITRE II.

DEPUIS l'élévation de Julien, jusqu'à sa révolte, 62

L'EMPEREUR fait césar Julien. Comment ce dernier avoit passé sa jeunesse. Les platoniciens le séduisent. Il déguisoit son penchant à l'idolâtrie. Constantius ne lui donne point d'autorité. Il l'envoie dans la Gaule. Conduite de Julien dans cette province. Il se fait aimer et respecter. Il chasse les barbares. Constantius va à Rome pour la première fois. Il s'y montre tolérant, quoique persécuteur. Sapor forme des entreprises redoutables; et la cour veut perdre Ursicin, qui pouvoit lui résister. On assemble des conciles, tandis que la Mésopotamie est envahie par les Perses. Julien, au contraire, travaille au bonheur de la Gaule.

CHAPITRE III.

FIN du règne de Constantius, 70

L'EMPEREUR ordonne à Julien d'envoyer ses troupes en Orient. Il Obéit; mais les Gaulois le forcent d'accepter le diadême. Il se conduit avec prudence. Constantius refuse tout accommodement. Julien marche contre lui. Ses succès. Mort de Constantius. Il fit peu de bien et beaucoup de mal. Il trouble l'empire par la théologie. Sentimens et plaintes des ariens. Concile de Rimini et de Constantinople, où ils paroissent triompher. Zèle outré de quelques saints évêques. Pourquoi l'on étoit moins soumis qu'autrefois aux princes. Audace de Léonce de Tripoli. Le mal venoit de l'empereur. Excès dans Alexandrie.

JULIEN.

CHAPITRE PREMIER.

Gouvernement de Julien. — Ses efforts pour détruire le christianisme, 81

Julien reconnu avec joie. Il punit les délateurs. Il réforme le palais. Il s'occupe du bien public. Flatterie repoussée. Maxime de gouvernement. Modestie outrée de Julien à l'égard des consuls. Il honore excessivement le philosophe Maxime. Son palais est rempli de sophistes. Il se propose d'abolir le christianisme. Mais sans persécution ouverte. Pensée de Libanius sur ce sujet. Julien pratique avec zèle la religion païenne. Il y introduit la morale. Il donne des règles de vertu aux prêtres. Il tourne les chrétiens en ridicule. Il entretient les divisions entre eux. Il oppose la modération aux outrages. Il interdit aux chrétiens l'enseignement des lettres et des sciences, et même la fréquentation des écoles. Il emploie mille moyens de les dégoûter ou avilir. Le zèle indiscret de quelques-uns occasionne des violences. Superstition de Julien. Imputations suspectes de quelques auteurs.

CHAPITRE II.

GUERRE de Perse. — Fin du règne de Julien, 95

GUERRE entreprise contre les Perses. Calamités publiques. Monopole sur le blé. Julien outragé à Antioche. Il se venge par le misopogon. Il pardonne à des assassins, et donne l'exemple aux troupes. Il arrive au bord du Tigre, et profite de l'histoire. Il passe le fleuve avec beaucoup de danger. Il renonce au siége de Ctésiphon. Sapor l'attaque dans sa retraite. Combat où il est blessé. Sa mort courageuse. Ammien, plus croyable que personne, sur l'histoire de ce prince. Ouvrages de Julien. Par où les platoniciens le séduisirent. Eloges qu'il fait des philosophes. Hardiesse de Libanius à son égard. Projet de rebâtir le temple de Jéruselem.

JOVIEN.

107

JOVIEN élu empereur. Il fait une paix honteuse avec Sapor. Premier démembrement de l'empire. Retraite des Romains. L'empereur, quoique chrétien, insulté à Antioche. Il protège le christianisme sans violence. Il meurt en Asie. Ce règne très-utile au christianisme.

VALENTINIEN I, en Occident, Et VALENS, en Orient.

112

L'ARMÉE proclame Valentinien. On veut qu'il se donne un collègue. Sa réponse ferme. Il s'associe son frère Valens. Accusation de magie. Incursions des barbares, de tous côtés. Partage de l'empire. Réglement de Valentinien pour rétablir les finances. Les clercs soumis aux impositions. Présens des villes changés en tributs. Tolerance de Valentinien. Il renvoie les faux philosophes. Il honore et contient le clergé. Il annulle les donations faites aux clercs et aux moines par des femmes. L'Eglise tranquille en Occident. Défenseurs, établis dans les villes. Tyrannie de Valens. Procope veut le détrôner, et périt. Guerre avec les Allemands. Les Romains, barbares et perfides. Valentinien trop sévère. Prétextat, sage préfet de Rome. Le siége de Rome excitoit déjà l'ambition. Ursin le dispute à Damase; schisme scandaleux. Origine et établissement des Goths. La Scandinavie. Qualités de ce peuple; ses rapports avec l'empire. Valens leur fait la guerre avec succès. Perfidie des Romains, à l'égard des Allemands et des Saxons. Autre affaire de Germanie. Cruauté de Valentinien. Deux rois assassinés en trahison par les Romains. Mort de Valentinien I.

VALENS, en Orient, GRATIEN, en Occident.

130

GRATIEN succède à Valentinien. Il fait mourir le comte Théodose, un grand homme. Maximin puni justement. Valens n'est plus qu'un tyran. Conspiration de Théodore cruellement punie. Supplice de Maxime; et d'autres philosophes. Les Huns vont causer une révolution. Ils étoient connus à la Chine depuis un grand nombre de siécles. Mœurs de ce peuple féroce. Les Huns fondent sur l'Europe. Ils chassent les Alains, ensuite les Goths. Les Visigoths demandent le passage du Danube. Valens les reçoit. Les Ostrogoths passent malgré lui. Ces barbares maltraités pillent la Thrace. Valens marche contre eux avec de mauvaises troupes. Il néglige le secours de Gratien, et perd la bataille d'Andrinople. Circonstances incertaines de sa mort. Les Goths échouent dans les siéges par ignorance; mais ils portent le ravage depuis la Grèce, jusqu'à la Pannonie. Principes des barbares.

GRATIEN et VALENTINIEN II, en Occident; et THÉODOSE, en Orient.

CHAPITRE PREMIER.

DEPUIS l'élévation de Théodose, jusqu'à la mort de Gratien, 142

GRATIEN s'associe Théodose, et lui céde l'empire d'Orient. Qualités de Théodose. Reproches que lui fait Zosime. Les barbares admis dans les troupes. Zèle de Théodose en faveur de la religion. Il proscrit l'arianisme. Il ordonne de suspendre les procédures criminelles en carême. Il veut que l'on fasse grace aux criminels à la fête de Pâques. Peine du talion pour les faux accusateurs. Concussions réprimées dans les provinces. Lois trop rigoureuses et inefficaces, contre les hérétiques. Gratien révolte les païens par sa conduite. Il donne sa faveur aux barbares. Maxime, proclamé empereur, marche contre lui. Gratien abandonné et assassiné. Mérite et crédit de saint Ambroise. Comment il étoit devenu évêque.

CHAPITRE II.

DEPUIS l'accommodement de Valentinien II avec Maxime, jusqu'au massacre de Thessalonique, 151

VALENTINIEN II s'accommode avec Maxime. Loi de Théodose sur les mariages entre cousins-germains. Mort de Prétextat. Symmaque, son successeur, fait une remontrance à Valentinien. Réponse despotique. Requête de Symmaque en faveur de l'idolâtrie. Saint Ambroise la fait rejeter. Valentinien favorable à l'arianisme. Saint Ambroise lui refuse une église pour les ariens. Zèle affecté de Maxime. Priscillianistes condamnés à mort, à l'instigation de deux évêques. Saint Martin s'y oppose inutilement. Effet de la persécution. Maxime veut dépouiller Valentinien. Il est vaincu par Théodose, et tué. Les chrétiens étoient contre lui, à cause d'une synagogue rebâtie. Violences des chrétiens que saint Ambroise empêche de punir. Ces violences sont enfin défendues par une loi. Théodose gouverne pour le jeune Valentinien. Il veut détruire l'idolâtrie. Les temples fermés ou abattus. Violences à Alexandrie et ailleurs. Sacrifices particuliers rigoureusement défendus. Inquisiteurs pour la recherche des hérétiques. Machinéens poursuivis. Inconvéniens de ces lois pénales. Trop peu de sagesse dans la législation.

CHAPITRE III.

FIN du règne de Théodose, 165

MASSACRE de Thessalonique, ordonné par Théodose. Saint Ambroise le soumet à la pénitence. Théodose avoit pardonné auparavant aux séditieux d'Antioche. Les moines, devenus dangereux en Orient. Théodose les réprime trop foiblement. Arbogaste fait périr Valentinien II. Eugène, nouvel empereur. Théodose dissimule. Il défait Eugène, et le condamne à mort. Il meurt l'année suivante. Tout annonçoit des fatales révolutions. Auteurs profanes. Auteurs ecclésiastiques. L'intérêt de l'argent, fixé à douze pour cent. Invention des vitres. Horloges à roues, moulins à vent et à eau.

DERNIÈRE ÉPOQUE.

LES BARBARES ÉTABLIS DANS L'EMPIRE.

ARCADIUS, en Orient ; HONORIUS, en Occident.

CHAPITRE PREMIER.

Jusqu'aux premières expéditions d'Alaric en Italie, 175

ARCADIUS en Orient, Honorius en Occident, princes foibles et incapables. Rufin et Stilicon, leurs ministres. Tout est vénal, et les emplois sans nombre. Rufin, jaloux de Stilicon, ainsi que de l'eunuque Eutrope. Il invite les barbares à une invasion. Sa négociation avec Alaric. Stilicon, abandonné par les troupes d'Orient. Gaïnas le venge par le meurtre de Rufin. Alaric tombe sur la Grèce. Stilicon le repousse ; et Eutrope fait déclarer Stilicon ennemi de l'empire. Insolence de cet eunuque. Il amuse Arcadius pour le maîtriser. Loi tyrannique en faveur des ministres. Révolte en Afrique contre Honorius. Eutrope

élevé au consulat. Tribigilde et Gaïnas ligués contre Eutrope. L'eunuque insulte l'impératrice. Arcadius consent à le faire arrêter. Procédure extravagante pour le perdre. Gaïnas se révolte, et fait la loi à Arcadius. Il se révolte encore, parce que saint Chrysostôme a refusé une église aux Goths. Fin de Gaïnas. Sinésius, évêque philosophe.

CHAPITRE II.

ALARIC en Italie. — La Gaule ravagée, et l'Espagne conquise par les Vandales, etc, 188

ALARIC, roi des Visigoths, menace Rome. Stilicon le trompe deux fois, et ne peut le vaincre. Honorius transfère sa cour à Ravenne. Desseins ambitieux de Stilicon. Invasion de Radagaise en Italie. Les païens s'en réjouissent ; mais Stilicon défait les Goths. La Gaule inondée de barbares. Vandales. Suéves. Alains. Ces peuples ne trouvent point de résistance ; et sont suivis des Allemands et des Bourguignons. Un soldat, nommé Constantin, est proclamé empereur. Alaric repasse en Italie. Olympius conjure la ruine de Stilicon. Stilicon arrêté et exécuté. Conduite odieuse d'Olympius. Massacre et révolte. Olympius, zélé pour l'église. Lois en faveur de la jurisdiction épiscopale, et contre les païens et les hérétiques. Il fallut révoquer celle qui excluoit des charges les païens. Alaric, à qui l'on a manqué de parole, revient en Italie. Il réduit Rome à l'extrémité, et

impose des conditions de paix. Trait particulier de ce grand homme. La Grande-Bretagne abandonnée. Les Armoriques secouent le joug. L'Espagne conquise par les barbares. Ces conquérans s'humanisent. Ils laissent aux Romains quelques provinces.

CHAPITRE III.

ALARIC à Rome, etc. — Fin du règne d'Arcadius, 202

ON viole le traité conclu avec Alaric. Olympius supplanté par Jovius. Ridicule raison pour ne point s'accommoder avec les Goths. Alaric fait Attale empereur, et le dépose. Il prend Rome, après avoir essuyé encore une perfidie. Son humanité. Malheurs de la ville. Saint Augustin et d'autres attribuent ces calamités à la vengeance divine. Mais il importe d'en chercher les causes naturelles. Romains à Carthage. Mort d'Alaric. Comment les Goths l'enterrèrent. Plusieurs ambitieux prennent la pourpre dans la Gaule, et périssent. Ataulfe épouse Placide. Honorius lui cède un pays en Espagne. Jugement d'un comte contre les donastistes. Les clercs exempts des tribunaux séculiers. Ignorance parmi les chrétiens. En Orient, exil de saint Jean Chrysostome. Le saint invective contre l'impératrice Eudoxie. Mort d'Arcadius. Sentences en latin et en grec.

THÉODOSE II en Orient ; HONORIUS en Occident.

215

ANTHÉMIUS, sage ministre de Théodose le jeune. Ennemis du dehors, réprimés. Loi sur les Liens confisqués aux héritiques. Pulchérie gouverne. Théodose profite peu de son éducation. L'excommunication d'un moine le fait trembler. Il se livre aveuglément aux eunuques. Lois en faveur du christianisme. Sédition d'Alexandrie. Saint Cyrille attaque les juifs et les chasse. Cinq cents moines lui prêtent main-forte. La fameuse Hypatie, mise en pièces par les chrétiens. Ce crime reste impuni. Mariage de Théodose avec Athénaïs. Le zèle imprudent d'Abdas excite une persécution et une guerre en Perse. Etablissement des Visigoths dans la Gaule. Cession faite à Vallia. Etablissement des Francs. Constantius epouse Placide, parvient à l'empire, et meurt. Mort d'Honorius. Ce qu'il faut penser des lois d'Arcadius et d'Honorius. Spectacles des gladiateurs, abolis. Richesses concentrées à Rome. Les provinces accablées.

THÉODOSE II en Orient; et VALENTINIEN III en Occident.

CHAPITRE PREMIER.

VALENTINIEN associé à l'empire. — Lois de Théodose II. — Genséric redoutable en Afrique. 229

Théodose le Jeune s'associe Valentinien III. Ce dernier le réconnoît soumis aux lois. Deux lois de Théodose, l'une mauvaise, l'autre bonne. Prescription de trente ans. Rivalité d'Aétius et de Boniface. Les Vandales en profitent, et s'emparent de l'Afrique. Révolte d'Aétius. Mort de Boniface. Progrès des barbares. Les Francs s'établissent dans la Gaule, sous leur roi Clodion, en 438. Nestorius trouble l'Orient par son hérésie. Concile d'Ephèse. Rigueurs inutiles contre les Nestoriens. Loi pour enrichir les églises. Code Théodosien. Remarques sur ce code. Abrogation d'une loi qui tendoit à l'agrandissement de Constantinople. Loi de Théodose en faveur du divorce. Ce prince fait tuer Paulin par jalousie. Retraite d'Eudoxie ou Athénaïs. L'eunuque Chrysaphe, maître de tout. Genséric formidable par la marine en Afrique. Armement perdu contre lui.

CHAPITRE II.

CONQUETES des Huns, sous Attila. — Fin du règne de Théodose le Jeune, 240

RAVAGE des Huns; tribut qu'on leur paye. Leur roi Attila fait des conquêtes immenses. Il profite de la superstition de ses soldats. Il est nommé général des Romains. Il les accable, et leur vend la paix. Combien il les méprise. Théodose veut le faire assassiner. Particularités d'un festin d'Attila. Ce héros traite l'empereur avec mépris. Nouveaux troubles excités par l'hérésie d'Eutychès. L'empereur et son eunuque Chrysaphe la favorisent. Concile d'Ephèse. Concile de Chalcédoine. Mort de Théodose II. Frivolité des Grecs.

VALENTINIEN III, en Occident; MARCIEN, en Orient.

248

PULCHÉRIE épouse Marcien pour le faire empereur. Bon gouvernement de ce prince. Ses lois en faveur de la religion et du clergé. Valentinien fait une loi pour soulager les peuples. Mais il continue de les ruiner. Les Saxons et les Anglais subjuguent la Grande-Bretagne. Genséric attire Attila sur la Gaule. Demandes du roi Hun à Valentinien III. La Gaule ravagée par les Huns. Aétius les fait reculer. Sanglante bataille en Champagne. Danger et retraite d'Attila. Il ravage bientôt l'Italie. Ce qu'il fait à Milan. Commencement de Venise. Attila épargne Rome. Sa mort. Ruine de son empire. Les Ostrogoths établis en Pannonie. Vices de Valentinien. Il tue le brave Aétius. Maxime fait assassiner l'empereur; et lui succède. Il est lui-même assassiné. Pillage de Rome par Genséric. Avitus prend la pourpre; et Ricimer le détrône. Mort de Marcien et de Pulchérie. Réglement du concile de Chalcédoine. Le siége de Constantinople déclaré le premier après Rome. Loi de Valentinien III, en faveur des papes, obtenue par saint Léon. Appels à Rome. Autre loi pour restreindre la jurisdiction ecclésiastique. Défense de détruire les tombeaux.

SUCCESSEURS

DE VALENTINIEN III et de MARCIEN, jusqu'à ATHANASE.

CHAPITRE PREMIER.

JUSQU'A l'établissement du royaume d'Italie par Odoacre, 265

L'HISTOIRE devient moins intéressante. Le général Aspar. Léon, empereur d'Orient. Majorien, proclamé en Occident. Ses lois, sur les impôts, pour empêcher de faire des religieuses avant quarante ans; pour le mariage des veuves. Il réprime les Visigoths dans la Gaule. Il passe inutilement les Pyrénées. Ricimer se défait de Majorien. Anthémius, empereur. Belle maxime de Léon, démentie par sa conduite. Il commande le baptême. Il fait un armement ruineux contre Genséric. Ses fautes se multiplient. Massacre d'Aspar et de ces fils. Révolte et mort de Ricimer. Olybrius et Glycérius. Népos. Zénon, mauvais empereur d'Orient. Progrès des Visigoths en Espagne et dans la Gaule. Augustule, dernier empereur d'Occident.

CHAPITRE II.

ODOACRE détruit l'empire d'Occident. — Théodoric le détrône, 272

CONQUÊTE de l'Italie par Odoacre. Observation sur la chûte de l'empire. Odoacre gouverne avec sagesse. Il demande le titre de patrice à Zénon. Zénon s'attire la haine et le mépris des Ostrogoths. Commencemens du fameux Théodoric. Adoption d'armes, Les deux Théodorics, contre l'empereur. Hénotique de Zénon, pour concilier les théologiens. Cabales et révoltes. Théodoric demande à conquérir l'Italie. Il bat trois fois Odoacre. Siége de Ravenne. Théodoric tue Odoacre; mais il règne en grand homme.

ANASTASE.

287

ANASTASE, empereur d'Orient, brouillé avec le patriarche Euphémius. Il prend parti dans les factions du cirque. Traits de sagesse et de bonté d'Anastase. Cabadès, roi de Perse, chassé et rétabli. Guerre avec les Perses, suivie d'une paix honteuse. Les Ostrogoths s'emparent de la Pannonie. Harangue de leur général. Muraille d'Anastase, pour garantir Constantinople. La première guerre de religion va s'allumer sous ce prince. Il s'étoit brouillé avec les papes, en refusant de souscrire à la condamnation d'Acace. Grande sédition occasionnée par le patriarche Macédonius. Légions de moines. Anastase est insulté comme hérétique. Guerre ouverte. Proclus sauve Constantinople. Mort de l'empereur. Maux que produisirent les hérésies.

JUSTIN.

FIN du règne du grand Théodoric; 299

JUSTIN, homme de néant, parvient à l'empire. Le peuple fait la loi aux évêques. Justin, zélé catholique. Loi contre les hérétiques, juifs, etc. qu'on exclut même du service militaire. Mot remarquable d'un sarrasin. Théodoric se plaint de l'intolérance. Il envoie le pape Jean menacer Justin. Le pape remplit mal sa commission, et en est puni. Théodoric devient ombrageux contre les catholiques. Boëce et Symmaque sont mis à mort. Tristes effets des haines de religion. Mort de Théodoric. Sa fille Amalasonte. Cabadès veut faire adopter par Justin son fils Chosroès. Le refus de l'empereur excite une guerre. Justin meurt. Justinien, son neveu, déclaré auguste.

JUSTINIEN.

CHAPITRE PREMIER.

Jusqu'à la conquête de l'Afrique sur les Vandales. 308

Bonnes et mauvaises qualités de Justinien. Son mariage honteux avec Théodora. Dissipation des finances. Zèle violent de Justinien. Maux qui en résultent. L'intérêt y avoit part. Goths massacrés dans une église. Lois sévères pour réformer les mœurs. Inutilité de ces lois. Guerre de Perses. Bélisaire battu à Callinique par la faute de ses soldats. Il est rappelé. Chosroès succède à Cabadès. Condition qu'il impose à Justinien. Révolte de la faction verte. L'empereur cède et tremble. Il s'humilie d'une façon singulière. Bélisaire accable les séditieux. Massacre horrible.

CHAPITRE II.

CONQUETE de l'Afrique, par Bélisaire, 316

LES Vandales corrompus en Afrique. Fautes qu'avoit faites Genseric, suivis de discordes. Gélimer, usurpateur. Conquête de l'Afrique par Bélisaire. Ambassade de Gélimer en Espagne. Tous ses efforts inutiles. Il est forcé de se rendre. Bélisaire imprudemment soupçonné. On lui décerne le triomphe. L'Afrique est mal gouvernée. Chosroès brave l'empereur. Faste, profusion et audace de Théodora. Fausse piété.

CHAPITRE III.

PREMIERE expédition de Bélisaire en Italie, 324

AMALASONTE exposée en Italie à des cabales. Théodat, qu'elle a fait roi, la fait mourir. Cassiodore loue ce prince. Entreprise de Justinien sur l'Italie. Les Goths mettent Vitigès à la place de Théodat. Bélisaire, maître de Rome. Il soutient un siége fameux. Trait singulier de dévotion. Despotisme théologique de Justinien. Il donne un tribunal aux évêques. Eglise superbe de Sainte-Sophie. Bélisaire assiége Ravenne. Il refuse la royauté. Il s'assure de la personne de Vitigès. Grandeur d'ame du général romain. Sa bonté et ses vertus. Intrigues contre lui.

CHAPITRE IV.

GUERRE de Perse. — Totila rétablit le royaume des Goths en Italie. 534

FOIBLESSE de l'empire. Chosroès pénètre en Syrie, et prend Antioche. Les Romains soumis au tribut. Bélisaire arrête les Perses. Il est rappellé; les Perses sont vainqueurs. L'Italie foulée par les Romains. Totila relève les espérances des Goths. Son zèle pour la justice. Justinien envoie Bélisaire en Italie, presque sans troupes. Siége de Rome. Totila prend Rome, et épargne les Romains. Justes reproches qu'il leur fait. Il renonce au projet de la détruire. Bélisaire y rentre, et s'y défend : manquant de secours, il retourne à Constantinople. Richesses qu'on lui reproche d'avoir amassées. Justinien et Totila cherchent à s'attacher les Français. Théodebert en Italie. Rome encore prise par les Goths. Les Esclavons sur-tout sont redoutables. Justinien achète une trêve avec Chosroès. Vers-à-soie apportés de Perse. Plaintes contre l'empereur. Il rejette les offres de Totila.

CHAPITRE V.

NARSÈS enlève l'Italie aux Goths. — Affaire des Trois-chapitres, 347

NARSÈS envoyé en Italie. Moyens qu'il avoit de réussir. Il défait Totila, qui meurt de ses blessures. Siége de Cumes. Théia, successeur de Totila, est tué dans une bataille. Toute l'Italie conquise. Les Italiens haïssoient les Ostrogoths par religion, et eurent lieu de s'en repentir. Affaire des Trois-chapitres. Justinien les condamne, et excite de grands troubles. Concile de Constantinople qui juge comme l'empereur.

CHAPITRE VI.

FIN du règne de Justinien, 352

Tout alloit mal, parce que le gouvernement étoit mauvais. Incursions des Arabes, des Turcs et des Huns. Bélisaire encore employé, et rappelé. Les Huns se détruisent eux-mêmes. Paix avec les Perses, à des conditions honteuses. Particularités de ce traité. Une dame enrichit une église, pour ne pas prêter son argent à Justinien. Conspiration. Disgrace et fin de Bélisaire. Sa femme indigne de lui. L'empereur devient hérétique. Sa mort. Jugement qu'on a porté de lui.

CHAPITRE VII.

OBSERVATIONS sur la vie et sur les lois de Justinien, 359

ANECDOTES de Procope. Pourquoi Montesquieu les croit véritables. Si la législation de Justinien est bonne. Le code. Le digeste. Les instituts. Les novelles. Ce corps de lois tomba par-tout. Jurisprudence à rectifier. Loi bizarre concernant les maris. Loi pour le divorce, en cas qu'on veuille entrer dans un monastére. Les rescrits ne devoient pas faire loi. Loi pour enrichir l'église. Abolition du consulat. L'empire toujours plus foible.

SUCCESSEURS

De Justinien, jusqu'aux conquêtes des Sarrasins.

369

Justin II, mauvais empereur. Narsès outragé, et rappelé d'Italie. Conquête d'Alboin, roi des Lombards. Ce qui reste aux empereurs en Italie. Exarques. Mort tragique d'Alboin. Clef, assassiné. Les trente-six ducs. Justin se brouille avec les Perses. Il est malheureux, et tombe en démence. Fin de Chosroès. Mort de Justin. Loi sur le divorce. Règne de Tibère. Règne de Maurice. Douze mille Romains massacrés, parce qu'il a refusé leur rançon. Phocas le détrône très-cruellement. Saint-Grégoire obtient ce qu'il demande. Son autorité. Sabinien veut faire brûler ses ouvrages. Les Perses prennent la ville d'Edesse, et s'avancent jusqu'à Chalcédoine. Conspiration contre le tyran Phocas. Héraclius le fait exécuter, et lui succède. Progrès des barbares, de tous côtés. Distributions du pain suspendues à Constantinople. Héraclius, vainqueur des Perses. Trésor dont il s'empare. Il fait la paix avec Siroès. Il trouble l'état, en favorisant le monothélisme. L'*ecthèse*. Mahomet, et sa religion. Deux dogmes favorables à l'enthousiasme. Fuite et succès de Mahomet. Hégire des Musulmans. Commencement de guerre entre les Arabes et les Romains.

Mort de Mahomet. Son alcoran. Abubeker lui succède; occasion de schisme. Caractère des Musulmans. Conquêtes et testament. d'Abubeker. Omar. Conquête de la Perse. Othman. Traits du fanatisme terrible des Sarrasins. L'empire Romain ne pouvoit leur résister.

TABLE CHRONOLOGIQUE de quelques faits principaux de l'Histoire ancienne, 397

Jusqu'au règne d'AUGUSTE. 399

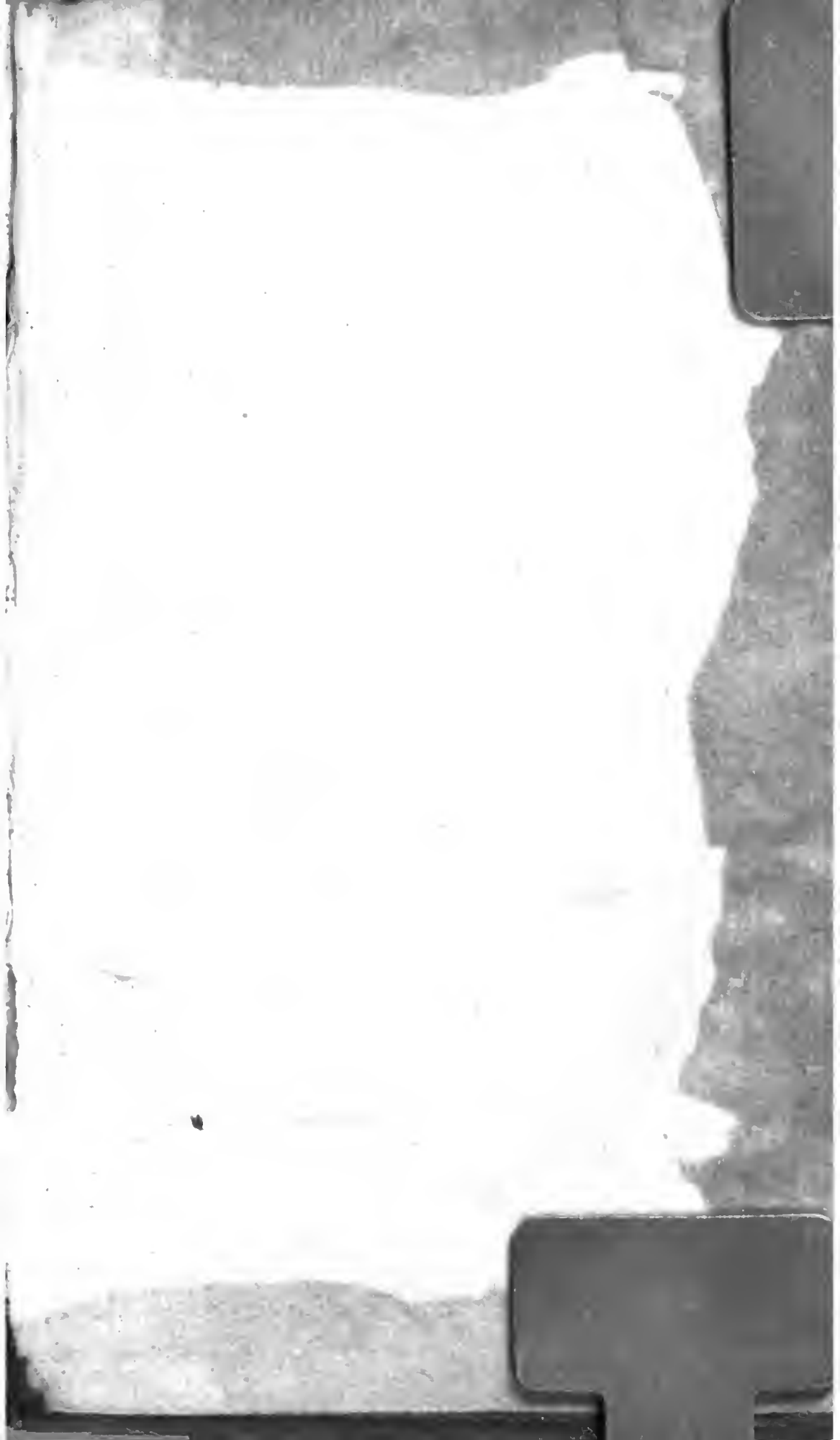
EMPEREURS ROMAINS.

Jusqu'à l'établissement des barbares dans l'empire, 416

Établissement des barbares dans l'empire, 426

ÉVALUATION
DES MONNOIES GRECQUES.
429

ÉVALUATION
DES MONNOIES ROMAINES.
Méme page.

Fin de la Table des Matières du quatrième Volume.

667955